



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

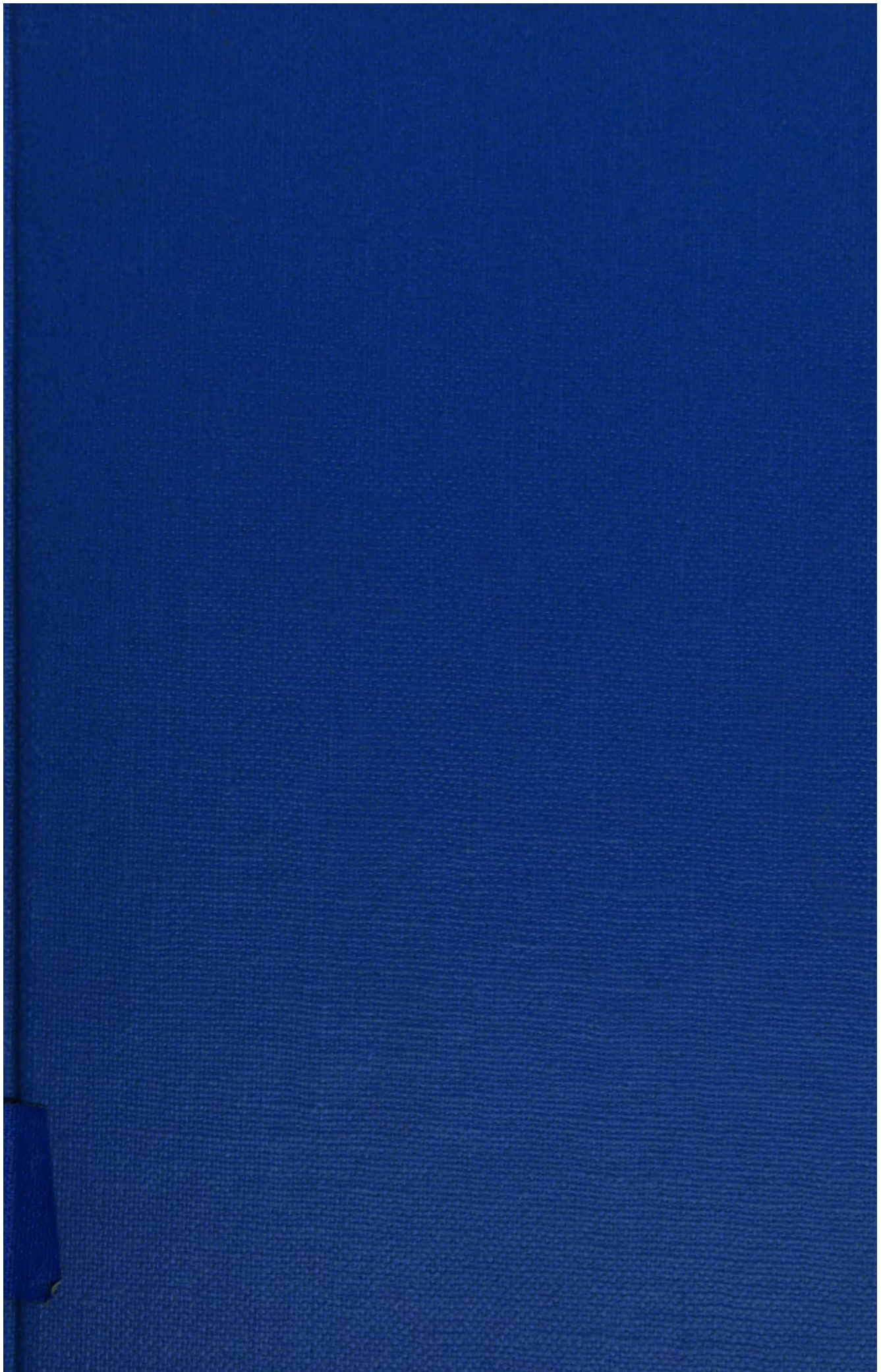
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

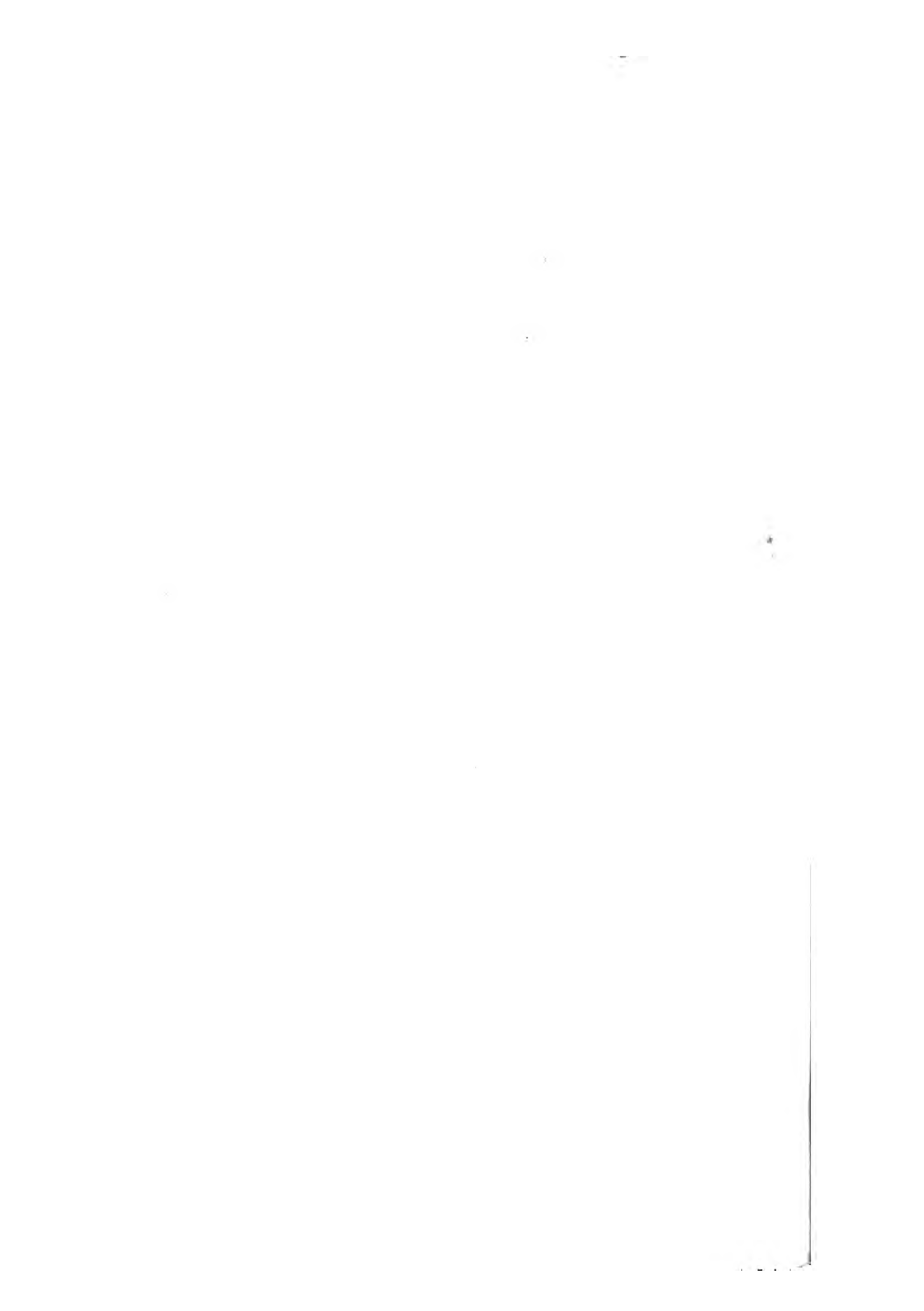


REP. F. 8560



~~N/M 1793 A.1~~





# **LA MONTANSIER**

*Il a été tiré de cet ouvrage*

*15 exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, le Danemark, et la Hollande.**

G.-A. DE CAILLAVET, ROBERT DE FLERS & JEOFFRIN

---

LA  
MONTANSIER

PIÈCE EN QUATRE ACTES

DONT UN PROLOGUE

Représentée pour la première fois au Théâtre de la Gaîté  
le 24 mars 1904.

---

TROISIÈME MILLE

---

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1904

Tous droits réservés.

Entered according to act of Congress, in the year 1904, by E. FASQUELLE,  
in the office of the Librarian of Congress, at Washington.  
All Rights reserved.





**A M. VICTORIEN SARDOU**

*Qui fit à cette pièce l'honneur de la mettre en scène.*

**A RÉJANE ET A COQUELIN**

*Qui lui firent l'honneur de la jouer.*

## PERSONNAGES

---

SAINTE-PHAR . . . . .	MM. COQUELIN.
MARQUIS DE ROCHEFETTE . . . .	JEAN COQUELIN.
NEUVILLE . . . . .	CANDÉ.
DUC DE RICHELIEU . . . . .	ROZENBERG.
VERTEUIL . . . . .	PÉRICAUD.
MARÉCHAL DE COSSÉ . . . . .	GRAVIER.
UN PARLEMENTAIRE . . . . .	MONTEUX.
L'ABBÉ DE BOUYON . . . . .	FRÈRE.
SAINTE-JUST . . . . .	ALBERT MAYER.
VICOMTE DE NOAILLES . . . . .	VOLNY.
DUC DE LAUZUN . . . . .	CARPENTIER.
PHILIPPE DE POMMEUSE . . . . .	GRAMMONT.
DORVIGNY . . . . .	DANEQUIN.
BAPTISTE . . . . .	WALTER.
VOLANGE . . . . .	HARMENT.
SÉRAPHIN . . . . .	PERSON.
BARROYER . . . . .	CHABERT.
DESROZIERS . . . . .	ADAM.
TRIAL . . . . .	VALLERAY.
L'OFFICIER AUTRICHIEN . . . . .	DANEQUIN.
ELLEVIU . . . . .	BEYLE.
SEVESTE . . . . .	MAGNARD.
CURTIUS . . . . .	OGEREAU.
UN COMMISSIONNAIRE . . . . .	MALLET.
UN OFFICIER . . . . .	RICHARD.
UN COMMISSAIRE . . . . .	PERSON.
LA MONTANSIER . . . . .	M <sup>mes</sup> RÉJANE.
MADAME MONTANSIER, sa tante.	BOUCHETAL.
MADemoiselle SÉNÉDOR . . . . .	BRÉSIL.
MADemoiselle ROSE . . . . .	RENÉE MAUPIN.
MADemoiselle SAINVAL . . . . .	MARIETTE LELIÈRES.
MADemoiselle TRUFFAUT . . . . .	MARGUERITE BERNAY.
MADemoiselle FONTAINE . . . . .	DE MORNANT.
MADAME TRIAL . . . . .	DERVAL.
GERTRUDE . . . . .	VOULZIE.

# LA MONTANSIER

---

## ACTE PREMIER

Une boutique de revendeuse dans une petite rue du vieux Paris. Un peu partout des meubles dépareillés, des objets d'art, faïences et tableaux, des robes pendues à des patères. Au fond, porte donnait sur la rue. A gauche, un escalier de bois montant à l'étage supérieur. La rampe est chargée d'étoffes et d'oripeaux. Le décor doit être très irrégulier et donner une impression d'encombrement.

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME MONTANSIER, GERTRUDE

(Elles rangent des bibelots qu'elles déballent d'un grand panier.)

MADAME MONTANSIER

Fais attention à ces deux pots de Moustiers, ils sont en bien mauvais état. Il y a encore un petit

cartel et deux bonbonnières. Oh ! pas grand'chose. Ça n'est pas comme dans ma jeunesse, sous le feu roi Louis XV. Maintenant le métier de marchand d'antiquités est perdu... On ne trouve plus rien.. Pour avoir ces trois malheureux bibelots, il a fallu que je fasse un voyage aux environs de Paris... Tu me croiras si tu veux, j'ai été jusqu'au village des Batignolles.

GERTRUDE

C'est pourtant joli, la campagne !

MADAME MONTANSIER

Oui, mais c'est dangereux. L'autre mois, à Chaillot, mon cabriolet a failli être renversé par une bande de sangliers. Heureusement le comte d'Artois s'est mis à y chasser, à ce que m'a dit l'abbé de Bouyon.

GERTRUDE

L'abbé de Bouyon. Un amoureux de Mademoiselle Marguerite.

MADAME MONTANSIER

Si on vient pour les Fragonard, tu diras que je ne veux pas payer les dix dessins plus de cent livres. Ça ne vaut pas davantage. Il est vrai qu'ils

sont d'un leste... C'est sa nouvelle manière. Ils plairont au duc de Richelieu...

GERTRUDE

Le duc de Richelieu, un amoureux de Mademoiselle. Dites donc, Madame, sans reproche elle en a.

MADAME MONTANSIER

Ma pauvre Gertrude, tu n'es pas de ton époque, ne sais-tu pas qu'en ce temps-ci une femme de qualité, une honnête femme, — je ne parle pas des autres — ne saurait mener moins de cinq intrigues de front sous peine d'être montrée au doigt, et qu'un jeune seigneur de la cour a toujours pour le moins une demi-douzaine de maîtresses avouées. Nous autres, gens de roture, nous ne pouvons si bien faire, mais il faut avouer que jusqu'ici, Marguerite a fait honneur à sa condition.

GERTRUDE

Dame! on n'est pas pour rien la belle Béarnaise. Ah! elle en a un succès, notre Marguerite, tout le monde la connaît, tout le monde l'aime. Elle va, elle vient. Elle est ici aujourd'hui et tout de suite ailleurs. On la voit le même jour à la comédie et aux champs, au Palais-Royal et à la

fête de la Guimard, en chaise de poste et au sermon du père Estebare et toujours à son aise; toujours chez elle, la langue prompte, l'œil vif, moqueuse et pas méchante, bonne fille et bon garçon. Tenez, Madame, ce n'est pas une femme, votre nièce, c'est dix femmes!

MADAME MONTANSIER

C'est toutes les femmes.

GERTRUDE

Quel bon cœur!

MADAME MONTANSIER

Quelle belle nature!

GERTRUDE

La méchante. Voilà quinze jours qu'elle n'a pas donné la moindre nouvelle.

MADAME MONTANSIER

Pourvu qu'elle n'ait pas fait quelque folie.

## SCÈNE II

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE

LE COMMISSIONNAIRE, entrant avec une lettre.

Madame Montansier. Antiquités.

MADAME MONTANSIER

C'est moi. Donnez. (Elle prend la lettre.) C'est d'elle!  
Enfin ! Tenez, mon garçon. (Elle congédie le commis-  
sionnaire.) Où sont mes lunettes?... Ah! je les ai  
laissées là-haut, au magasin... Tiens, lis-moi la  
lettre, Gertrude, je suis trop impatiente.

GERTRUDE, lisant.

*Ma chère tante, j'ai dû t'inquiéter par mon  
silence depuis quinze longs jours...*

MADAME MONTANSIER

Si elle nous a inquiétés!... Ma pauvre Ger-  
trude! Tête folle! va!

GERTRUDE, reprenant.

*Mais je reviens. Vers cinq heures aujourd'hui*



*même, force gens viendront me demander. Aie l'air d'ignorer ce que je suis devenue... Certaines personnes s'enquerront aussi d'un nommé Neuville...*

MADAMÉ MONTANSIER

Neuville ?...

GERTRUDE

*Que tu ne connais pas encore...*

MADAME MONTANSIER

Ça doit être un neveu.

GERTRUDE, continuant.

*Ne t'étonne de rien, et prépare à souper pour quinze personnes, et pour... Ta Marguerite.*  
(Parlé.) Eh bien, en voilà de l'ouvrage !

MADAME MONTANSIER

Que veux-tu. Il faut la satisfaire!... Pas de temps à perdre. Ici c'est balayé. Et en haut, as-tu secoué les Aubusson, épousseté les porcelaines ?

GERTRUDE

Pas encore !

ACTE PREMIER

MADAME MONTANSIER

Va vite. Il y aura peut-être des clients parmi tous ces gens-là...

GERTRUDE

J'y vais!

MADAME MONTANSIER

Et puis, il faut que Brigitte coure chez le rôti-seur pour qu'il nous apporte deux poulardes, et une dinde.

GERTRUDE

Je vais lui dire.

MADAME MONTANSIER

Ah! et puis il faudra passer chez Doriquet pour les petits pâtés... qu'on les demande au beurre frais... Pour une fois, on peut faire des folies. Ah! mon Dieu! voilà déjà Monsieur l'abbé de Bouyon. Vite, va, dépêche-toi. Cours.

(Gertrude sort.)



## SCÈNE III

MADAME MONTANSIER, L'ABBÉ DE BOUYON

MADAME MONTANSIER

Monsieur l'abbé... trop honorée... quel bon vent vous amène?

L'ABBÉ

Savez-vous où se trouve en ce moment votre cruelle nièce?

MADAME MONTANSIER

Marguerite?... Chez elle, sans doute, rue Duplessis.

L'ABBÉ

Non!

MADAME MONTANSIER

Mais, du moins, elle devait y être cette nuit.

L'ABBÉ

Elle n'y était pas cette nuit.

MADAME MONTANSIER

Ni hier?

L'ABBÉ

Ni aucun des jours précédents.

MADAME MONTANSIER, feignant l'inquiétude.

Mais, Monsieur l'Abbé, vous m'inquiétez affreusement, vous me donnez la petite mort.

L'ABBÉ

Apaisez-vous, tendre femme, Marguerite est toujours gaillarde et bien en point. Du moins, elle me l'assure.

MADAME MONTANSIER

Ah!

L'ABBÉ

Oui. Depuis sa fugue, elle m'écrit exactement de deux jours l'un... Car elle est fidèle à ses amitiés.

MADAME MONTANSIER

C'est toujours ça.

L'ABBÉ

Or donc, voici son billet de ce matin... Ecoutez-le en confidence, en grande confidence... (Il lit.) « *Mon*

*bon ami... Soyez aujourd'hui à cinq heures chez ma tante, je vous y donnerai l'explication que je dois au meilleur de mes amis!... Marguerite.»*  
Ah! la peste!

MADAME MONTANSIER

Voilà qui me rassure !

L'ABBÉ

Cette pécore de Marguerite se joue de moi, la chose est sûre. Diantre soit si je sais pourquoi je suis venu... Si je m'en allais, la leçon serait bonne.

MADAME MONTANSIER

Vous n'aurez pas cette cruauté ! Ah ! voici Monsieur de Lauzun.

L'ABBÉ

Pas un mot du billet, surtout.

MADAME MONTANSIER

N'ayez crainte.

(Elle se précipite au devant de Monsieur de Lauzun.)

L'ABBÉ, à part.

Que vient-il faire?

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE LAUZUN

MADAME MONTANSIER

Quelle flatteuse surprise, Monsieur le duc!

LAUZUN

Vous me faites honneur, Madame... (Bas à Madame Montansier.) J'ai à vous parler. (A l'abbé) Bonjour, l'abbé... Corbleu, on ne se voit plus... Mais, vous permettez, cher ami...

L'ABBÉ

Comment donc...

LAUZUN, à Madame Montansier.

Un mot. Savez-vous où est votre nièce Marguerite?

MADAME MONTANSIER

Mais chez elle, probablement.

LAUZUN

Non.

MADAME MONTANSIER

A la promenade, alors.

LAUZUN

Non. Depuis quinze jours, personne ne sait plus où elle est. Mais rassurez-vous, et écoutez-moi. (Ils se rapprochent.) Marguerite se porte fort bien. Elle m'écrit régulièrement de deux jours l'un...

MADAME MONTANSIER

De deux jours l'autre...

LAUZUN

Quoi ?

MADAME MONTANSIER

Rien. Continuez, Monsieur le duc.

LAUZUN

Voici son dernier billet, il est de ce matin. (Il lit.) « *Mon bon ami, soyez aujourd'hui à cinq heures chez ma tante, je vous y donnerai l'explication que je dois au meilleur de mes amis...* »  
Chut!...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DUC DE RICHELIEU,  
LE DUC DE COSSÉ

COSSÉ

Après vous, duc !

RICHELIEU

Je n'en ferai rien, vous êtes mon aîné.

MADAME MONTANSIER, se précipitant.

Monseigneur le duc de Richelieu !

RICHELIEU

Madame Montansier, je vous baise les mains.

MADAME MONTANSIER

C'est trop, Monseigneur !

RICHELIEU

Bonjour, Messieurs. (Bas à Madame Montansier.) J'ai  
à vous parler...





MADAME MONTANSIER, à part.

Depuis le régent, on n'en fait plus comme ça...

RICHELIEU

Tenez, Cossé, vous qui aimez les jolies vieilleries...

COSSÉ

Moi?

RICHELIEU

Mais oui, vous en raffolez. Regardez donc! Ces merveilles que voilà... Madame Montansier est une fine connaisseuse... (Cossé s'éloigne, — à Madame Montansier.) Écoutez-moi! J'ai reçu ce matin un billet de Marguerite...

MADAME MONTANSIER

Ah!

RICHELIEU

Écoutez-le.

MADAME MONTANSIER

Mon bon ami...

RICHELIEU

Hein?...

MADAME MONTANSIER

Je sais ce qu'il contient...

RICHELIEU

Comment ?

MADAME MONTANSIER

Je veux dire... Je suis sûre que je le sais... Il est plein d'une tendre reconnaissance et d'un attachement sans pareil, puisqu'il est adressé à Monsieur le duc, le meilleur ami de Marguerite.

RICHELIEU

Madame Montansier, vous êtes une tante experte... Dites-moi. Est-ce que nous ne sommes pas quelques-uns à être le meilleur ami de Marguerite ? Elle s'effeuille trop, ma chère, dites-le lui.

(Il s'éloigne.)

MADAME MONTANSIER

Ah ! Monsieur le Duc... je vous jure...

RICHELIEU

Ne jurez pas, Madame Montansier. Ce mensonge-là n'en vaut pas la peine. Il est pieux de

votre part, et je le respecte. Je n'en veux pas à Marguerite. J'ai trop trompé les autres pour me fâcher d'être trompé à mon tour... Et puis, si Marguerite était toute vertu, je vous avoue, ma bonne, que sans doute elle me plairait moins, j'aime à avoir beaucoup à lui pardonner.

MADAME MONTANSIER

Ah ! Monseigneur !

RICHELIEU

Quoi donc ?

MADAME MONTANSIER

Si j'étais encore à un âge où mon visage me permît d'avoir une opinion sur les hommes, entre tant de seigneurs si nobles et si gracieux, c'est vous, Monsieur le duc, que je préférerais.

RICHELIEU

Merci, merci, tout de même.. Mais voici Monsieur de Cossé qui, lui, a peut-être moins de philosophie que moi et qui a le cœur tout plein de votre enjôleuse de nièce. Monsieur de Cossé qui fait, au siècle où nous sommes l'affront d'être jaloux. Le pauvre homme, il cherche un prétexte pour m'écarter à mon tour. Il ne trouvera

jamais... Il faut l'aider... (A Cossé.) Eh bien, oui Cossé, je n'ai pas vu ces belles gravures galantes qu'admirent ces messieurs et je cours les rejoindre.

COSSÉ, à Madame Montansier.

Le hasard me sert. J'ai reçu tout à l'heure de Marguerite...

(Il tire une lettre de sa poche.)

RICHELIEU

Ça, des Fragonard?... Jamais! Pour peu que cela continue, toute la pairie sera ici dans un moment. Nous pourrions tenir séance du tribunal des maréchaux.

LAUZUN

Hé! là! Cossé, ne pouvez-vous vous tenir en place?...

RICHELIEU

Asseyez-vous, Cossé, asseyez-vous... sur le *Lion et le Rat* qu'on a tissés là tout exprès pour vous enseigner la patience.

COSSÉ

Après vous, duc.

RICHELIEU

Non, non ! Pour moi, j'ai appris la résignation en deux maisons où j'ai fréquenté, la Bastille et l'Académie française...

COSSÉ

J'enrage.

RICHELIEU

De quoi... En vérité, vous avez l'air d'attendre quelque chose...

COSSÉ

Mais parbleu !

RICHELIEU

Voyez comme je suis tranquille... Il est vrai que moi, je n'attends rien.

L'ABBÉ

Ni moi.

LAUZUN

Ni moi.

COSSÉ

Ni moi, morbleu!...

RICHELIEU

Vous voyez donc que nous attendons tous la même chose.

L'ABBÉ

Et quoi?

RICHELIEU

Je ne sais pas... Peut-être ce monsieur qui entre.

COSSÉ

Hein?... Peuh!... Un croquant!...

## SCÈNE VI

LES MÊMES, SÉRAPHIN, DORVIGNY

SÉRAPHIN, entrant.

Pardon, Messieurs... C'est bien ici chez Madame Montansier, marchande d'antiquités?

DORVIGNY, entrant.

Oui, mon cher... Par quel hasard?... (Apercevant les seigneurs.) Ah! Messeigneurs, excusez-moi!

COSSÉ

Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

RICHELIEU

Un petit auteur nommé Dorvigny, comédien de chez Nicolet.

COSSÉ

Un histrion...

L'ABBÉ

C'est l'oncle du roi...

COSSÉ

Hein ?

RICHELIEU

Mais oui... Un fils de Louis XV et d'une petite biche du Parc-aux-Cerfs. Le parterre l'appelle le demi-Louis, et la faveur royale l'a mis fort en vue (Allant à lui.) Mon cher Dorvigny...

DORVIGNY

Monseigneur...

RICHELIEU

Appelez-moi mon cousin...

DORVIGNY

Soyez discret.

LAUZUN

Vous avez affaire à cette bonne Montansier?

DORVIGNY

Mais non, pas du tout. J'ai été convoqué par une lettre.

COSSÉ ET L'ABBÉ

Ah!

DORVIGNY

D'un de mes camarades que je n'ai pas vu depuis...

RICHELIEU

Je vais vous le dire, depuis quinze jours.

DORVIGNY

En effet, vous savez donc...

RICHELIEU

Je ne sais rien... Ça me suffit... Son nom?

DORVIGNY

Neuville!



SÉRAPHIN

C'est lui aussi qui m'a écrit de venir.

LAUZUN

Diab! le tiers en est aussi.

RICHELIEU

Et le clergé? Nous avons l'abbé. Mais, quel est votre compagnon?

DORVIGNY

C'est Séraphin, mon ami Séraphin, l'inventeur du théâtre d'ombres et de pantins. Sa Majesté Louis XVI à l'occasion de son avènement, lui a conféré le titre de grand amuseur des enfants de France.

RICHELIEU

Ah! Monsieur, je suis enchanté de vous connaître. J'ai fort entendu parler de vous par mon petit-fils, le comte de Chinon. Vous avez éveillé dans son cœur des sentiments bien dangereux. L'autre jour, il m'est revenu follement épris de la poupée Thisbée. Toute la soirée, il a pleuré pour elle. Son désir formel est que je vous la demande

en mariage. Je lui ai conseillé d'en faire plutôt sa maîtresse.

LAUZUN

Il doit cela à son nom et à votre gloire, duc.

RICHELIEU

Moi aussi, j'ai aimé des Thisbée, mais hélas ! elles n'étaient point de bois.

(Bruit au dehors. Tous les comédiens entrent.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BAPTISTE,  
MONSIEUR ET MADAME TRIAL, VOLANGE,  
MADEMOISELLE SÉNÉDOR, BARROYER,  
MADEMOISELLE FONTAINE, ROSE,  
SAINVAL, SÉRAPHIN

SÉRAPHIN

Hé ! Voilà toute la troupe.

DORVIGNY

Baptiste !

SÉRAPHIN

Volange !

RICHELIEU

Et voici cette jolie petite Sénédor, dont les grâces et les amours ont été les orfèvres. Mademoiselle Sénédor, la plus fraîchement épanouie de nos comédiennes.

SÉNÉDOR

Ingénue pour vous servir, Monseigneur.

RICHELIEU

Plût au ciel, Mademoiselle, et quels sont ces dames et ces messieurs ?...

SÉNÉDOR

Ce sont mes camarades... Souffrez, Monseigneur, que je vous les présente. Voici Baptiste Cadet, le premier comique de notre troupe.

VOLANGE

Comment le premier comique... Et moi ?

BAPTISTE

Volange !

VOLANGE

Baptiste !

SÉNÉDOR

C'est vrai, j'oubliais : Volange, autre premier comique... Chacun des deux est sans égal. Voici Trial, comédien, chanteur et mime, maître et mari de Madame Trial, dont tout Paris mendie les sourires...

RICHELIEU

Moi aussi, je suis un mendiant... Faites-moi l'aumône...

MADAME TRIAL

Monseigneur, j'ai mes pauvres...

SÉNÉDOR

Mademoiselle Rose, la bien nommée...

RICHELIEU

Ah! Mademoiselle, si j'avais seulement trente ans de moins, il n'est pas d'épine qui m'eût empêché de vous cueillir...

ROSE

Mais, Monseigneur, il n'est point d'âge pour les bons jardiniers.

SÉNÉDOR

Mademoiselle Sainval, qui ne compte plus ses adorateurs...

RICHELIEU

Puisque vous ne les comptez plus, vous ne vous apercevriez pas qu'il y en a un de plus, alors, je vous en avertis.

SAINVAL

Ah! Monseigneur, Sénédor exagère. Je les compte et ils ne comptent pas avec moi...

SÉNÉDOR

Mademoiselle Fontaine...

RICHELIEU

De Jouvence?

FONTAINE

Non, Monseigneur, je suis d'Arras.

RICHELIEU

Elles sont charmantes. Et ce Monsieur que vous ne nommez pas...

SÉNÉDOR

Ce monsieur?... Ah! ce Monsieur! Eh bien, c'est mon Monsieur...

RICHELIEU

En vérité, je veux le voir de près.

SÉNÉDOR

Allons... avance... dépêche-toi... M. Nicolas Barroyer, notable marchand de sucreries, rue du Four, qui adore le théâtre, comme le nom de sa rue l'indique...

RICHELIEU

Oh! Monsieur Barroyer, vous êtes un artiste...

BARROYER

Mais non, Monseigneur, je suis confiseur...

RICHELIEU

Mes compliments, Monsieur Barroyer, aucun commerce n'est plus honorable que le commerce des sucreries, si ce n'est celui que vous pouvez entretenir avec une si agréable personne...

SÉNÉDOR

Il m'aime et il m'a promis de m'épouser!..

BARROYER

Je l'épouse et elle m'a promis de m'aimer...

RICHELIEU

Corbleu, marions-les tout de suite, nous avons ici un abbé.

BARROYER

Un abbé!... Ah! mon Dieu!... moi qui fournis tous les couvents...

LAUZUN

Ne craignez rien... cet abbé-ci n'est redoutable que pour nous... Il nous souffle toutes nos maîtresses...

RICHELIEU

Car il est très riche, très galant... et très... abbé... Rendez ce Barroyer heureux, Mademoiselle... Il est plaisant, souriant, rondelet et confit.

SÉNÉDOR

J'y tâcherai, Monseigneur, et j'espère lui faire beaucoup d'amis...

SÉRAPHIN

Est-ce Neuville aussi qui vous a donné rendez-vous?...

BAPTISTE

Et il nous fait attendre...

COSSÉ

Comme moi, Marguerite!

LAUZUN

Quoi donc, c'est elle? Heureux Cossé!

L'ABBÉ

Indiscret Cossé!...

BAPTISTE

De qui parlent-ils?

DORVIGNY

Parbleu, de la nièce de Madame Montansier, Marguerite...

RICHELIEU

Vous ne la connaissez pas, Messieurs. Peut-être connaissez-vous mieux la Belle Béarnaise?...



ROSE

De nom, certes!... On ne parle que d'elle à la cour et à la ville.

SÉNÉDOR

On assure même que la Guimard en est jalouse et que la Dervieux a voulu la faire envoûter par une sorcière de sa connaissance.

SÉRAPHIN

C'est une personne fort brillante et fort aimée...

L'ABBÉ

Mais si aimable! Sachez donc que la Belle Béarnaise et Mademoiselle Montansier ne font qu'une et que nous sommes de ses amis.

COSSÉ

N'empêche que le temps passe et je commence à croire qu'elle se moque de nous.

RICHELIEU

Ça en prend la tournure.

COSSÉ

Ça n'est pas possible! Quoi elle m'aurait mandé pour me donner en spectacle à ces bateleurs?...

BAPTISTE

C'est de nous que vous parlez, Monseigneur?

COSSÉ, se montant.

Assurément, ce n'est point de ces Messieurs... Et je trouve fort mauvais le procédé dont elle a usé envers moi. Si c'est une gageure...

RICHELIEU

Voyons, Cossé, ne faites pas le dogue.

COSSÉ

Si c'est une gageure, elle est aussi peu divertissante que vos grimaces, Monsieur Baptiste, et aussi sotte que vos pièces, Monsieur Dorvigny.

DORVIGNY

Vous attaquez mes pièces?

BAPTISTE

Vous dénigrez mon grand talent?...

VOLANGE

Notre grand talent?...

(Ils murmurent tous.)

L'ABBÉ

Mon ami!...

COSSÉ

Laissez-moi!... Il me déplaît d'être ridicule devant ces espèces, et l'envie me prend de les faire jeter dehors.

BAPTISTE

Nous ne nous laisserons pas traiter ainsi...

RICHELIEU

De grâce, Mesdames, n'écoutez point ces sottises.

(Il s'écarte avec les femmes et l'abbé.)

LAUZUN

Calmez-vous!

COSSÉ

Ces pîtres me gênent!..

TOUS LES COMÉDIENS

Pîtres!...

SÉRAPHIN

Ah! vous nous rendrez raison!

COSSÉ

Hein!... Pensez-vous qu'on rende raison à des gens de votre sorte?

BAPTISTE

Nous prenez-vous pour des laquais?...

VOLANGE

Nous avons comme vous notre orgueil et notre honneur.

COSSÉ

L'honneur des comédiens! Vous voulez rire... Dans ma jeunesse j'ai ouï conter que lorsque Monsieur Molière voulut dégainer contre l'amant de sa femme, il s'aperçut que son épée était en carton.

(La Montansier apparaît à la porte du fond. Murmures violents.)

BAPTISTE, TRIAL, SÉRAPHIN.

Assez... Nous ne permettrons pas...

(Lauzun et l'abbé retiennent Cossé.)

COSSÉ

Silence, maroufles, ou je vous ferai bâtonner par mes gens...

DORVIGNY

Vous m'oubliez, Monseigneur, je suis gentilhomme, et Monsieur de Richelieu vient de m'appeler son cousin. (Il tire l'épée.) Je suis à vos ordres.

COSSÉ

Eh bien, soit!

(Même jeu.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE, descendant entre eux.

Arrêtez, Messieurs... Remettez ces joujoux au fourreau... Je ne permets pas qu'on se tue devant moi, quand ce n'est pas pour moi qu'on se tue... Et moi aussi, Monseigneur, j'ai ouï conter quelque chose à propos de ce Molière. C'est que lorsqu'il soupa chez le roi, Monsieur votre père se tenait debout derrière sa chaise.

COSSÉ

Marguerite!

MARGUERITE, souriant.

N'était-il pas chambellan de Sa Majesté?

BAPTISTE

Elle est très bien, cette femme-là...

MARGUERITE

Eh bien, la paix est faite...

OSSÉ

Mais...

DORVIGNY

C'est que...

MARGUERITE

Allons, Messieurs les grands seigneurs, ne soyez pas si comédiens... Allons, Messieurs les comédiens, ne soyez pas si grands seigneurs... Eh! bien, un mot aimable... Vous ne voulez pas?... Allons, je vais parler pour vous... (Elle va au duc de Cossé en tenant Dorvigny par la main.) Excusez-nous, Monsieur le duc, nous sommes auteur dramatique, nous avons la vanité un peu chatouilleuse. Nous avons été sifflé quelquefois...

DORVIGNY

Ce n'est pas la peine de rappeler ça...

MARGUERITE

Nous sommes un joyeux garçon, la tête près du bonnet quand le temps est chaud et le vin frais, et que nous attendons une jolie femme... — Ça c'est pour moi. — Et puis, nous sommes un petit soldat et nous n'aimons pas qu'on insulte notre général. Ce n'est pas pour vous déplaire, Monsieur le maréchal.

COSSÉ

Mais...

TOUS

Bravo!...

BAPTISTE

Elle a de l'abatage!

SÉRAPHIN

Et quelle autorité sur le public.

MARGUERITE

A vous, maintenant. (Elle va à Dorvigny.) Ne nous en veuillez pas, Monsieur Dorvigny, nous sommes maréchal de France, un vieux soldat plus habitué à la poudre des mousquetades qu'à celle des per-ruques à frimas. Nous sommes un peu grognon,

l'habitude des camps ; nous sommes un peu violent, l'habitude des femmes. Et puis, quand le temps est à l'orage, nos vieilles blessures nous taquinent et nous aigrissent le caractère. Ce sont nos excuses et nous vous les présenterions bien volontiers s'il n'y avait ici des dames...  
(Dorvigny et Cossé se saluent. Tout le monde chuchote.)  
Allons, à la bonne heure !

RICHELIEU

Quinze jours qu'on ne vous a vue... Je voulais vous en vouloir...

MARGUERITE

Vous savez bien qu'on ne peut pas.

RICHELIEU

Marguerite, je crains quelque chose d'affreux.

MARGUERITE

Quoi donc, Monseigneur ?

RICHELIEU

C'est que vous n'aimiez plus qu'un seul homme... Songez au scandale.



MARGUERITE

Un peu de patience. Vous savez bien que vous êtes mon grand ami.

RICHELIEU

Oui, mais j'ai peur que vous n'en ayez un petit.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME MONTANSIER

MADAME MONTANSIER

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE

Ma chère tante.

MADAME MONTANSIER

Les petits pâtés sont délicieux... Comme tu es jolie!... D'où sors-tu? Encore des folies. J'en ai fait une... J'ai commandé un croque-en-bouche avec un grand amour en nougat.

MARGUERITE

Un grand amour : Vous voyez bien, Monsieur le duc, il y en aura pour tout le monde.

MADAME MONTANSIER

Mais pourquoi tous ces gens ?

MARGUERITE, bas.

Je te le dirai, il faut que nous restions seules.

MADAME MONTANSIER

Comment ?

MARGUERITE

Tu es une enfant. (Se retournant.) Messieurs, j'ai de grandes choses à vous dire... Mais on ne cause bien qu'à table... Laissez-nous vous faire la surprise de notre pauvre petit souper... Vous, Messieurs, montez quelques instants dans la chambre du haut. Vous y trouverez de ces images frivoles qui plaisent aux gens graves, et vous, mes amis, entrez-là, vous y verrez de ces meubles pesants, qu'aiment les gens légers. Il faut en passer par où je veux.

RICHELIEU

Elle a des raisons si mauvaises qu'il faut bien s'y rendre.

(Ils remontent.)

LAUZUN

Si nous restions sur l'escalier.

MARGUERITE

Disparaissez ; ou par la vertu de ma baguette, je vous change en magots de la Chine.

L'ABBÉ, qui est resté le dernier.

Et moi ?

MARGUERITE

Vous, l'abbé, en reliques.

(Il se sauve.)

## SCÈNE X

MARGUERITE, MADAME MONTANSIER

(Gertrude et une servante mettent le couvert.)

MARGUERITE

Ma tante !

MADAME MONTANSIER

Ma nièce !

MARGUERITE

Il est là !

MADAME MONTANSIER

Qui çà ?

MARGUERITE

Ton neveu !

MADAME MONTANSIER

Encore un.

MARGUERITE

Oh ! mais celui-là, c'est le vrai. Tu l'aimeras.

MADAME MONTANSIER

Tu m'en as fait tant aimer.

MARGUERITE

Tu ne le connais pas. Et pourtant que de fois  
je t'ai parlé de lui.

MADAME MONTANSIER

A moi ?

MARGUERITE

Mais oui, quand je te parlais de l'homme qui me prendrait rien qu'en me regardant, sans que je comprenne comment, qui me changerait, qui m'aurait toute. C'était à lui que je rêvais ! C'est un homme, c'est un enfant, c'est un amant !

MADAME MONTANSIER

C'est une tuile.

MARGUERITE

Qu'est-ce que tu dis ?

MADAME MONTANSIER

Et les autres, mon Dieu !

MARGUERITE

Qui ça.

MADAME MONTANSIER

Mes autres neveux.

MARGUERITE

Oh ! ils l'aimeront tous.

MADAME MONTANSIER

Quand tu les congédies.

MARGUERITE

Mais je ne les congédie pas. Nous resterons amis.

MADAME MONTANSIER

Comment feras-tu!

MARGUERITE

Je ne sais pas, mais je ne veux pas qu'ils en veuillent à Neuville.

MADAME MONTANSIER

Quoi, c'est Neuville, l'acteur?

MARGUERITE

Le grand acteur... Il a un talent! Ah! si tu l'avais vu dans *Crispin*.

MADAME MONTANSIER

Et il y a longtemps que cela dure?

MARGUERIE

Il y a quinze jours que nous nous aimons,  
huit jours que nous nous connaissons...

MADAME MONTANSIER

Je suis abasourdie, mais où vous êtes-vous rencontrés?

MARGUERITE

Voilà. Vous savez, ma tante, si je suis bonne ! et si j'ai peu de jalousie. Or, j'appris que la Fleury était folle d'un freluquet de comédien nommé Neuville et qu'elle avait osé affirmer qu'aucune femme au monde ne pourrait le lui enlever. Mon sang ne fit qu'un tour.

MADAME MONTANSIER

Où ça ?

MARGUERITE

Aux Porcherons. Je résolus de relever le défi lancé à tout mon sexe.

MADAME MONTANSIER

A-t-elle du cœur !

MARGUERITE

Je courus à la foire Saint-Laurent où ledit Neu-

ville jouait le *Sérail d'Arlequin*. Ah ! ma tante, si tu l'avais vu dans le *Sérail d'Arlequin* ! Je lui fis tenir un billet. Une heure après il quittait son sérail. Je goûtais toutes les joies de la vengeance et quelques autres. Et quand je fus bien assurée de ma victoire, je sentis ma défaite. J'eus honte de m'être donnée par bravade, en pensant combien il eut été doux de me donner par tendresse. Je résolus de me délivrer de ce remords et je lui avouai tout. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant la sienne. Il ne connaissait pas la Fleury, il ne l'avait jamais vue. Il s'agissait d'un autre Neuville. On se récria. On se demanda si on avait le droit de profiter de cette erreur et s'il ne serait pas plus honnête de se quitter. Et puis on s'expliqua ; on s'entendit et on reprit où on en était resté, tout joyeux d'être sincèrement l'un à l'autre et de ne plus rien devoir à personne. Les propos légers d'une danseuse à la mode, une médisante qui vous le répète, un peu de dépit et un peu d'orgueil, une gageure, une fantaisie, un billet et un malentendu, en voilà pour la vie.

MADAME MONTANSIER

Oh ! c'est égal, un acteur ! Ça n'est pas une clientèle ! Et où est-il ?

MARGUERITE

Là, dans la rue.



MADAME MONTANSIER

Pourquoi ne le fais-tu pas entrer?

MARGUERITE

Parce que je voulais que tu l'aimes avant de le connaître. Tu l'aimes maintenant?

MADAME MONTANSIER

Un peu.

MARGUERITE

Alors, il peut venir?... (Elle va à la porte, puis s'arrête.) Oh! tu sais, ne t'attends pas à voir paraître Don Juan lui-même... Don Juan, ce n'est rien, c'est un joli garçon, tandis que lui, c'est la bonté, c'est la joie, la gaieté de vivre. Il vous donne confiance. Il est toujours de bonne humeur. On est heureux rien qu'à le regarder... Tiens, je vais l'appeler, tu vas le regarder... tu seras heureuse... (Neuville apparaît.) Embrasse ta tante.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, NEUVILLE

MADAME MONTANSIER

Bien volontiers, Monsieur...

NEUVILLE, à Marguerite.

Présente-moi...

MARGUERITE, le présentant.

Lui. Comment le trouves-tu?

NEUVILLE

Marguerite!

MARGUERITE

Tais-toi! Comment le trouves-tu?

MADAME MONTANSIER

Gai!

MARGUERITE

Voilà!... D'autres hommes m'ont tenu des propos tendres ou passionnés, m'ont offert des carrosses ou des palais,.. Lui! il m'a fait rire.

NEUVILLE

Oui, je suis un comique, un grand comique, un pauvre comique.

MADAME MONTANSIER

Eh bien, vous savez, vous avez une bonne figure.

MARGUERITE

Tu vois, ma tante, ma bonne tante, t'aime déjà, et tu sais, elle est difficile.

MADAME MONTANSIER

Dame! Marguerite m'a fait voir tant de beau monde.

NEUVILLE

Ah!

MADAME MONTANSIER

Ça!...

NEUVILLE

Hélas!... Je sais bien que je ne suis pas le seul à l'aimer.

MARGUERITE

Nigaud, qu'est-ce que ça te fait puisque tu es le seul que j'aime!... Alors, tu es contente, vieille tante chérie!

MADAME MONTANSIER

Mais oui, mais oui... Je ne regrette qu'une chose. Je peux vous le dire maintenant que je vous connais bien, c'est que vous soyez comédien.

MARGUERITE

Mais moi aussi, je suis actrice.

MADAME MONTANSIER

Toi?

MARGUERITE

Moi! avec lui, par lui, pour lui!... Sais-tu ce que nous faisons depuis que je suis partie?... Nous courons la province de ville en ville, jouant dans les châteaux et dans les granges, déclamant, paradant, chantant, riant, nous aimant le long des routes et des sentiers.

MADAME MONTANSIER

Toi, faire un pareil métier!

MARGUERITE

Ne plaisante pas, ma tante, j'ai déjà été sifflée trois fois, je suis une artiste. Mais lui, si tu l'avais vu!... si elle t'avait vu dans l'*Etourdi*...

MADAME MONTANSIER

Et toi, qu'est-ce que tu as joué?

MARGUERITE

Moi? les *Surprises de l'amour!*

GERTRUDE, *entrant.*

Madame! Madame! Voilà le croque-en-bouche.

MADAME MONTANSIER

Ah! mon Dieu!... J'y vais. Il faut dresser les poulardes... Dans un instant, tout sera prêt. Ne vous dérangez pas, mes enfants... Sont-ils gentils!...

(Madame Montansier et Gertrude sortent.)

## SCÈNE XII

NEUVILLE, MARGUERITE

NEUVILLE

Comme je t'aime, Margot!

MARGUERITE

Je suis heureuse de te voir ici, chez nous, dans ma vieille maison, au milieu de tous mes souvenirs...

NEUVILLE

Je ne les aime pas, tes souvenirs.

MARGUERITE

De me parer de toi, de te montrer à mes amis.

NEUVILLE

Je les déteste, tes amis... Je déteste tout ce que tu as connu avant moi. Je suis malheureux.

MARGUERITE

Allons donc ! Tu es heureux, tu es content, tu es aimé.

NEUVILLE

Toutes les paroles que tu me dis, je sens que tu les as déjà dites. Tous les baisers que tu me donnes, je sais que tu les as déjà donnés.

MARGUERITE

Mais, hier, tu ne pensais pas à tout ça!...

NEUVILLE

Mais, hier, nous n'étions pas ici, dans ce Paris que tu aimes et qui t'aime... Dans ces villes où nous passions, où tout nous était étranger, je ne

te sentais pas entourée, caressée par des souvenirs que j'ignore, que je devine, et dont je souffre.

MARGUERITE, lui fermant la bouche de la main.

Tais-toi, tais-toi!...

NEUVILLE

Marguerite, promets-moi de congédier demain tous ces gens que je hais; je ne peux pas, je ne veux pas les voir.

MARGUERITE

Tu ne les verras pas!

NEUVILLE

Promets-moi tout de même...

MARGUERITE

Je te promets tout. Qu'est-ce qu'il te faut encore?. . Je t'aime, je n'aime que toi. Cela doit te suffire. Cela te suffit.

NEUVILLE

Marguerite, prends garde!

MARGUERITE

A quoi ?

NEUVILLE

Prends garde de me faire souffrir... Parce que, vois-tu, je ne suis pas tout à fait ce qu'on croit. J'ai une figure réjouie, alors on s'imagine que je ne pourrais pas avoir du chagrin. Je saurais très bien. Tu vois, je ne ris pas, je ne ris plus. J'ai presque envie de pleurer et j'ai peur de pleurer parce que je n'en ai pas l'habitude. Alors, on trouverait ça drôle...

MARGUERITE

Tais-toi ! tais-toi !... Tu es méchant... Tu m'avais promis de ne pas être jaloux... tu ne tiens pas tout à fait parole... Je ne suis pas assez raisonnable pour t'en vouloir... Mais réfléchis un peu... N'as-tu pas ce qu'il y a de plus sincère en moi... Sois sage, ne réponds rien... Je t'aime comme un maître librement choisi. Nous mettrons en commun le butin de nos deux existences, nos peines et nos joies... Je ne te tromperai pas, non, non, je ne te tromperai pas... Car si jamais les nécessités d'une vie qui nous dirige plus que nous ne la dirigeons nous séparaient un moment, je te serais tout de même fidèle, et c'est ton nom que je jetterais comme un défi au visage du maladroit qui aurait



essayé de m'entraîner hors du joli chemin que nous suivons ensemble... Oh! je ne me fais pas meilleure que je suis. Vois-tu, si jamais j'étais assez folle pour aimer un autre que toi, il pourrait peut-être me faire souffrir. Mais toi seul pourrais me consoler... Vois-tu, je t'aimerai toujours, quoi qu'il arrive...

NEUVILLE

Oh! même si tu me trompais?

MARGUERITE

Oui, je t'aimerais tout de même, c'est la seule chose dont je sois sûre... qui peut répondre du reste?... Tu es jaloux de mes amis d'autrefois... Mais la femme qu'ils ont désirée n'est plus celle que tu as rencontrée... Si je te trompais demain, ce n'est pas moi qui te tromperais, mais la femme que je serais demain... Et celle-là, je ne la connais pas, je ne veux pas la connaître... Allons, il faut être sage... Tu me promets... Je t'aime!...

(Etreinte.)

NEUVILLE

Oh! Marguerite! Marguerite!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, TOUT LE MONDE

MARGUERITE, allant vers le fond.

Venez! Venez!

COSSÉ, apparaissant et descendant suivi des autres.

Enfin!

MARGUERITE

Mais qu'est-ce que vous faites? voilà une heure que nous vous attendons...

(Tout le monde descend en scène.)

L'ABBÉ

Eh bien! saurons-nous enfin?...

(Les comédiens entourent Neuville.)

MARGUERITE

Oui, Messieurs, et mes camarades, vous allez savoir... Oh! ne vous réjouissez pas, c'est une triste nouvelle dont j'ai à vous faire part. Je vous apporte les adieux d'une amie que vous avez perdue... La Belle Béarnaise est morte.



L'ABBÉ

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARGUERITE

Cela veut dire que je ne suis plus la même. Plus de coquetteries avec les petits maîtres, plus d'escarmouches avec les maréchaux, plus de folies avec les abbés. C'en est fait des fêtes à Bagatelle, des rencontres au Cours-la-Reine, des soupers aux Porcherons. Plus de repos, plus de paresse, plus de bêtises.

L'ABBÉ

C'est un miracle.

MARGUERITE

Et voilà le magicien !... Neuville, mon maître et un peu mon élève, mon compagnon depuis quinze jours et pour la vie.

MARGUERITE

Voulez-vous, mes amis, jouer la partie avec moi ? Neuville sera mon associé. Je vous engage tous.

(Mouvement. — Tous l'entourent.)

BAPTISTE

A-t-elle du talent ?

NEUVILLE

Elle ? Aucun.

DORVIGNY

Alors ?

NEUVILLE

Mais vous verrez quelle directrice elle fera.

DORVIGNY

A-t-elle du goût ?

NEUVILLE

Elle m'a chargé de te dire qu'elle t'admirait beaucoup.

DORVIGNY

Cela suffit.

MARGUERITE

Vous acceptez ? Alors, c'est dit. Nous partirons demain.

NEUVILLE

Mais tu es folle. Tu n'as ni privilège, ni théâtre, ni argent.

MARGUERITE

Repasse dans un quart d'heure... Tu es content?... Tu as vu, je leur ai dit adieu à tous. Je pars. Je m'en vais... Je ne les verrai plus... Tu m'aimes?... Et maintenant à table. (Aux petites femmes.) Vous allez m'aider, nous allons mettre le couvert... Vous montez là-haut, aux galeries, ce n'est pas plus cher... Asseyez-vous, perchez-vous, à la bonne franquette... Remuez-vous un peu, sapristi! Du mouvement! Du mouvement. . Le théâtre, c'est le mouvement... Vous ici, mon duc, je vous servirai moi-même... Vous l'abbé, voilà votre confessionnal... Il ne fait pas clair ici... Des lumières!

TOUS

Des lumières!...

MARGUERITE

Que la lumière soit!

COSSÉ

Eh bien?... Et moi?...

MARGUERITE

Vous, mon maréchal, occupez cette place, voilà du vin, des flacons, de l'ivresse, de la joie...

COSSÉ

Eh bien, et des femmes?

MARGUERITE

On les découpe!...

VOLANGE

Nous n'avons qu'une femme et nous sommes  
deux.

MARGUERITE

Partagez-la! Il n'y en a plus.

(Elle place tout le monde.)

BARROYER, attire dans un coin la jeune Sénédor.

Tu ne partiras pas avec ces comédiens!

SÉNÉDOR

Pourquoi pas?

BARROYER

Tu m'as juré de quitter le théâtre.

SÉNÉDOR

Quand tu m'auras épousée, épouse-moi!

BARROYER

Avant demain? Mais ce n'est pas possible, voyons!...

SÉNÉDOR

Alors tu m'épouseras en province, nous aurons tout le temps.

BARROYER

Penses-tu donc que je vais te suivre?

SÉNÉDOR

J'en suis sûre!

BARROYER

Moi, partir avec des comédiens, moi un négociant honorable, estimé. Moi qui attends dans huit jours une cargaison de café.

(Tout le monde est installé.)

RICHELIEU

Marguerite! Je ne peux pas me faire à cette idée... Tu nous quittes. Tu nous quittes.

MARGUERITE

Mais cela dépend de vous, Monseigneur!

RICHELIEU

De moi?

MARGUERITE

De vous seul. N'êtes-vous pas assez puissant pour m'obtenir le privilège d'ouvrir un théâtre près de Paris... à Paris même... Alors nous pourrions nous revoir... quelquefois...

RICHELIEU

Et Neuville?

MARGUERITE

Vous le verriez aussi.

RICHELIEU

Voilà qui me ravit!... Tu es trop bonne!... Alors, tu l'aimes?

MARGUERITE

Je l'aime.

RICHELIEU

Assez pour tout oublier?

MARGUERITE

Tout. Tout, 'excepté la reconnaissance que je



vous dois... que je vais vous devoir... ne m'en faites pas dire davantage.

RICHELIEU

Allons, il faut te céder. Tu auras ce que tu veux.

MARGUERITE

Madame Trial... Monseigneur le duc de Richelieu serait heureux de vous avoir à sa table.

RICHELIEU

Mais je n'ai pas dit cela...

MARGUERITE

Taisez-vous donc!... C'est une femme délicieuse!...

MADAME TRIAL, quittant la table de Cossé.

Monseigneur!...

MARGUERITE, passant près de Neuville, bas.

J'ai le privilège!

(Elle vient à Cossé.)

COSSÉ

Vous m'enlevez ma voisine?

MARGUERITE

Pour la remplacer...

(Elle s'assied.)

COSSÉ

Mais je n'y gagne pas. Vous avez toujours été pour moi d'une rigueur scandaleuse. Et maintenant, vous partez?...

MARGUERITE

Il le faut bien... Ne me regrettez pas, Monseigneur... Je suis une pauvre fille... et je ne serai digne d'être à vous que...

COSSÉ

Que?

MARGUERITE

Lorsque je serai directrice d'un grand théâtre.

COSSÉ

Vous le serez.

MARGUERITE

Aucun n'est libre.

COSSÉ

S'il le faut, nous en bâtirons un.

MARGUERITE

Y pensez-vous!

COSSÉ

Morbleu! vous le verrez... Mais vous tiendrez votre promesse aussi?...

MARGUERITE

Vous êtes le premier engagement que je fais, Monseigneur... (Se retournant.) Vous me parlez, Neuville?

(Elle se lève.)

NEUVILLE, surpris.

Moi?...

MARGUERITE, bas.

J'ai le théâtre!...

MARGUERITE, va à l'abbé de Bouyon.

Mademoiselle Sénédor, ayez pitié du maréchal de Cossé... Il est fou de vous... (A l'abbé.) Prenez garde, on voit que vous êtes jaloux...

L'ABBÉ, morne.

Je n'ai pas le droit de l'être... Vous m'aviez juré de ne jamais nous quitter, cruelle!...

MARGUERITE

Qui vous force à me quitter?...

L'ABBÉ

Faut-il aussi que je devienne comédien? Quel emploi me destinez-vous? Les Géronte.

MARGUERITE

Mais non... les financiers... Je serais si fière, si heureuse, que vous fussiez le parrain du théâtre que je rêve!... Venez avec nous, ce sera la vie changeante et légère... Les voyages ont des surprises...

L'ABBÉ

Sirène!...

MARGUERITE

Prenez garde. Lauzun nous observe... je vais le dérouter... (Elle vient à la table de Neuville. Bas.) J'ai l'argent...

NEUVILLE

Alors, te voilà directrice!

MARGUERITE

Pour de bon... La preuve, c'est que j'ai déjà fait trois promesses que je ne tiendrai pas et ce

n'est pas fini... Mademoiselle Fontaine, l'abbé cherche une pénitente. (Elle va à Lauzun.) Enfin, je vous rejoins, mon cher duc... On m'a raconté de vous une chose surprenante... Vous vous mêlez aux gazetiers et vous protégez le *Mercur*e galant?...

LAUZUN

Chut!... Comment savez-vous?...

MARGUERITE

Je me tairai, mais à une condition... c'est que le *Mercur*e sera envers moi tout à fait impartial... c'est-à-dire me trouvera la plus grande artiste du monde. Venez me l'assurer demain à six heures...

LAUZUN

Nous serons seuls?...

MARGUERITE

Dame! Si vous n'amenez personne.

LAUZUN

Tu es exquise!...

MARGUERITE

Je suis si contente... (Très haut.) Vous permettez

qu'on s'embrasse? Oh! comme au théâtre... pas pour de vrai!...

TOUS

Oui, oui!

MARGUERITE, va à Neuville et l'embrasse.

J'ai la presse! (A Dorvigny.) Et vous Dorvigny, vous me donnerez vos pièces, toutes vos pièces avec des beaux rôles.

TOUS

Bravos!

MARGUERITE, bas.

Enfin, avec un beau rôle... Eh bien, Messieurs, êtes-vous contents du souper?... Ma pauvre tante fait de son mieux. Regardez le joli gâteau qu'elle nous apporte... (Madame Montansier entre portant un gâteau surmonté d'un amour en nougat.) Comme il a bon air, surmonté de son amour en nougat... Regardez! Regardez!... Vive l'amour!... (Elle brise l'amour.) Il est cassé. Il n'y a plus d'amour.

RICHELIEU

Les morceaux en sont bons.

MARGUERITE

Et il y en a un peu pour chacun.

NEUVILLE

Excepté pour moi!...

MARGUERITE

Bêta!...

RICHELIEU, à Marguerite.

Alors c'est dit tu l'aimes ?

MARGUERITE

Je l'aime.

RICHELIEU

Et ça durera ?

MARGUERITE

Toujours... peut-être même très longtemps.

RICHELIEU

Ah ! Marguerite !

MARGUERITE

Il n'y a plus de Marguerite. Place à la Montansier, comédienne.

LAUZUN

Comédienne ?

SÉNÉDOR

Encore une !

MARGUERITE

Oui, comédienne. Oh ! la jolie aventure. Être aujourd'hui celle-ci, demain une autre, changer sans cesse d'oripeaux, de perruques et de cœur. Être toujours sincère et jamais la même, être fausse, être vraie, mourir, renaître, trahir, aimer, tromper, être fidèle, être inconstante ; être innocente, être rouée, duper et se laisser prendre, sans qu'il soit besoin d'en avoir ni de remords, ni de regrets. Mettre tout cela au compte de Sylvia ou de Colombine, de Marinette ou de Rosalinde. Avoir l'âme comme Arlequin a sa casaque, y sentir palpiter des tas de choses folles ou mélancoliques, oublier en soi tout ce qui est soi, rejeter sa personne comme un manteau, être reine aujourd'hui, servante demain, nonne ou courtisane, espagnole ou persane, être de tous les temps et de tous les pays, avoir des tas de royaumes qui sont tous de ce monde. Oh ! la jolie aventure ! Manger des poulets de carton, cueillir des fleurs de papier, coiffer des couronnes de fer blanc, sous le ciel de toile, sous les bosquets peints, aux rayons d'une lune chimérique, rêvant à celui qu'elles aimèrent hier, qu'elles tromperont demain, les petites comédiennes font, font, font



trois tours et puis s'en vont. C'est beau, c'est gai, c'est fou, et, pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi, mes amis, mais rien que d'en parler, je suis grise !

TOUS

**Bravo ! Vive la Montansier !**

RIDEAU.

## ACTE DEUXIÈME

Le foyer du théâtre de la Montansier, au Palais-Royal à Paris.

Au fond une petite estrade sur laquelle la petite Truffaut, Mademoiselle Rivière et deux autres petites femmes en costumes de bergers et de bergères répètent une gavotte accompagnées au violon.

### SCÈNE PREMIÈRE

VERTEUIL, PLUSIEURS ACTEURS au fond,  
MADEMOISELLE TRUFFAUT

VERTEUIL, faisant répéter la gavotte.

Passez, balancez! Du ballon, mes enfants, du ballon. Quand on n'a pas de ballon on n'a pas d'avenir au théâtre. Truffaut, sors ton derrière, tu en as un. Où est-il? Je ne le vois pas. Si tu n'en as pas, dis-le. Allons, ce n'est pas mal et tâchez de ne pas vous troubler tout à l'heure, devant le public. Eh bien, qu'est-ce que tu as? pourquoi pleures-tu?

TRUFFAUT

Je pleure parce que vous m'avez dit que je n'avais pas de ballon.

VERTEUIL

Mais non.

TRUFFAUT

Si. Vous me l'avez dit. Vous me l'avez dit  
Jamais un homme ne m'a traitée comme ça !

VERTEUIL

Voyons, ma petite fille, je te parlais le langage  
de la raison.

TRUFFAUT

Je veux que vous soyez poli avec moi.

VERTEUIL

Je te le promets, là. Et maintenant fous-moi le  
camp.

TRUFFAUT

Du moment que vous êtes poli.

(Les danseuses sortent.)

## SCÈNE II

VERTEUIL, MADAME TRIAL,  
MADEMOISELLE FONTAINE, SÉNÉDOR, BARROYER

(Verteuil se tourne vers Madame Trial, Sénédor, Mademoiselle Fontaine, qui depuis le commencement achèvent leur toilette, aidées par une habilleuse. L'une est en Silvia, l'autre en Marinette.)

VERTEUIL

Et vous, est-ce fini? Les robes vont-elles? Vous deviez venir essayer vos costumes à trois heures. C'était marqué au tableau.

MADAME TRIAL

Pas du tout, ça n'y était pas.

VERTEUIL

Ça n'y était pas? Regardez. (Il lui montre le tableau.) Théâtre Montansier, 3 septembre 1792. C'est aujourd'hui, je pense? A trois heures : Mesdames Sénédor, Trial et Fontaine, essayage. Cinq heures, raccord pour les débuts de Philippe. (Il se tourne vers Sénédor.) Et toi, Sénédor, tu ne le savais pas non plus?

SÉNÉDOR

Oh! si, moi j'ai voulu venir, mais il n'y avait pas moyen de traverser la rue Saint-Honoré.

VERTEUIL

Pourquoi?

SÉNÉDOR

A cause de l'entrée des députés à l'Assemblée. Il y avait un cordon de soldats qui barrait la rue.

VERTEUIL

Oh! ils n'ont pas fini de nous ennuyer ceux-là?

FONTAINE

Ils ont presque fini. Ce sont leurs dernières séances. Les élections sont dans huit jours.

(Elle remonte.)

VERTEUIL

Pour la Convention nationale... Peuh! Ce sera rouge bonnet, bonnet rouge.

SÉNÉDOR, à qui Barroyer est venu parler.

Ah! non, non. J'en ai assez!

VERTEUIL

Qu'est-ce qu'ils ont encore ces deux-là... Oh! ce ménage Barroyer!

SÉNÉDOR

Il me rend ridicule avec ses scènes de jalousie. Je veux qu'il renonce au théâtre, d'ailleurs il me l'a promis.

BARROYER

Autrefois, quand j'étais confiseur; mais maintenant je me dois au public. Mes succès...

SÉNÉDOR

Ses succès!... Pour une lettre qu'il apporte. Il était employé aux accessoires. Il cassait tout. Alors pour s'en débarrasser, la patronne lui a donné les rôles muets.

BARROYER

Oui, parce que je suis un comédien de composition.

SÉNÉDOR

Oh! il m'exaspère. Il me rend la vie intolérable.

BARROYER

Comment?

SÉNÉDOR

Dire que je l'ai épousé pour avoir une situation, pour que les gens honorables, posés, pour que des gens mariés puissent me faire la cour !

BARROYER

Hein ?

VERTEUIL

Et on ne te la fait pas ?

SÉNÉDOR

Si, on commence. Moi, je plais, seulement, lui, ne plaît pas... Dès qu'on le voit, tout le monde se sauve... Allons, passe devant, file... houste!...

BARROYER

La jalousie!

(Ils sortent tous deux.)

VERTEUIL, les regardant sortir.

Ça me rappelle Madame Verteuil!

SCÈNE III

LES MÊMES, VOLANGE, BAPTISTE

VOLANGE, entrant avec fureur.

Ça ne se passera pas comme ça !

BAPTISTE, même jeu.

Non ! ça ne se passera pas comme ça !

VERTEUIL

Naturellement ! Volange et Baptiste qui se disputent... Vous savez, j'en ai assez depuis six ans que ça dure.

VOLANGE

Mais cette fois, on me donnera raison.

BAPTISTE

C'est ce qu'on verra !

VOLANGE

Je ne veux pas partager la loge de Baptiste.



BAPTISTE

Je ne veux pas partager la loge de Volange.

VERTEUIL

C'est bien. Vous vous plaindrez à la patronne.  
Moi, je m'en moque.

BAPTISTE

Nous verrons ça.

SOLANGE

Oui, nous verrons ça!

(Ils remontent.)

BAPTISTE

Volange!

VOLANGE

Baptiste!

(Ils sortent à droite, poussés par Verteuil.)

VERTEUIL

Oh! la paix! la paix! (Voyant entrer Rose et Sainval.)  
Ah! vous voilà, vous autres?... Quand vous  
voudrez? Ne vous gênez pas.

## SCÈNE IV

VERTEUIL, MESDEMOISELLES TRIAL et FONTAINE,  
puis ROCHEFETTE, MESDEMOISELLES ROSE  
et SAINVAL

ROCHEFETTE, entrant. Il a aux bras Rose et Sainval.

Ne les gronde pas, Verteuil, c'est ma faute.  
Bonsoir, mes amis. Ma petite Rose et ma petite  
Sainval, vous voici à bon port.

ROSE

Merci, citoyen Dufresne.

SAINVAL

Mais non, ici, nous sommes entre nous. Merci,  
Monsieur le marquis de Rochefette.

ROCHEFETTE

Non, non, appelez-moi Dufresne. C'est Marguerite Montansier, votre patronne, ma bonne amie Marguerite, qui a eu la touchante pensée de me cacher sous ce nom de démocrate. Il me protège et j'en arrive à l'aimer mieux que mon nom véritable, puisqu'il me vient de Marguerite

et que l'autre ne me vient que de Monsieur mon père, qu'après tout, j'ai fort peu connu.

VERTEUIL

Et d'où arrivez-vous, citoyen ?

ROCHEFETTE

De la terrasse des Feuillants où j'eus l'heur de rencontrer ces deux dames. Elles coquetaient avec quelques jolis représentants du peuple.

ROSE

C'était Monsieur Louvet, l'auteur ; il est venu nous parler, parce que la terrasse est maintenant réservée aux députés...

ROCHEFETTE

Ces manants ont eu une idée assez jolie pour arrêter la foule : ils ont fait tendre un ruban tricolore d'où pend cette inscription :

*« On brise les fers d'un tyran,  
On respecte un simple ruban !*

MADemoiselle FONTAINE

Et on le respecte ?

ROSE

Oui.

ROCHEFETTE

Tu devrais, petite fille, te mettre un ruban comme ça autour de la taille pour voir ce qui arriverait.

ROSE

Oh! non, moi, je ne tiens pas à ce qu'on me respecte, ça m'intimide.

ROCHEFETTE

Neuville n'est pas là? Marguerite non plus!

VERTEUIL

Je les attends. Écoutez, Monsieur le marquis, il faut que je vous dise une chose. C'est une folie de vous montrer ainsi. Si vous étiez prudent, vous seriez sur la route d'Alsace.

ROCHEFETTE, se lève.

Émigrer? Oui... Mais c'est vous qui m'en empêchez.

ROSE

Comment?



ROCHEFETTE

Depuis trois mois ! Tenez, mon porte-manteau était bouclé samedi, et puis vous avez affiché le *Devin du Village*. C'est ma pièce favorite. J'ai remis mon départ à mardi. Mardi, vous annoncez *Annette et Lubin*. C'est ma pièce favorite. Cette petite Rose y est surprenante de naturel. J'ai remis à jeudi. Est-ce ma faute si jeudi vous avez remonté *Jeannot* pour Volange ? — C'est ma pièce favorite. J'ai remis à après-demain. Qu'est-ce qu'on joue, après demain ?

VERTEUIL

*La Chercheuse d'esprit.*

ROCHEFETTE

Voilà. Vous n'allez pas me croire...

TOUTES

C'est votre pièce favorite.

ROCHEFETTE

Je m'y amuse comme un Dieu. Qu'est-ce que je dis?... Je m'y amuse comme un roi... Oh ! sarpejeu non ! Je m'y amuse comme un peuple !

VERTEUIL

A la bonne heure. Mais vous êtes stupéfiant. Vous n'avez pas l'air de vous douter de ce qui se passe. Vos amis sont en fuite ou en prison. Les Tuileries sont au pouvoir du peuple. La famille royale est au Temple, et le roi va être mis en accusation...

ROCHEFETTE

Ne dramatisez donc pas ; les hommes ne sont pas si méchants que vous pensez. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme disait mon ami Monsieur Voltaire, que j'ai trop aimé pour mon salut éternel. Tout s'arrangera, tout s'arrange!...

VERTEUIL

Mais, Monsieur le marquis, nous sommes en révolution.

ROCHEFETTE

Croyez-vous? Bah! ma vie est ici! Je suis le plus vieil habitué du théâtre. Chaque soir j'y viens échanger des pralines contre un sourire. Ces demoiselles me font la charité d'un regard un peu tendre, comme si... Hélas! vendanges sont faites!... (Il se tourne vers les femmes qui rient.) Que vous racontez-vous là, petites?

FONTAINE

C'est Rose qui nous disait...

ROSE

Veux-tu te taire !...

ROCHEFETTE

Garde-t'en bien et continue.

ROSE

Oh ! ce n'est rien. C'est un de mes amis, un Girondin, le citoyen Barbaroux, celui qui est si beau... Je le connais... Oh ! en tout bien tout honneur... Enfin, voilà l'histoire... L'autre soir, je me réveille et je lui dis...

ROCHEFETTE

A Barbaroux ?...

ROSE

Oui, à Barbaroux. Je lui dis : Il est minuit, il faut que tu t'en ailles, lève-toi vite... Savez-vous ce qu'il m'a répondu ?... Il m'a répondu : Je suis dans ton lit par la volonté du peuple, et je n'en sortirai que par la force des baïonnettes.

ROCHEFETTE

Mirabelle, va!... Alors, dites-moi, approchez-vous toutes — dites moi; ces représentants du peuple, ces Messieurs du tiers, savent-ils aimer?

FONTAINE

Comment?

ROCHEFETTE

Oh! Entendez-moi bien. Je ne veux pas dire aimer...

FONTAINE

Comment?

ROCHEFETTE

Je veux dire aimer! Je brûle de savoir comment se comporte un sans-culotte, sans culotte. Ont-ils des façons? Sont-ils artistes? Somme toute nous valent-ils?...

ROSE

Eh bien, voilà : ils sont plus... ils sont plus pressés.

FONTAINE

Et puis, comment dire... enfin.... ils sont moins... ils sont moins égoïstes.



ROCHEFETTE

Diantre! Voilà qui me fait peur pour notre parti. Ces manants-là sont jeunes et fougueux. Ils ont des siècles d'économie et d'abstinence. Ils vont remplacer la galanterie par l'ardeur, les mots par des gestes, les escarmouches par des corps-à-corps. Nous sommes bien malades puisqu'à voir votre rougeur, Mesdemoiselles, je me rends compte que ces Messieurs n'ont pas pris que les Tuileries et n'ont pas renversé que la Bastille.

CURTIUS, entrant.

Léonidas demande les citoyennes Sainval et Fontaine.

FONTAINE

Le coiffeur, me voilà!

ROCHEFETTE

Je t'accompagne. Je vais voir le citoyen Léonidas placer des mouches. A tout à l'heure... Mademoiselle Sénédor! peste!... un soleil levant! Mais je l'aimerais encore mieux couché!...

(Il remonte avec Sainval et sort.)

VERTEUIL, apercevant Sénédor qui vient de la scène.

Et toi, Sénédor, qu'est-ce que tu attends pour aller t'habiller?

SÉNÉDOR

Oh ! j'ai le temps !

VERTEUIL

Pour nous mettre tous en retard, encore. Et ça veut faire du théâtre !

SÉNÉDOR

Oh ! tu nous ennues... Je m'en fiche du théâtre .

SAINT-PHAR, qui était assis de dos, jouant aux dominos depuis le début et sans être vu du public, se lève avec violence.

Qu'est-ce qui a dit ça ?... Qui est-ce ce qui a osé dire ça ?

SÉNÉDOR

Oh ! il m'a fait peur, le père Saint-Phar !

SAINT-PHAR

Ah ! tu te fiches du théâtre ! Tu es donc un monstre ? Tu n'as donc rien qui palpète sous la mamelle gauche ? Tu es donc issue d'un serpent et d'une galérienne ? ou d'une chouette et d'un bourgeois ? et si je m'exprime avec cette mesure, c'est parce que je parle à une femme. Le théâtre,

mais c'est à lui que nous devons toute notre joie, tout notre orgueil, c'est lui qui nous met au-dessus de tous les autres hommes, car, — ayons le courage de le dire, — nous sommes au-dessus de tous les autres hommes.

VERTEUIL

Bravo, mon vieux!

SAINT-PHAR

Et toi-même, petite loque, petite rien du tout, — je reste galant, toujours, parce que je parle à une femme — si on te courtise, si on te fête, si on ne te respecte pas, ne sens-tu pas que c'est le théâtre que l'on aime en toi? Ce n'est pas ta personne que tes amants désirent, c'est ton personnage; ce ne sont pas tes yeux, c'est le reflet des chandelles; ce n'est pas le rose de tes joues, c'est le rouge de ton fard. C'est parce que nous sommes le théâtre que l'univers, — restons modestes, — que le monde est avide de connaître les moindres détails de notre existence, le menu de nos repas et celui de nos cœurs. C'est à cause du théâtre que vous, Mesdames, on vous assiège de déclarations, que nous, Messieurs, on nous couvre de fleurs et de couronnes, côté cour et côté jardin.

TOUS

Bravo!

VERTEUIL

Et dire qu'en scène, il bafouille.

SAINT-PHAR

Regarde cette figure qui ne dépasse pas en majesté la moyenne des figures. Eh bien, c'est sous cette figure-là que l'immense majorité des hommes se représente César, Auguste, le Cid, Mahomet, Jupiter. C'est sous ces traits-là que se fixe dans la mémoire l'image des héros, des rois, des dieux. Nous avons le costume, les aventures, le génie de tous ces gens-là, et comme nous avons en outre la composition, nous sommes plus eux qu'ils ne furent eux-mêmes et c'est nous qui leur donnons l'immortalité. Tartufe vivra plus longtemps que M. de Robespierre, et vos amours, ô petites, ô toutes petites femmes, seront depuis longtemps défuntés que l'alouette éveillera encore Juliette dans les bras de Roméo. Voilà pourquoi je permets qu'on dise du mal de tout le monde, de la République, de la Royauté, du Despotisme, de la Liberté, de la Constitution, de l'Être suprême et même de moi, mais je ne souffrirai jamais, jamais, qu'on dise du mal du théâtre... Mais ce n'est pas tout ça, j'avais double-six.

(Il se rassied en se tournant de profil.)

MADAME TRIAL

Ah! bien, il en a un souffle!

VERTEUIL

Vois-tu, ma petite, il ne faut pas taquiner le père Saint-Phar. Ce n'est pas un homme, c'est le répertoire.

SÉNÉDOR

Ah! il la tient, la tirade! Et quand il la tient, il ne la lâche pas.

SAINT-PHAR, assis.

J'en ai le droit!... Je suis votre ancien! Trente ans de théâtre!

DESROZIERS

Ah! c'est le doyen! Moi je n'ai débuté qu'en 1789.

SAINT-PHAR

Ah! 89! Quels souvenirs!... Quelle gloire!... C'est cette année-là qui a vu Saint-Phar créer le rôle de Jérôme Pointu, et je puis le dire sans vanité, ce fut le grand événement de l'année.

SÉNÉDOR

Où ça?

SAINT-PHAR

A Soissons!... J'y avais suivi Marguerite, ma chère Marguerite!... Je ne l'ai pas quittée depuis ses débuts, depuis le jour où elle s'est mise avec Neuville.

ROSE

Le patron! Ça fait quelque temps qu'ils sont ensemble.

SÉNÉDOR

Elle lui en a fait voir depuis ce temps-là!

DESROZIERS

Pauvre Neuville!

SAINT-PHAR

Pourquoi, pauvre Neuville?... Il y en a plus d'un qui aurait voulu être à sa place. Elle l'a aimé.

DESROZIERS

Mais, depuis, elle l'a tant fait souffrir!

SÉNÉDOR

Elle l'a tant trompé!

## SAINT-PHAR

Mais songez donc quelle femme c'est que Marguerite ! Songez à tout ce qu'elle a fait. Elle a fondé vingt théâtres. Elle a été directrice à Caen, à Nantes, à Orléans. Elle a bâti la salle de la rue de Satory à Versailles. Elle a monté les petits spectacles de la Cour. Et quel courage !... Quand les bandes de Maillard ont ramené le roi à Paris, Marguerite marchait près du carrosse de la reine. Pauvre reine ! Pour la suivre, nous avons loué cette petite salle des Beaujolais. Et nous voilà, nous, pauvres diables, logés au Palais-Royal pendant que Louis XVI et Marie-Antoinette sont prisonniers au Temple. Les sans-culottes nous suspectent. Marguerite s'en moque. Elle n'a peur de rien. Elle ne renie pas ses amitiés, celle-là. Non, non, voyez-vous mes enfants, il ne faut jamais, jamais, dire du mal de Marguerite !

## SÉNÉDOR

Alors quoi, père Saint Phar, on ne peut plus dire du mal de personne ? ni du théâtre, ni de la patronne ?

## SAINT PHAR

Le théâtre et la patronne, c'est la même chose ! Et puis elle a le droit de ne pas être jugée comme les autres. Sa vie est si pleine de mou-

vement, de tumulte, d'action. Elle a tant de choses à organiser, à diriger, à surveiller, qu'elle ne peut pas penser à elle. Est-ce qu'elle a le temps de s'attarder aux coquetteries qui souvent sauvent les autres! Est-ce qu'elle a le temps d'être vertueuse? Son cœur, c'est le théâtre: l'affiche change.

SÉNÉDOR

Comme il la défend!

VERTEUIL

Parbleu! Il l'adore.

ROSE

Et puis, la patronne a fait ce qu'elle a voulu. Ce n'est pas sa faute si tous les hommes qui l'ont approchée dans sa vie ont été amoureux d'elle.

SAINT-PHAR

Ah! pardon : tous excepté un.

FONTAINE

Qui?

SAINT-PHAR

Moi! (Il remonte et retourne à ses dominos.) Je pose six



et blanc et ça fait blanc partout. Domino, salvum fac regem.

DESROZIERS

Veux-tu te taire ! Si on t'entendait !

MADAME TRIAL

Notre théâtre est déjà accusé de réaction... Enfin, si on veut nous inquiéter, je pense que le citoyen Saint-Just nous défendra.

SÉNÉDOR

Il est tous les soirs fourré ici et on le dit puissant aux Jacobins.

SAINT-PHAR

C'est le séide de Robespierre. Il copie sa démarche, sa tenue. En un mot, il lui prend tous ses effets. Moi, il me fait froid dans le dos ce jeune homme aux yeux morts, aux lèvres minces. Il a quelque chose de cruel.

MADAME TRIAL

Et pourtant, ici, il se met en frais.

ROSE

Il fait le Némorin, il adresse des petits vers à la patronne.

SÉNÉDOR

C'est un succès ! Elle trouble jusqu'aux incorruptibles.

SAINT-PHAR

Oh ! la mâtine ! elle est délicieuse !

VERTEUIL

Chut ! Voilà Neuville. Allons, vous autres, à vos loges, et qu'on s'attife un peu vite !

SÉNÉDOR, à Saint-Phar.

Allons, je vais m'habiller. Tout de même, père Saint-Phar, vous m'en avez dit de dures, mais je vais me rattraper sur Barroyer.

SAINT-PHAR

Crois-moi, petite, ne sois pas trop méchante. Il t'aime, ce garçon-là. Il ne faut faire de peine à personne.

SÉNÉDOR

Mais, c'est ce que je tâche de faire, père Saint-Phar.

(Elle se sauve.)

SAINT-PHAR

Oh! la petite peste!

VERTEUIL

Tout le monde en bas dans un quart d'heure pour le raccord.

NEUVILLE, entrant par la gauche.

Quel raccord?

(Desroziers et les femmes sortent.)

## SCÈNE V

NEUVILLE, SAINT-PHAR, VERTEUIL

VERTEUIL

Le raccord de *Mathurine* pour le débutant Philippe que Marguerite a engagé.

NEUVILLE

Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là? D'où sort-il?

VERTEUIL

Je ne le connais pas.

NEUVILLE

Il a déjà joué?

VERTEUIL

Je n'en sais rien. Il a été recommandé à la patronne.

(Il remonte, puis sort.)

## SCÈNE VI

NEUVILLE, SAINT-PHAR

SAINT-PHAR

Qu'est-ce que tu as Neuville? Tu as l'air bouleversé.

NEUVILLE

C'est qu'il y a des choses graves. J'ai peur pour Marguerite. J'ai peur.

SAINT-PHAR

Pourquoi?

NEUVILLE

Écoute ce que dit ce soir l'*Ami du Peuple*, le journal de ce misérable Marat. (Il lit.) « *Les amis*

*de la nation doivent s'imposer une discipline plus austère que les satellites des despotes. Méfions-nous de nos plaisirs, la contre-Révolution trame ses complots jusque dans les théâtres. Celui de la citoyenne Montansier est infecté de modérantisme. On y joue à l'émigrette et autres jeux séditieux... »*

SAINT-PHAR

Mes pauvres dominos !

NEUVILLE, lisant.

*La Montansier... Tiens, continue,*

SAINT-PHAR

*La Montansier à l'abri de sa liaison avec l'acteur Neuville perpétue parmi nous les scandales d'un régime déchu. Tous les suppôts de l'ancienne cour ont passé dans ses bras impudiques. »* (Il jette le journal.) *Le misérable!... C'est une infâme calomnie et, en outre, c'est très exagéré. Et tout cela, parce que la semaine dernière on a refusé deux places au citoyen Marat... Mais nous nous défendrons.*

NEUVILLE

Oui... Mais ces odieuses paroles ravivent en moi toutes les douleurs d'hier, toutes celles d'aujourd'hui.

SAINT-PHAR

Voilà donc pourquoi tu es si sombre, ce n'est pas la peur, c'est la peine. La mâtine, elle t'en a encore fait!... Elle est délicieuse!... Va, mon pauvre Neuville, je te comprends, je te comprends mieux qu'un autre, mieux que personne.

NEUVILLE, relevant la tête.

Pourquoi?

SAINT-PHAR, se contraignant.

Eh bien, parce que... parce que je sais combien tu l'aimes et aussi combien elle est légère et inconstante... Oui, je t'assure que je t'ai toujours bien compris... Allons, raconte-moi ton chagrin, tout ton chagrin. Ça me fera, ça me fera de la peine...

NEUVILLE

A quoi bon? C'est toujours la même chanson. Je suis malheureux.

SAINT-PHAR

Tu l'aimes comme au premier jour?

NEUVILLE

Davantage, puisque depuis j'ai tant souffert par elle.

SAINT-PHAR

Que veux-tu? Enfin!... Ce n'est pas la première fois...

NEUVILLE

C'est toujours la première fois. Oh! je sais bien. Depuis que je vis auprès d'elle, je n'ai rien ignoré. J'ai tout deviné avant de tout apprendre. Quelquefois un mot, un cri trop brusque me trahissait... Mais je faisais aussitôt semblant de m'être mépris... et j'oubliais... je feignais d'oublier... Je puis tout oublier, sauf elle... tout supporter, sauf de la perdre. J'ai l'air bonasse et paisible. Je suis jaloux et torturé. On me prend pour un amant complaisant, je suis un amant douloureux et passionné... Ah! tu ne peux pas savoir ce qu'il faut de courage pour être aussi lâche.

SAINT-PHAR

Oh! si, je le sais! je le sais!

NEUVILLE

Tiens! je peux bien te le dire, à toi. J'espère toujours que je serai vengé par les autres, j'espère qu'elle aussi souffrira... pleurera... comme moi... Et puis, non, non, tu as raison, je ne pourrais pas la voir malheureuse.

SAINT-PHAR

Enfin, quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Marguerite est toujours la même?

NEUVILLE

Non, non, elle n'est plus la même.

SAINT-PHAR

Enfin, il n'y a rien de changé dans sa vie?... T'a-t-elle avoué quelque chose?

NEUVILLE

Non. Elle-même ne sait peut-être pas ce qui se passe en elle. Mais moi je le sais... je le sens...

SAINT-PHAR

A quoi?

NEUVILLE

A rien... à tout... Elle est plus douce avec moi.

SAINT-PHAR

C'est vrai.

NEUVILLE

Et puis, elle est plus gaie, plus confiante.



SAINT-PHAR

Moins coquette...

NEUVILLE

Tu vois...

SAINT-PHAR

Oui... tu as raison... Et moi, vieux fou, vieille bête, je ne me suis pas douté... je n'ai rien vu.

NEUVILLE

Oh ! toi, qu'est-ce que cela pouvait te faire...

SAINT-PHAR

Oui, c'est juste, qu'est-ce que ça pouvait me faire?... Écoute, je vais lui parler, moi... Je suis de sang-froid, n'est-ce pas?... Je l'empêcherai... Oh ! oui, oui, je l'empêcherai...

NEUVILLE

A quoi bon ?

SAINT-PHAR

Seulement, il y a autre chose. Il ne faut pas penser qu'à nous... qu'à toi... Nous sommes trop égoïstes vraiment... Ces rumeurs qui courent depuis quelques jours... Cette diatribe que tu viens

de lire, prouve combien Marguerite est suspecte au parti jacobin. Elle est en danger, en grand danger. Il faut la défendre, prévenir nos amis !... Louvet qui a une pièce ici, Vergniaud qui protège une femme, Barbaroux qui en protège plusieurs. Ils nous aideront.

NEUVILLE

Oui, tu as raison... et le temps presse. Je vais à l'Assemblée. Il faut défendre Marguerite et ne plus penser qu'à ça.

SAINT-PHAR

Va, et défends-la contre les autres... (Neuville sort.) Moi, je tâcherai de la défendre contre elle-même.

(Il remonte.)

VERTEUIL, entrant.

Où vas-tu, Saint-Phar !

SAINT-PHAR

Travailler mon rôle.

(Il sort.)

VERTEUIL, sonne et appelle à la porte.

Barroyer ! Volange ! Sainval ! Rivière ! Le raccord de *Mathurine*. On commence.

(Plusieurs acteurs et Rochefette entrent.)

## SCÈNE VII

VERTEUIL, PHILIPPE, ROCHEFETTE, ACTEURS

VERTEUIL

Et Philippe, le débutant? Comment, c'est pour lui qu'on fait le raccord et il n'est pas là?

PHILIPPE, entrant.

Me voilà, Monsieur. J'attendais qu'on m'appelât. Excusez-moi.

VERTEUIL

C'est bon! Oh! qu'il est poli!... Mauvais comédien... En place... Nous prenons à la scène III. Voyons, Volange vient de sortir au second plan et Baptiste au premier.

VOLANGE

Naturellement! Je n'accepte pas de sortir au second plan quand Baptiste sort au premier!

BAPTISTE

Volange!

VOLANGE

Baptiste !

VERTEUIL

Je vous en prie !

ROCHEFETTE

Moi, je les adore...

VERTEUIL

A toi, Barroyer.

BARROYER, montant sur la petite estrade et jouant.

« Voilà Pierrot. Il semble furieux. Je m'en vais  
Il sort avec dépit. »

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARGUERITE

MARGUERITE, entrant par le fond, chargée de manuscrits,  
de paperasses et de paquets.

Qu'est-ce qu'il dit ?

VERTEUIL

La patronne !

(Mouvement.)

MARGUERITE

Ne bougez pas... Recommence Barroyer.

BARROYER

Bien volontiers : « Je m'en vais. Il sort avec dépit... »

MARGUERITE

Ah! ça, tu es fou, où as-tu pris cette réplique?

BARROYER

Sur mon rôle...

MARGUERITE

Est-il bête! C'est une indication de scène. Tu sors, toi, avec dépit. On n'a pas idée d'une bûche pareille!

BARROYER, à part.

La jalousie!

(Il descend de l'estrade.)

MARGUERITE

A toi Philippe. (A Verteuil.) Bonjour mon vieux, ça va bien.

PHILIPPE, jouant.

Foi d'Pierrot...

MARGUERITE

Pas comme ça, petit nigaud, tu ne sais pas que faire de tes bras, prends ton chapeau à deux mains. Enchaîne.

PHILIPPE, jouant.

Foi d’Pierrot... si jamais c’te méchante, c’te méchante Mathurine s’avisont de venir ici, j’ la boutions dehors... (Sénédor frappe à la porte.) Qui va là?...

SÉNÉDOR, jouant.

C’est moi, Mathurine.

MARGUERITE

Sapristi, ma fille... De la tendresse, de la coquetterie! Tu en veux de ce garçon... Ma parole, tu es en bois. On dirait que tu n’as pas d’amant et Dieu sait...

BARROYER, furieux.

Mais Madame...

MARGUERITE

Hein?... Toi, fiche-moi le camp. Enlevez-moi ce Barroyer! Ah! les acteurs mariés! Au fait, Verteuil, as-tu écrit à M. Quinquet, l’inventeur,

que ses fameuses lampes charbonnent affreusement?

VERTEUIL

C'est fait, patronne.

MARGUERITE

Bien. Et puis, tu préviendras qu'on mette une loge pour ce soir au nom de M. de Chénier.

VERTEUIL

Lequel?

MARGUERITE

Le poète, Marie-Joseph. Je n'ai pas pu lui refuser... Ces demandes de place, quel fléau!... Reprenons... A toi, Philippe, reprends.

PHILIPPE, jouant.

Foi d'Pierrot, si jamais c'te méchante... c'te méchante Mathurine...

(On rit.)

MARGUERITE

Taisez-vous! Quand vous avez débuté, vous n'étiez pas meilleurs... C'est moi qui vous ai faits tous tant que vous êtes. Soyez un peu gentils pour ce garçon qui est d'ailleurs très mauvais..

il est infâme. Mais il ne faut pas le lui dire, ça le découragerait. Allons, mes enfants, reprenons.

PHILIPPE

Mais Madame...

MARGUERITE

Il a peur, parbleu ! il faut que je le fasse répéter tout seul... C'est le seul moyen. Laissez-nous. (A Rochefette.) A tout à l'heure.

(Ils remontent et sortent.)

MARGUERITE, à Philippe.

Peut-on avoir l'air aussi gauche, aussi sot. Je te renvoie demain si on te siffle. On n'est pas bête à ce point-là ! Quel dadais ! (Regardant.) Ils sont partis. (Plus bas.) Pardonnez-moi, Monseigneur.

## SCÈNE IX

MARGUERITE, PHILIPPE

PHILIPPE

Vous pardonner ? C'est-à-dire que je ne vous remercierai jamais assez.



MARGUERITE

Oh! vous plaisantez.

PHILIPPE

Croyez-vous que je ne me rende pas compte de ce que vous risquez pour moi? Si l'on savait que depuis huit jours, sous le nom du comédien Philippe, vous cachez le marquis de Pommeuse, vous seriez exposée aux pires dangers.

MARGUERITE

C'est gentil ce que vous me dites, mais vous exagérez.

PHILIPPE

Allons donc! J'étais des défenseurs des Tuileries. Je suis proscrit, hors la loi. Mon père se cache chez un de ses fermiers en Picardie. Ceux de mes amis qui ont survécu au 10 août sont à Sainte-Pélagie ou à la Force. On me cherche. Je n'avais plus de refuge... Si vous ne m'aviez donné asile où serais-je à présent? Vous voyez bien que je n'exagère pas... Vous avez été bonne... Vous avez été brave...

(Il lui baise la main.)

MARGUERITE

Quelle folie! Qui n'en aurait fait autant à ma

place? Vous êtes venu à moi avec une lettre de votre oncle, l'abbé de Bouyon qui fut mon protecteur et mon ami. Vous voyez bien, Monseigneur, que je ne fais que m'acquitter faiblement envers lui.

PHILIPPE

D'abord, plus de Monseigneur, appelez-moi Philippe.

MARGUERITE

Je veux bien... ça me fait plaisir... parce que... Enfin, je veux dire, ça m'amuse... C'est du théâtre! Au fond, voyez-vous, toute ma vie, c'est comme ça... C'est une pièce.

PHILIPPE

Beaucoup de personnages?

MARGUERITE

Dame, quelques-uns. Vous êtes méchant, Philippe.

PHILIPPE

Et vous, vous êtes charmante.

MARGUERITE

Oh! vous me dites ça parce que vous vous croyez obligé d'être aimable.

PHILIPPE

Ah! comme vous vous trompez. Lorsque je suis venu vous trouver, la lettre de mon oncle à la main, vous ne savez pas combien j'étais ému...

MARGUERITE

On l'aurait été à moins. Vous étiez poursuivi depuis le matin par les bonnets rouges, mon pauvre petit. Oh! je vous demande pardon. C'est à Philippe que je parlais.

PHILIPPE

Vous avez de Philippe une bien triste idée... Oh! non! Si j'étais ému, tremblant, ce n'était pas de peur; c'était de joie, de joie si anxieuse et si tendre à l'idée de vous approcher.

MARGUERITE

Moi?

PHILIPPE

Oui, vous que je n'avais jamais vue et que je connaissais si bien... Quand mon oncle venait me visiter dans le vieux manoir où j'ai été élevé, tout de suite, il se mettait à parler de vous... et quand il commençait, il n'avait pas fini...

MARGUERITE

Vraiment? Il vous parlait de moi tant que ça? Ah! j'aimais beaucoup votre oncle. Vous êtes gentil, Philippe, vous avez la mine naïve d'un petit page, des yeux sincères, des yeux charmants... Ah! j'aimais bien votre oncle. Vous avez des timidités douces, des audaces subites... Si... Si... A moi aussi, il me parlait de vous... J'aimais tant votre oncle... Si vous pensiez à moi avant de me connaître, j'ai beaucoup pensé à vous depuis que je vous connais... Et il ne faudrait pas me dire des choses comme vous m'en avez dit tout à l'heure, parce que... parce que je... Ah! j'aimais tant votre oncle.

PHILIPPE

Ah! Madame, si vous saviez tout ce que vous avez été pour moi! Vous avez été mêlée à tous mes rêves d'adolescent. Je pensais à vous comme à une fée, à une princesse de légende; je me voyais votre chevalier, je portais vos couleurs, je terrassais vos ennemis. J'imaginai que je vous sauvais d'un grand péril, et maintenant c'est vous qui me sauvez.

MARGUERITE

Eh bien, c'est la même chose. Voilà un rêve réalisé.

PHILIPPE, bas.

Ce n'était pas le seul. J'en ai fait d'autres... un autre.

MARGUERITE

Bah! vous pensiez tout ça quand vous étiez petit. On se fait des idées comme ça en Picardie. Mais à présent que vous voilà grand, que vous avez vu la fée, que vous savez qu'elle n'a pas de baguette, je suis sûre que...

PHILIPPE, se rapprochant.

Vous êtes sûre de quoi?

MARGUERITE

Eh bien, je suis sûre que... que vous la considérez comme une camarade et que vous la respectez comme une directrice.

PHILIPPE

Oh! ça, la directrice me fait une peur épouvantable. Voyons, franchement, qu'est-ce que vous pensez de moi comme comédien?

MARGUERITE

Franchement?

PHILIPPE

Oui.

MARGUERITE

Eh bien, vous n'êtes pas bon.

PHILIPPE

Ah!

MARGUERITE

Mais ne vous vexez pas. C'est ma faute, je me suis trompée sur vous. Je n'aurais pas dû vous faire jouer Pierrot... Votre emploi, c'est les amoureux.

PHILIPPE

Oui... je crois.

MARGUERITE

Oh! je m'y connais!... On vous sent très doux et très ardent aussi. Vous êtes fait pour dire des choses... des choses d'amour... Vous avez la jeunesse, la tendresse... vous avez l'intonation. On ne peut pas ne pas vous croire, ne pas se laisser prendre. Oh! les scènes d'amour, la scène d'amour — il n'y en a qu'une, c'est toujours la même — ce doit être bien facile de la jouer avec vous.

PHILIPPE

Vous croyez?

MARGUERITE

Oh! je ne crois pas. Je suis sûre. Je suis sûre que lorsque vous dites à une femme : je vous aime... il doit lui être bien difficile de ne pas vous répondre : je vous aime.

PHILIPPE

Vraiment!... Eh bien... je vous aime!... Vous voyez, vous ne le dites pas.

MARGUERITE

Non, non, je ne le dis pas... je ne peux pas le dire... mais je suis heureuse... heureuse d'un bonheur inconnu...

PHILIPPE

Marguerite! Marguerite! Oh! je suis bouleversé, je suis éperdu. Le péril qui me menace ajoute encore à la griserie de cette heure.

MARGUERITE

Oh! ce n'est plus vous qui êtes en danger maintenant... c'est moi!

PHILIPPE

Et vous avez peur de ce danger-là ?

MARGUERITE

Je n'ai peur de rien... Ah! mon petit Philippe... mon petit Philippe, jamais je n'ai senti...

L'AVERTISSEUR CURTIUS, entrant avec sa cloche.

On commence.

MARGUERITE, changeant de ton brusquement.

Je n'ai jamais vu pareil bêta! Vous ne comprenez rien de ce que vous dites.

CURTIUS, passe avec sa cloche.

Le rideau va lever.

MARGUERITE

Tenez, vous ne serez jamais fichu de faire proprement une déclaration. (bas) Ce n'est pas vrai, vous savez très bien. (haut) Allez vous habiller et tâchez d'être un peu moins godiche.

PHILIPPE

Bien, Madame.

(Il sort au moment où rentre Saint-Phar.)



## SCÈNE X

MARGUERITE, SAINT-PHAR

MARGUERITE

Ah! Saint-Phar! mon bon Saint Phar! Je suis contente, vois-tu, bien contente.

SAINT-PHAR

Marguerite, regarde-moi.

MARGUERITE

Voilà.

SAINT-PHAR

Marguerite, tu vas faire une folie.

MARGUERITE

Naturellement. Est-ce que tu as jamais vu les gens gais et contents quand ils allaient faire une chose raisonnable... Ah! mon bon Saint-Phar, si tu savais... Et puis, il faut que tu saches, il n'y a que toi à qui je puisse me confier... Je suis si heureuse... si heureuse... J'ai le cœur plein de choses... J'ai besoin de te le dire, vois-tu... J'ai besoin de parler de ma joie, de parler de lui.

SAINT-PHAR

Ah ! non, pas ça !

MARGUERITE

Qu'est-ce que tu as ?

SAINT-PHAR

Eh bien, je... je songe à la peine qu'aura Neuville.

MARGUERITE

Ah ! je voudrais tant ne pas le faire souffrir... mais ce n'est pas facile... Pauvre Neuville, je l'aime bien, pas comme il m'aime, bien sûr... Que veux-tu ? la vie est méchante...

SAINT-PHAR

Tu es bien plus méchante que la vie. Tiens, tu ne mérites pas d'être aimée comme on t'aime. Non, tu ne le mérites pas... tu crois donc que tu ne dois rien, toi, en échange de ce dévouement fervent, de cette tendresse anxieuse qui, selon ton humeur changeante, était de la joie ou de la douleur. Tu crois donc que tu ne dois rien à cette vie tout entière asservie à la tienne, à cet amour infini, que rien n'a lassé, ni les larmes, ni les années, ni les trahisons... Pense à cela, Margue-



rite, je t'en supplie, crois-moi, écoute-moi...  
Pense à cela, et tu sentiras qu'une si belle passion  
vaut bien qu'on lui sacrifie un caprice.

MARGUERITE

Oh! quelle ardeur!... Comme tu plaides sa  
cause!... Jamais tu ne m'as parlé ainsi.

SAINT-PHAR

Oh! c'est justement. Moi je... je parle pour un  
autre. Alors, n'est-ce pas, ça donne de l'auto-  
rité... de la conviction... on n'a pas peur! C'est  
notre métier à nous de dire ce que nous ne pen-  
sons pas, comme si nous le pensions, c'est notre  
art.

MARGUERITE

Tu es un grand artiste!

SAINT-PHAR

Oui, voilà...

MARGUERITE

Seulement, mon pauvre Saint-Phar, tu ne sais  
pas... tu ne peux pas savoir. Oui, tu as raison, je  
suis méchante pour Neuville, cruelle, j'agis mal...  
Mais, est-ce qu'on est maître de soi, de son cœur,  
de sa volonté. Vois-tu, il y a des choses contre

lesquelles on ne peut rien, et l'on est heureux de ne rien pouvoir contre elles. Vois-tu, je suis comme une femme qui tombe à l'eau. On lui crie : « Vous avez tort d'être tombée à l'eau. » Je le sais bien, seulement j'y suis... j'y suis... Tu ne comprends pas... Tu ne peux pas comprendre.. Tu n'as jamais aimé !

SAINT-PHAR

Ah !

MARGUERITE

Et tu ne te doutes pas de ce que c'est que d'aimer...

SAINT-PHAR

Non, évidemment, non... mais j'en ai beaucoup entendu parler autour de toi... Alors... je... me figure... je tâche de me figurer... et je ne sais pas, mais je crois que je me figure assez bien... Je sens... enfin j'imagine, qu'on éprouve en soi quelque chose de terrible et de délicieux. On a le cœur tout plein d'une seule image, d'un seul être qu'on fuit et qu'on cherche... Un jour, une femme est venue et toute la vie reste parfumée d'elle... On n'aime plus que les paysages où elle a passé, que les airs qu'elle chante, que les mots qu'elle dit. On devient à la fois très puéril et très grave. Un geste menu, un coup

d'éventail, un bout de sourire vous fait triomphants ou désespérés. On est prêt à tout braver au monde, et on tremble devant la petite menace de son doigt. On n'admet pas que quelqu'un ne l'aime pas et on ne souffre pas que quelqu'un l'aime. On lui parle, et cependant on ne lui dit vraiment que ce qu'on ne lui dit pas. On est frémissant, bouleversé, tremblant, et la cause de tout cela, c'est quelque chose de léger, de fragile, d'insaisissable, presque rien : une femme !

MARGUERITE

Comme tu dis cela.

SAINT-PHAR, se reprenant.

Oh ! c'est que je vais t'expliquer,.. C'est de mémoire... C'était dans mon rôle des *Deux Coquettes*, c'est... c'est une tirade.

MARGUERITE

Tiens ! Je ne me la rappelle pas.

SAINT-PHAR

Parce que, moi, comme tu disais, je ne sais pas ce que c'est que l'amour. Je ne peux pas connaître l'amour pas plus que la jalousie, cette chose atroce qui vous ronge et qui vous dévore, qui vous

sèche la gorge et l'âme et qui fait d'un homme qui paraît heureux le plus malheureux des hommes.

MARGUERITE

Mais, Saint-Phar...

SAINT-PHAR, se reprenant.

Ah! ça, c'était dans le *Mari Berné*, une vieille pièce que tu ne connais pas.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, NEUVILLE.

NEUVILLE, entrant, il paraît bouleversé.

Ah! vous voilà!

MARGUERITE

Qu'y a-t-il?

NEUVILLE

J'arrive de l'Assemblée. La séance a été effrayante. Danton a demandé que les visites domiciliaires fussent autorisées. Les commissaires des sections ont, dès ce soir, le droit de se présenter partout, de perquisitionner et d'arrêter tous les suspects.

SAINT-PHAR

Eh bien ?

NEUVILLE

Eh bien, nous le sommes. La dénonciation de Marat a fait son effet. Les Jacobins nous accusent de cacher des ci-devants dans notre théâtre.

MARGUERITE

Mon Dieu! mais c'est faux! c'est fou! c'est absurde.

NEUVILLE

Qu'est-ce que tu as? C'est sans doute M. de Rochefette qu'on soupçonne.

MARGUERITE, joyeuse.

Ah! oui, c'est vrai, je n'y pensais pas! C'est lui! Ce ne peut être que lui.

NEUVILLE

Ah!

SAINT-PHAR

Il va quitter Paris. Il le faut.

NEUVILLE

Mais ce n'est rien que cela. Il y a autre chose et d'autrement terrible.

SAINT-PHAR

Quoi? Quoi? Parle!

NEUVILLE

Eh bien, on a dépouillé les papiers de la reine.

SAINT-PHAR

Ceux qu'on a saisis dans l'armoire de fer?

NEUVILLE

Oui. On y a trouvé une lettre remerciant Sa Majesté de sa protection et lui protestant d'un dévouement à toute épreuve et cette lettre est signée : Marguerite Montansier !

MARGUERITE

Je ne la renie pas.

SAINT-PHAR

Tout va bien. Nous sommes perdus !



MARGUERITE

Pourquoi?

SAINT-PHAR

Parce qu'une lettre comme celle-là, ça coûte une tête.

MARGUERITE

Une tête?... En voilà une, qu'ils viennent la prendre. C'est un beau rôle. Je fais comme toujours, je le garde. Les femmes qui n'ont pas peur des hommes, c'est mon emploi.

NEUVILLE

Il n'y a pas que toi. Tous nos comédiens, tous ces pauvres gens seront justifiés ou suspects avec toi, avec nous. Tout le monde y passera.

MARGUERITE

Ah!

NEUVILLE

Oui, tout le monde, depuis la patronne jusqu'au petit débutant de ce soir.

MARGUERITE

Ah!

NEUVILLE, saisissant le bras de Saint-Phar.

C'est lui!

SAINT-PHAR, bas.

Tais-toi!

MARGUERITE

Tu as raison ! Oh ! c'est affreux. C'est impossible ! Je ne le veux pas. Mes comédiens, ce sont mes enfants, je les protégerai, je les défendrai. J'inventerai un moyen. Il faut chercher, cherchons, cherchons. Voyons, vous êtes deux hommes là, vous ne trouvez rien. Mais trouvez, trouvez donc ! Moi, je ne suis qu'une femme.

NEUVILLE

Il faudrait avoir un défenseur à l'Assemblée.

SAINT-PHAR

Non pas à l'Assemblée impuissante et décriée et qui se dispersera dans quelques jours, mais à la Commune de Paris, aux Jacobins, parmi les amis de Robespierre.

MARGUERITE

Saint-Just!

SAINT-PHAR

Oui, Saint-Just.

NEUVILLE

Pourvu qu'il vienne ce soir.

MARGUERITE

Il viendra.

(Elle tombe assise.)

SAINT-PHAR

Bien. Et nous, allons à la section. Nous y avons des camarades, Dugazon, Trial, Lescure. Peut-être trouverons-nous là un appui, un secours.

(Ils sortent. On entend des applaudissements au dehors.)

## SCÈNE XII

MARGUERITE, VERTEUIL, TRUFFAUT, ROSE  
VOLANGE, BAPTISTE, ROCHEFETTE, PHILIPPE,  
venant de la scène.

VERTEUIL

Le premier acte a très bien marché.

ROCHEFETTE

La salle est superbe, ma chère !

VERTEUIL

On doit faire dans les deux cents livres de recette.

ROSE

Et encore, l'approche des élections nous enlève bien du monde.

SAINVAL

Sans compter la chaleur. Mais la mode est à notre théâtre. Ah! patronne, vous avez la veine.

ROCHEFETTE

Qu'est-ce que tu as, Marguerite, tu es pâle.

MARGUERITE

Moi? quelle idée!

(Les actrices de la gavotte entrent, ainsi que Desroziers, traversent et saluent.)

VERTEUIL, les poussant dehors.

Allons, allons, dans les loges. Allez vous préparer pour le second.

MARGUERITE, l'arrêtant.

Ah! tu congédieras le chef de la claque. Il est

trop mou. J'en veux un autre la semaine prochaine. Tu paieras les avances qu'on m'a demandées, la liste est sur la table. Tu supprimeras les amendes. (A Verteuil.) Le décor du deuxième acte est-il planté?

VERTEUIL

Oui.

MARGUERITE

Je veux le voir.

(Elle remonte. Tous les acteurs sortent peu à peu.)

MARGUERITE

Hier, le ciel était posé de travers. Si ces machinistes continuent comme ça, je les mets tous à la porte. Ils sont cinq, deux de plus qu'à la Comédie-Française et les entr'actes durent vingt minutes. Alors, non...

(Elle est sortie.)

### SCÈNE XIII

ROCHEFETTE, CURTIUS, puis NOAILLES

ROCHEFETTE

Elle est inouïe.

CURTIUS

Citoyen Dufresne, voici quelqu'un qui te demande.

ROCHEFETTE

Moi ? (Entre Noailles.) Monsieur de Noailles !

NOAILLES, saluant.

Monsieur le marquis ! J'étais bien sûr de vous trouver ici.

ROCHEFETTE

Je suis tout à fait heureux de vous voir. Et que faites-vous dans cette fournaise ?

NOAILLES

Je ne fais que traverser Paris... J'ai apporté au Ministre le rapport du Commandant de l'armée du Nord.

ROCHEFETTE

Monsieur le duc de Lauzun ?

NOAILLES

Dites le général Biron.

ROCHEFETTE

C'est vrai, il sert la République. Il a suivi les

idées nouvelles, comme vous. Moi aussi, j'ai tenté de les suivre... Seulement, elles allaient un peu vite pour moi... Et vous repartez bientôt ?

## NOAILLES

Demain matin. J'amène à l'armée de Dumouriez les volontaires parisiens dont il a grand besoin. Les Autrichiens ont pris Longwy et le maréchal Beaulieu vient d'occuper Mons.

CURTIUS, s'approchant, bas.

Prenez garde. Voilà Saint-Just.

## ROCHEFETTE

Saint-Just! Oh! il me fait horreur, ce petit jeune homme. (A Noailles.) Excusez-moi, mon ami, Je ne veux pas manquer *Mathurine punie*. D'honneur, c'est ma pièce favorite.

(Il sort.)

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins ROCHEFETTE, SAINT-JUST,  
MARGUERITE

SAINT-JUST

'La citoyenne Montansier n'est pas là ?

CURTIUS

Elle est sur scène, citoyen. Je vais la prévenir.

SAINT-JUST, apercevant Noailles.

Le citoyen Noailles, je crois? (Noailles s'incline.) Je t'ai vu jadis à l'Assemblée Constituante. Tu as été un des premiers adeptes de la Révolution. Elle saura t'en récompenser, pourvu que tu restes digne d'elle.

NOAILLES

Je ne suis sûr que d'une chose : c'est de rester digne de moi.

SAINT-JUST

Tu es aide de camp du général Biron. On l'accuse de favoriser la Contre-Révolution. Qu'en penses-tu?

NOAILLES

Je suis soldat, citoyen, et non pas délateur.

SAINT-JUST

Soit! Mais dans son intérêt, tu feras bien de lui rapporter ce que tu as vu et entendu à Paris.

NOAILLES

Que nous importe Paris. L'âme de la France n'est plus ici, elle est aux armées.



SAINT-JUST

Oh! Oh! Je vois qu'en dépit de tes actes passés, du civisme qu'on te prête, le vieil orgueil frémit encore en toi. Tu es avant tout de ta race.

NOAILLES

Je suis avant tout de mon temps. Si ma naissance m'oblige à quelque chose, c'est à rester parmi ceux qui vont en avant et qui conduisent les hommes et à ne point retarder au nom de préjugés illusoire la marche victorieuse de l'humanité. Si la caste à laquelle j'appartiens, veut rester une caste, tant pis pour elle; je suis plus fier d'être un homme que d'être un grand seigneur. Ma façon d'être noble à moi, c'est d'oublier que je le suis.

SAINT-JUST

Tu as fait la guerre d'Amérique. C'est là sans doute que tu as pris ces idées.

NOAILLES

Non, citoyen, c'est dans mon cœur.

SAINT-JUST

Tu aimes la liberté. Sois heureux, tu auras à combattre pour elle.

NOAILLES

J'y suis prêt, mais je ne me reconnais le droit de lui sacrifier qu'une vie : la mienne.

SAINT-JUST

Ce n'est pas assez.

NOAILLES

Cela prouve, citoyen, que toi et moi, nous n'avons pas la même façon d'aimer la liberté et de la servir.

SAINT-JUST

Peut-être. Et quand pars-tu ?

NOAILLES

Demain, au petit jour.

SAINT-JUST

Tu emmènes les volontaires ?

NOAILLES

Oui. Le citoyen Servan, ministre de la Guerre, m'a remis un laisser-passer qui nous ouvrira les barrières de Paris.

SAINT-JUST

Combien sont-ils ?

NOAILLES

Deux mille. Il m'en manque encore quelques-uns, mais je les aurai avant l'heure. Depuis un mois, depuis que la Patrie est déclarée en danger, dix colonnes ont déjà volé à la frontière pour lui faire un rempart vivant. C'est dans l'allégresse qu'ils ont quitté leurs foyers, leurs enfants, leurs amantes. Ah ! les braves gens ! Je les ai vus aujourd'hui dans les sections, sur les tréteaux du Pont-Neuf, venir signer leur engagement sous les drapeaux décorés de feuillages. J'en ai vu qui n'étaient vêtus que de haillons, j'en ai vu qui n'avaient pas de souliers et qui marchaient en chantant.

SAINT-JUST

Tu me plais, citoyen ; j'aime la vertu, car mon âme est sensible, quoique inexorable. Je veux t'être utile, et voici un conseil : ne demeure pas ici. Il vaut mieux pour toi ne pas te trouver ce soir dans ce théâtre.

NOAILLES

Ah ! je te rends grâce, citoyen. J'allais partir

tout à l'heure, mais ce que tu me dis me décide :  
je reste.

(Il remonte et va au-devant de Marguerite qui monte.)

MARGUERITE

Bonsoir, citoyen Noailles.

NOAILLES

Chère belle, je vous baise les mains. (Bas.) Mé-  
fiez-vous, l'orage est proche.

MARGUERITE, bas.

Je sais. (Haut.) A tout à l'heure.

L'AVERTISSEUR, passant.

En scène !

(Il sort.)

MARGUERITE, à part.

En scène !

(Elle descend à Saint-Just.)

## SCÈNE XV

MARGUERITE, SAINT-JUST

MARGUERITE

Veux-tu voir une femme heureuse, citoyen

Saint-Just? regarde-moi. Recette magnifique, public excellent. La salle est pleine et la pièce porte. Décidément, les Dieux me sont propices.

SAINT-JUST

Ne parle pas trop haut, citoyenne, car les Dieux n'aiment pas la joie des hommes.

MARGUERITE

Hou! Hou! Serais-tu l'oiseau de mauvais augure? Je te quitte alors. D'ailleurs, je n'ai pas un moment à perdre, ce soir.

(Elle remonte d'un pas vers la droite.)

SAINT-JUST

Tu ne crois pas si bien dire.

MARGUERITE

Quel air tragique!... En vérité, citoyen, tu serais, aujourd'hui, mieux à ta place au foyer de mes voisins du Théâtre-Français. On y joue sans doute *Nicomède* ou quelque autre badinage... Mais j'ai tort de plaisanter, tu as peut-être des ennuis. Ton crédit diminuerait-il aux Jacobins?

SAINT-JUST

Il s'affermit chaque jour.

MARGUERITE

Est-ce alors ton élection qui t'inquiète?... Crains-tu de ne pas être nommé à la Convention? Si je puis t'être utile, dispose de moi. J'ai des amis puissants, je puis te rendre service... Allons, allons, ne perds pas courage.

SAINT-JUST

J'admire ton audace.

MARGUERITE

D'ordinaire, ce n'est pas mon audace que tu admires. Tu m'as habituée à plus de galanterie. Robespierre t'aurait-il morigéné ou suis-je tout d'un coup devenue laide?

SAINT-JUST

Rassure-toi, tu es toujours belle, citoyenne, et il convient, aujourd'hui plus que jamais, que tu t'en félicites.

MARGUERITE

Oh! je n'ai jamais eu d'orgueil. Je suis comme je suis et je préfère être aimée pour mes défauts que pour mes qualités... Je suis sûre de l'être davantage.

SAINT-JUST

Ta beauté est sans défaut.

MARGUERITE

Oh ! ne me dis pas ça, citoyen, ne me dis pas ça, ou je ne pourrais plus jamais te croire... Regarde-moi, regarde mon nez si impertinément relevé par le bout qu'il semble narguer l'Être suprême. Eh bien, c'est justement pour ce nez-là que je veux être aimée, pour ces yeux trop petits, mais qui n'ont jamais voulu rester dans ma poche, pour ces cheveux rebelles, pour ce menton qui se moque de ma figure, en un mot, pour mon absence de toute beauté grecque. Et j'imaginai que c'était pour cela que je t'avais plu.

SAINT-JUST

Certes, mais jusqu'ici, tu as refusé de le croire.

MARGUERITE

J'ai la tête dure!...

SAINT JUST

Et le cœur ?

MARGUERITE

Moins.

SAINT-JUST

Je ne m'en suis guère aperçu... et pourtant, tu passes pour n'être point cruelle.

MARGUERITE

Aux hommes peut-être, mais toi tu n'es pas un homme, tu es un principe. Et je ne sais pas si tu te rends compte du peu d'agrément que peut trouver une femme à passer une nuit avec un principe... Ce sont les droits de la femme et de la citoyenne.

SAINT-JUST

Sois plus prudente, ne raille point en moi l'homme politique; c'est de lui que tu as besoin aujourd'hui.

MARGUERITE

Je ne comprends pas. Parle clairement.

SAINT-JUST

Soit! Soyons nets. Jouons cartes sur table. Je ne suis pas dupe, ni toi non plus. C'est un marché à conclure... discutons-le.

MARGUERITE

Tout de suite?



SAINT-JUST

Tout de suite.

MARGUERITE

Soit!

SAINT-JUST

Pour être aussi insouciant ce soir, il faut que tu saches fort bien quel danger tu as à craindre.

MARGUERITE

Je ne crains rien, sinon que le ciel ne tombe. Et ce soir je t'avoue que j'en ai très peur, parce que mon décor est horriblement mal planté. Je viens de secouer Verteuil. — Ah! les machinistes. Tu n'as pas idée, citoyen, de ce que sont devenus les machinistes. C'est une pitié.

SAINT-JUST

Ne cherche pas à me tromper, citoyenne. Tu n'ignores pas la découverte dans les appartements de la ci-devant reine de papiers qui peuvent te perdre.

MARGUERITE

Eh bien, oui, je le sais, et tu vois, je ne tremble pas.

SAINT-JUST

Tu tremblerais davantage, si l'on t'avait dit que les visites domiciliaires commencent ce soir même, que tu es une des premières sur la liste et qu'au moment où je te parle, les commissaires de la Commune frappent peut-être à ta porte.

MARGUERITE

Ils veulent visiter les coulisses, voir de près les actrices, c'est tout naturel. Je sais fort bien, Messieurs les Jacobins, que si dans la journée vous demandez nos têtes, le soir ce n'est pas nos têtes que vous demandez. J'attends ces Messieurs. Je leur ferai les honneurs de ma maison. Je n'ai rien à y cacher.

SAINT-JUST

Ah ! j'en suis aise pour toi, citoyenne, car il ne faut pas oublier que le dix-sept août, l'Assemblée a décrété ceci : « Les parents d'émigrés sont désormais des otages. Tout citoyen qui en cache-rait un et le déroberait aux recherches devient son complice et traître à la Nation ! »

MARGUERITE

Et quel est le châtement d'un si beau crime ?

SAINT-JUST

Pour celui qui cache : la mort.

MARGUERITE

Pas plus ?

SAINT-JUST

Pour celui qui est caché : la mort.

MARGUERITE

Ah !

SAINT-JUST

Veux-tu que nous continuions à causer ?

MARGUERITE

Oui.

SAINT-JUST

Eh bien, écoute. Tu sais ce que je veux de toi. Tu sais que c'est toi que je veux. Tu m'as repoussé, tu m'as raillé, tu as cru te jouer de moi. On ne se joue pas de Saint-Just. J'ai attendu patiemment. Je savais que mon heure viendrait. Elle est venue 'et c'est l'heure qui s'écoule.

MARGUERITE, avec une révolte.

Ah ! tu es... Continue.

SAINT-JUST

J'ai laissé lentement l'orage s'accumuler sur ta tête, sachant que je pouvais l'écarter. Et maintenant, tu es bien à ma merci. Dis-moi, toi qui t'y connais, est-ce bien joué ?

MARGUERITE

Pas mal ! Mais vraiment tu manques d'émotion.

SAINT-JUST

Mais non pas de galanterie. Et je pense que tu m'as compris. On suspecte la Montansier. On ne suspectera pas la maîtresse de Saint-Just !

MARGUERITE

Ah ! c'est là... c'est là que tu voulais en venir ?

SAINT-JUST

C'est là. Tu ne réponds rien ?

MARGUERITE

Je réfléchis.

SAINT-JUST

A quoi?

MARGUERITE

A ta générosité.

SAINT-JUST

Eh? Tu sais que l'heure est brève. J'attends.

MARGUERITE

Oh! laisse-moi le temps... Plus tard, oui, plus tard, peut-être...

SAINT-JUST

Plus tard, c'est trop tard.

MAGUERITE

Voyons, écoute-moi, comprends-moi... Je ne me révolte pas, je ne te repousse pas... Tu me parleras, tu me convaincras. Mais je suis une femme, une femme.

SAINT-JUST

Alors, tu refuses, c'est bien.

MARGUERITE

Mais je ne sais pas, je ne te dis pas cela. Je ne sais plus. Tu me tortures.

SAINT-JUST

Je te veux. Demain, tous les comédiens dans les cachots de la Force, ou bien toi, cette nuit, chez moi. Choisis !

MARGUERITE

Eh bien...

SAINT-JUST

J'attends...

MARGUERITE, vaincue.

Eh bien... J'irai !...

SAINT-JUST

Ah !

MARGUERITE

Oui, j'irai... mais tu ne m'empêcheras pas de te cracher mon mépris à la face... Les voilà ces incorruptibles qui osent vanter la pureté de leurs cœurs et qui se proclament défenseurs de la vertu... Ah ? quel dégoût !

SAINT-JUST

Assez!... Je ne souffrirai pas que tu insultes en moi le peuple qui m'acclame !

MARGUERITE

Ce n'est pas le peuple. C'est la foule. Le peuple, je le connais, j'en suis et je l'aime. Le peuple est bon et généreux, la foule est mauvaise et lâche... Oui, tu es acclamé par ces bandes hideuses qui vocifèrent pour réclamer des têtes... Mais ce n'est pas là le peuple de France. C'est la foule qui n'a pas de patrie, parce qu'elle n'a pas de cœur.

SAINT-JUST

Foule ou peuple, sa vengeance tombera comme une hache sur tous ceux qui l'ont trahi. Et nous commencerons par ta gueuse de reine !

MARGUERITE

Misérable! assez! Tu me fais horreur! tu n'as même pas le respect du malheur. Oui, celle qui gémit au Temple daigna m'appeler son amie. Oui, elle m'a protégée, oui, je l'aime et voici l'heure de m'en faire gloire! Vous avez cru l'abaisser, vous l'avez ennoblie. Le jour où, devant les piques des meurtriers, elle a pris ses

enfants dans ses bras, ce jour-là, cessant d'être reine, elle a grandi, car elle n'a plus été qu'une femme, et son beau Dauphin n'a plus été qu'un enfant qui pleure... Ce jour-là, il fallait du courage pour l'attaquer sous la mitraille. Ce jour-là, Robespierre, ton Dieu, était caché dans une cave. Vergniaud l'a dit en pleine tribune, et Robespierre n'a pas répondu... Tenez, vous me faites rire, Jacobins sectaires dont les rancunes ont empli les prisons, et qui osez parler au nom de Liberté ! Et moi, moi, j'ai été assez lâche pour t'écouter, assez vile pour me soumettre. Oh ! que j'ai honte ! Mais je me reprends, je me révolte et je te chasse !

SAINT-JUST

Oh ! je te ferai bien baisser la tête.

MARGUERITE

Oui, en la faisant tomber.

SAINT-JUST

Tu te perds !

MARGUERITE

Crois-tu que je ne le sais pas ?





## SCÈNE XVI

LES MÊMES, NEUVILLE

NEUVILLE, entrant.

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE

Qu'y a-t-il ?

NEUVILLE

Les Commissaires de la Commune viennent d'entrer par le théâtre.

MARGUERITE

Déjà ?

SAINT-JUST

Ne tremble pas, Neuville. La citoyenne Montansier vient de m'assurer qu'elle n'avait rien à craindre, et de refuser mon appui en des termes que je n'aurai garde d'oublier.

NEUVILLE

Comment ?

(Philippe, Saint-Phar, Verteuil, les comédiens sont entrés en désordre par le fond.)

SAINT-PHAR, bas, à Neuville.

Nous sommes fichus...

NEUVILLE

Pourquoi ?

SAINT-PHAR

Parce que je viens de voir sourire Saint-Just.

PHILIPPE, bas à Marguerite.

C'est moi qu'on cherche. Je vais me livrer.

MARGUERITE, même jeu.

Ce serait me perdre plus sûrement encore.

(Entrent les deux commissaires.)

MARGUERITE

Salut et fraternité, citoyens. Que me voulez-vous ?

LE COMMISSAIRE

Nous avons reçu mandat de la Commune de visiter ton théâtre. Nous avons pouvoir d'interroger et de nous assurer de la personne des suspects.

MARGUERITE

Remplissez votre mission.

NOAILLES, allant à elle.

Puis-je vous être utile, Madame?

LE COMMISSAIRE

Qui es-tu, toi, qui parles?

NOAILLES

Le citoyen Noailles, maréchal de camp à l'armée du Nord.

LE COMMISSAIRE

Tu devrais avoir quitté Paris.

NOAILLES

Je pars tout à l'heure, sitôt que j'aurai enrôlé les volontaires qui me manquent encore et que j'emmène à la frontière.

LE COMMISSAIRE

En ce cas, tu dois avoir un ordre du ministre de la Guerre?

NOAILLES

Le voici.

LE COMMISSAIRE, lisant.

*Au nom de la Nation, ordre à tous les agents de la force publique de prêter assistance au citoyen Noailles, commandant la colonne des volontaires parisiens. Le présent ordre servira de sauf-conduit... Je te félicite, citoyen. Tu as tous les hommes?*

NOAILLES

Il m'en manque cinquante environ.

MARGUERITE, qui s'est approchée.

Tu te trompes, citoyen Noailles, il ne t'en manque plus !

SAINT-JUST

Hein?

MARGUERITE, aux comédiens.

Écoutez-moi, mes amis, mes enfants... J'ai honte des pauvres rôles que je vous fais jouer ici. Il en est ailleurs de plus beaux et dont vous êtes dignes. Je vous les donne. La France meurtrie réclame des soldats. Elle prend tous ceux qui se présentent : artisans, laboureurs, ouvriers.

Pourquoi seuls les comédiens ne seraient-ils pas de la fête?

NEUVILLE

Bravo!

CRIS

Oui! Oui!

MARGUERITE

Je suis sûre de vous, vous êtes de braves gens. Vous n'avez jamais tremblé au feu de la rampe, vous ne tremblerez pas devant celui des mousquets de M. de Brunswick. Vous suivrez votre patronne comme vous l'avez toujours suivie.

TOUS

Oui! Oui!

MARGUERITE

C'est la gloire qui signera vos engagements. Le titre de la pièce : *La Patrie en danger*, le théâtre, la frontière; le public, l'ennemi. Nous allons jouer pour le roi de Prusse. Si nous sommes sifflés, ce sera par les balles. Mais n'ayez pas peur, mes enfants, je vous le dis : ce sera un succès!

TOUS

Vive la patronne!

MARGUERITE

Veux-tu de nous, citoyen Noailles ?

SAINT-JUST

Citoyen, je ne pense pas que tu te prêtes à cette mascarade ?

NOAILLES

Au nom de la patrie, j'accepte. Je n'ai le droit de refuser aucun des dévouements qui s'offrent à elle.

SAINT-JUST

Mais ils ne sont ni armés, ni équipés.

SAINT-PHAR

Tu badines, citoyen ? Ne te souviens-tu pas qu'un soir je t'ai fait visiter notre magasin d'accessoires, que je te montrai notre réserve de costumes, et que tu en demeuras stupide. Rassure-toi, il ne nous manquera ni une buffleterie, ni une sabretache. Sans doute, les uniformes ne seront pas tous pareils : il y aura des gardes-françaises, et des lansquenets du roi, des matamores et des capitans. Mais quel que soit le costume, quand une balle en crèvera l'étoffe, le sang qui l'éclaboussera sera toujours de la même couleur.

TOUS

Vive la Nation!

LES FEMMES

Et nous! Et nous!

SAINT-PHAR

Vous mes petites, vous en serez, vous serez vivandières, vous soignerez les blessés, vous couronnerez les vainqueurs. Vous ferez la guerre et l'amour, surtout n'oubliez pas vos bonnets, il y aura des moulins.

MARGUERITE

Et toi, commissaire, je te charge de dire à ces messieurs de la Commune, que dans ce théâtre où tu venais chercher des conspirateurs, tu n'as trouvé que des soldats.

LE COMMISSAIRE

Je le dirai, citoyenne.

MARGUERITE, à Saint-Just.

Hein? tu ne t'attendais pas à celle-là, mon petit.

SAINT-JUST

Vous serez arrêtés aux barrières, Paris est fermé. Vous n'avez pas de sauf-conduit.

NOAILLES

Tu oublies celui qu'on vient de te lire et qui concerne tous nos volontaires, quels qu'ils soient.

SAINT-PHAR

Je vois, mes amis, que le citoyen Saint-Just ne peut se résigner à nous perdre. Hé! parbleu! pourquoi ne nous suit-il pas? Il a l'air d'en mourir d'envie.

(On rit.)

SAINT-JUST, remontant.

Oh! prenez garde. Demain, vous aurez de mes nouvelles.

(Il sort.)

MARGUERITE

Demain nous serons loin. Pas une minute à perdre, mes amis. Signons nos engagements. Toi, Verteuil, et toi, général, à cette table, et prenez les noms des soldats de la compagnie Montansier. (Verteuil et Noailles se placent sur l'estrade. Les comédiens commencent à défiler. Avisant deux violons.) Et vous, Messieurs les violons que j'avais engagés



pour jouer la gavotte, vous mènerez la danse.  
(Cris : *Vive la Patronne...* Les violons se mettent à jouer *la Marseillaise*. Pendant que le rideau tombe on entend appeler les noms des engagés.) Neuville, directeur, capitaine. Saint-Phar, grand premier rôle, sergent. Barroyer utilité, caporal. Mademoiselle Truffault, danseuse de caractère, tambour...

RIDEAU

## ACTE TROISIÈME

Une terrasse dominant la plaine de Jemmapes. Horizon très vaste où pointent des moulins à vents. Au lointain, la ville de Mons. Les balustres de la terrasse ont été démolis en deux endroits pour y placer des canons entourés de gabions. A droite, un petit salon de verdure taillées, avec une fontaine et un banc de marbre. A droite, deux étages de terrasses praticables où commence un jardin à la française, planté d'ifs et de marronniers. Sous la terrasse, une orangerie à gracieuses baies ouvertes. En arrière de la terrasse, au troisième plan, un talus praticable. A droite au fond, une petite charrette.

Au lever du rideau, demi-jour. Le ciel se colore peu à peu. Rose Sainval et Sénédor se chauffent au feu de bivouac. Rochefette dort sur une botte de paille au bas de l'escalier. Verteuil arrive par la droite suivi d'une patrouille de dix hommes.

### SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, SAINVAL, SÉNÉDOR, VERTEUIL, ELLEVION,  
ROCHEFETTE, arrivant avec la patrouille.

VERTEUIL

Halte! front! (Apercevant Rochefette.) Qu'est-ce que celui-là qui dort à la belle étoile?

SÉNÉDOR

Oh ! laisse-le !

ROCHEFETTE, s'éveillant effaré.

Abonné !

VERTEUIL

Monsieur de Rochefette !

(Les femmes rient aux éclats.)

SÉNÉDOR

C'est bien fait !

ROCHEFETTE

Ah ! Je dormais comme une souche, comme une vieille souche.

VERTEUIL

Comment êtes-vous ici, Monsieur le marquis ?

ROCHEFETTE

Arrivé de cette nuit, mon bon ami. Depuis que nos comédiens avaient quitté Paris, je ne savais plus qu'y faire. On massacrait dans les rues, on ne rencontrait que des amis accrochés aux lan-

ternes et des têtes de connaissances fichées au bout des piques. Paris m'a semblé triste et ennuyeux, et je suis parti n'ayant plus qu'une idée, vous rejoindre. J'ai frété un cabriolet qui tout cabriolant et après mille traverses a fini par me verser sur la frontière belge. Là, j'appris que le général Dumouriez avait envoyé la Compagnie Montansier occuper le château de Flénu, tout près de Jemmapes. Et me voilà. Je suis bien payé de mes peines puisque je vous retrouve : Volange, Baptiste, Verteuil, Sénédor... tout ce que j'aime. Qu'est-ce qu'on joue ce soir?

VERTEUIL

On jouera la bataille ; ça m'en a tout l'air, mille millions de bombardes.

ROCHEFETTE

Mais tu sacres comme un pandour.

VERTEUIL

Oh ! l'habitude des camps. Que voulez-vous ? On est devenu des lurons, des soldats. Pas plus tard que cette nuit nous avons fait deux prisonniers hongrois.

ROCHEFETTE

Diable !

VERTEUIL

Regardez-moi ces bougres-là. Hein? vous ne les auriez pas reconnus. Et vous allez voir. Portez armes! Présentez armes! Portez armes! Reposez armes!

ROCHEFETTE

Ils sont excellents!

(Ellevion laisse tomber son fusil.)

VERTEUIL

Sacré Ellevion! Toujours maladroit! Il n'a jamais pu s'y mettre

ROCHEFETTE

Qu'est-ce que tu veux! c'est un ténor. Et les costumes!... très amusants, les costumes! Voilà le manteau de Gros René, l'habit de Lubin, la culotte de Mascarille, mais ma parole, c'est la défroque du « Tuteur dupé » et parbleu, voilà la casaque de Scaramouche. Oh! Je suis bien heureux!!

SÉNÉDOR

Dame! On s'habille comme on peut dans les armées de la République.

VERTEUIL

Rompez les rangs et allez vous reposer les enfants. (Les soldats sortent à gauche et entrent dans l'orangerie.) On a passé la nuit aux avant-postes, on entendait des fusillades du côté de la Belgique. Tenez, ça continue!

●  
ROCHEFETTE

Et moi, je vais me rissoler un peu. (Il s'approche du feu.) On grelotte...

(Coup de canon.)

SAINVAL

Poum!... Fameux bruit de coulisse.

ROCHEFETTE

Alors, vous êtes aussi coquette qu'au foyer Montansier?

ROSE

Pauvre foyer! il est loin. On en a vu du chemin depuis Paris!

SÉNÉDOR

Et des décors!... En voilà une tournée! Alors, Monsieur le marquis, vous venez vous enrôler dans notre compagnie... Qu'est-ce que vous allez être?

ROSE

Grenadier?

SÉNÉDOR

Voltigeur plutôt!

ROCHEFETTE

Pas même... spectateur... spectateur à la septième demi-brigade. C'est mon rôle dans la vie. Je suis né spectateur. Je m'intéresse à tout. J'aime à rire, j'aime à pleurer... J'aime surtout à regarder... Regarder!... c'est tout un art!... Et il y a des petits bénéfiques... Quand on est jeune, on voit les gens, les choses, les femmes. On les voit... mais on ne les regarde pas... On ne sait pas... Ça vient plus tard... Voilà pourquoi, mes poulettes, je compte regarder la bataille, comme je regarde... hélas... les femmes... en abonné.

ROSE

Citoyen Dufresne, vous êtes un citoyen pervers!

SÉNÉDOR

Bah! Il faut prendre son plaisir où on le trouve.

ROCHEFETTE

Parbleu!... On le trouve si rarement là où on le prend!

VERTEUIL

Eh bien, et cette soupe?

SAINVAL

Ah! ouiche, la soupe!... Voilà quarante-huit heures qu'on nous répète qu'on déjeunera après la victoire. Ah! Vous savez, Monsieur le marquis, comme table et comme installation, notre campement ne rappelle que de loin votre petite maison.

## SCÈNE II

LES MÊMES, SAINT-PHAR

SAINT-PHAR, entrant suivi de deux hommes qui portent des chaises.

Vive la nation! Ça va changer. Je nous mets dans nos meubles.

(On aperçoit Curtius et un autre soldat descendant de la terrasse en apportant un fauteuil et deux ou trois chaises.)

ROSE

Qu'est-ce que ça?

SAINT-PHAR

Une attention à moi. J'ai déniché ça, en visitant



les ruines du castel... et j'y ai pêché mieux encore... j'y ai pêché du poisson.

SÉNÉDOR

Du poisson.

SAINT-PHAR

Et quel poisson! du poisson patriote!... du poisson républicain! du poisson sans-culotte, un poisson rouge! c'est à vous, Mesdemoiselles, que j'en fais hommage.

SÉNÉDOR

Tu es un ange!

SAINT-PHAR

Mais non, je suis un pécheur.

ROCHEFETTE

Peste! mais voilà un vrai fauteuil de répertoire.

(Saint-Phar s'assied et se carre.)

SÉNÉDOR

Ardez le beau museau, le gros douillet.

SAINT-PHAR

*Oh! oh! je n'y prenais pas garde  
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.*

*Au voleur, au voleur  
Au voleur, au voleur.*

ROCHEFETTE'

Bravo! Adorable!

(Saint-Phar se lève et salue.)

VERTEUIL

Eh bien, qu'est-ce qui te prend?

SAINT PHAR

Ah! l'habitude... Mais, par la morbleu, voilà qu'il fait grand jour et ma tête n'est pas faite! Ton miroir, ma petite chatte, et toi, tiens-moi ma boîte à grime.

(Les femmes lui tiennent la glace et il se met du rouge et un peu de poudre.)

SÉNÉDOR

Vieux maniaque! Il se grime en campagne comme au théâtre.

SAINT-PHAR

Les jours de bataille rangée, toujours... là! Tête de demi-caractère. Le sourcil accentué, dominateur. Une seule ride au front, celle du tacticien! Les joues pleines expriment le mépris du danger.

La perruque légèrement frisottée, à l'insouciant. Malheureusement, la compagnie manque de poudre.

SÉNÉDOR

Comment ! le général Dampierre nous en a envoyé deux tonneaux.

SAINT-PHAR

Je ne parle point de poudre du général, je parle de poudre à la maréchale.

VERTEUIL

Plains-toi donc ! La compagnie Montansier est la mieux équipée de la brigade. Nous avons même pu habiller les camarades de chez Favart qui nous ont rejoints.

SAINT-PHAR

Ah ! nous faisons un régiment d'attaque ! Il y a de tout : comédiens, librettistes, chanteurs, régisseurs et danseurs. Tous soldats ! Voilà la troupe.

SÉNÉDOR

Sans compter un souffleur.

SAINVAL

C'est vrai. Où est-il donc passé ?

ROCHEFETTE

Il est heureux ! Il a découvert un trou dans la tranchée. Il s'est fourré dedans et n'en bouge plus.

(Le jour s'est levé peu à peu.)

SAINT-PHAR

Voyez-vous, mes enfants, ce que je déplore c'est qu'on nous ait mis dans un décor de comédie légère pour nous y faire jouer le drame. Et ceci prouve que le général Dumouriez n'est pas un homme du métier.

ROCHEFETTE

Et pourtant il est le petit-fils du laquais de Molière.

SAINT-PHAR

N'importe, ce n'est pas d'un artiste.

VERTECIL

La vérité, c'est que tous ces militaires nous méprisent.

SÉNÉDOR

Ils ne nous prennent pas au sérieux, et ils ne nous trouvent bons qu'à faire de la figuration.

SAINT-PHAR

De la figuration, moi ! Ils n'ont donc pas vu mon engagement. Oh ! si j'étais Dumouriez !

ROCHEFETTE

Qu'est-ce que tu ferais ?

SAINT-PHAR

Ce que je ferais. Je n'en sais rien. Mais réglée comme cà, cette bataille-là est injouable. Ah ! si Marguerite l'avait réglée.

DESROZIERS

La patronne est-elle toujours à Frameries ?

VERTEUIL

Oui, pour essayer de nous ravitailler. Mais elle a donné l'ordre qu'on lui envoie des nouvelles ce matin par Philippe le débutant.

SAINT-PHAR

Ah ! il est parti ?

VERTEUIL

Non. Neuville a envoyé Dupré à sa place.

SAINT-PHAR

Ah! Ah! Très bien!

ROCHEFETTE, redescendant.

Tout va bien. Le ciel s'éclaircit. On aura beau temps pour se battre. Hé bien, Saint-Phar, tu as l'air accablé! Fais-toi une raison, on ne meurt qu'une fois.

SAINT-PHAR

C'est bien ce qui m'ennuie.

(Ils vont à l'orangerie. Rochefette y entre.)

TRUFFAUT, redescendant.

Voilà un officier!... Fixe!...

### SCÈNE III

LES MÊMES, LE LIEUTENANT

LE LIEUTENANT, salut militaire.

Neuille n'est pas ici?

VERTEUIL

Tu veux dire, le capitaine, citoyen lieutenant.

LE LIEUTENANT

Oui, enfin, le comédien qui vous commande.

VERTEUIL

Non, il est allé faire une ronde avant le jour.  
Je le remplace.

LE LIEUTENANT

Tu lui transmettras les ordres. Vous restez ici.  
La bataille sera sans doute pour aujourd'hui. Il  
est urgent qu'on attaque, car l'armée est affamée  
et si l'ennemi le savait, en se dérochant un jour  
encore, il nous aurait à sa merci.

VERTEUIL

Diable!

LE LIEUTENANT

Ah! ne vous inquiétez pas, braves gens, vous  
ne courez aucun risque. D'ici, vous ne ferez que  
voir le combat.

SAINT-PHAR

Tu devrais savoir une chose, citoyen lieute-  
nant : c'est qu'à la guerre comme au théâtre,  
nous sommes de bons acteurs, mais du mauvais  
public. (A part.) Bonne réplique!

VERTEUIL

Nous souffrons qu'on nous ait relégués ici, loin du champ de bataille, dans une position inutile et abandonnée.

LE LIEUTENANT, railleur.

Que dis-tu là? On vous a gâtés, au contraire! Vous commandez un défilé important! Il est vrai que l'ennemi n'y passera pas, car le chemin est impraticable, et, en outre, il doit savoir qu'il est gardé par de rudes gaillards.

SAINT-PHAR

Il y en a cinquante, sans te compter. (A part.)  
Bonne réplique.

LE LIEUTENANT

Donc, ordre de rester ici. A tout hasard et pour occuper vos hommes, (il montre le fond.) vous leur ferez percer des meurtrières dans le fossé, sous les terrasses et creuser une tranchée en avant du parc. Ça vous fera passer le temps. C'est compris?

VERTEUIL

Oui.

LE LIEUTENANT

Adieu et bien du plaisir.

(Il sort.)



SAINT-PHAR, le regardant sortir.

Cabotin ! va !

#### SCÈNE IV

[LES MÊMES, moins LE LIEUTENANT

ELLEVION

Il se moque de nous, c'est clair.

SAINT-PHAR

Aucun talent, ce garçon-là. Pas de naturel. Pas de légèreté.

VERTEUIL

En attendant, on nous abandonne.

SÉVESTE

On nous méprise.

ELLEVION

Et si Dumouriez bat en retraite, nous serons faits prisonniers sans nous être battus.

SAINT-PHAR

Un four noir.

DESROZIER

On nous livre à l'ennemi.

ELLEVION

Nous sommes trahis.

VERTEUIL

Nous sommes fichus.

SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE apparaissant .

TOUS

La Patronne!

MARGUERITE

Fichus! Verteuil, dix francs d'amende.

SAINT-PHAR

Marguerite!

VERTEUIL

Oh! patronne.

MARGUERITE

Oui, la patronne et qui arrive à temps. Fichus?

Ah! ça, vous voulez rire! auriez-vous le toupet d'avoir peur? Oubliez-vous que vous êtes la compagnie Montansier? J'ai répondu de vous à la nation. Sachez qu'elle et moi nous ne serons pas ingrates. Je réserve une récompense royale à ceux qui se battront bien. Je prends l'engagement de leur distribuer les plus beaux rôles du répertoire.

Celui qui fera un prisonnier jouera : *l'Etourdi*, celui qui en fera deux, jouera : *Auguste*, c'est un mauvais rôle, mais c'est l'Empereur. Celui qui prendra un canon jouera : *l'Avare* et celui qui aura reçu le plus de balles dans la peau jouera : le *Malade imaginaire*.

## DESROZIERS

Mais si c'est un jeune premier?

## MARGUERITE

Ça ne fait rien. Il sera grotesque, mais il le jouera tout de même. Et ceux qui auront le trac, ceux qui laisseront voir qu'ils sont des débutants, ne joueront plus jamais, je le jure, que des confidents, des laquais, des gardes, des grands-prêtres, des nourrices et autres domestiques.

## VERTEUIL

Elle est absurde.

ELLEVION

Elle est exquise.

SAINT-PHAR

Elle est Française.

MARGUERITE

Et maintenant, mes petits, au rapport! Où est Neuville?

VERTEUIL

Pas encore revenu de sa ronde.

MARGUERITE

Et les autres?

VERTEUIL

Ils dorment encore, mais vous, patronne, pourquoi êtes-vous venue seule de Frameries?

MARGUERITE

Ah! mes enfants, je n'y tenais plus. A Frameries, il n'y a que des femmes et de la réserve. J'ai horreur de ces deux choses-là. D'abord la société des femmes, moi, ça me déconcerte. Quand il n'y a pas d'hommes, je suis toute gênée. Je n'ai plus de sommeil, plus d'appétit, plus de goût à rien...

comment, me suis-je dit, tes comédiens, tes enfants sont à quatre pas d'ici, ils vont peut-être risquer leur peau et tu n'es pas avec eux. Tu y seras, ma fille... et j'y suis... voilà !

SAINT-PHAR

Saluons la patronne.

MARGUERITE

Saluez la patronne. (Coups de canons.) Entendez-vous, Messieurs, les Autrichiens saluent aussi.

VERTEUIL, allant à l'orangerie.

Allons, vous autres ! Vous avez entendu ? les trois coups sont frappés.

(Brouhaha. Les comédiens sortent de l'orangerie en achevant d'ajuster leurs habits.)

VERTEUIL

Nous avons ordre de creuser une tranchée en avant des terrasses. Prenez les pelles et les pioches.

MARGUERITE

Et tachez de vous remuer, mes gaillards. Il faut faire de l'ouvrage comme cinq cents. Faites moi un

épaulement solide, flanqué de gabions et crénelé avec des fascines...

SAINT-PHAR

Allons, je vais relever les sentinelles et je vous rejoindrai. Seveste, Desroziers, Lescures. En route !

BARROYER, au dehors.

Qui va là ?

SAINT-PHAR

Avance à l'ordre. (Barroyer avance par la terrasse, présente les armes à Seveste.) Donne le mot.

BARROYER

*Oui, je viens dans son temple...*

SEVESTE

*Adorer l'Éternel.*

(Il prend sa place pendant que Saint-Phar et Desroziers saluent.)

BARROYER, continuant, en descendant en scène.

*Je viens suivant l'usage antique et solennel  
Célébrer avec vous...*

MARGUERITE

Assez ! assez !

(Barroyer sort.)

## SCÈNE VI

MARGUERITE, puis PHILIPPE

PHILIPPE

Comment, tu es ici ? c'est insensé ! Pourquoi es-tu venue ?

MARGUERITE

Pour toi ! Tu m'aimes ? Tu n'as pas froid ? Tu as bien dormi ? Mon pauvre petit.

PHILIPPE

Mais on va se battre, tu ne peux pas rester ici.

MARGUERITE

Tu as trouvé ça ! nigaud ! je t'adore !

PHILIPPE

Marguerite, tu es folle.

MARGUERITE

Voilà! c'est tout petit, ça ne sait rien de la vie. Ça ne se doute pas qu'une pauvre femme se périsse d'amour. Ça a cru qu'il ne s'agissait que d'une aventure, d'un joli caprice qu'on pourra raconter plus tard d'un air renchéri. Mais, minute, ça n'est pas du tout ça... pas du tout... tu ne sens donc pas de quelle force je me suis donnée à toi...

PHILIPPE

Quelle imprudence!

MARGUERITE

J'en ai fait bien d'autres depuis le soir, le soir terrible et délicieux où nous avons échappé à Saint-Just. Je cachais ma joie. J'étais si fière et si heureuse de t'avoir sauvé. Tu te souviens aux portes de Reims, cette charrette d'aristocrates qu'on ramenait à Paris, à l'échafaud! Quelle horreur! Quand je pense que tu aurais pu être parmi eux... Mais j'étais là pour te protéger, pour te cacher.

(Elle s'approche de lui.)

PHILIPPE, sombre.

Oh! tais-toi!



MARGUERITE

Qu'est-ce que tu as ? Tu ne m'aimes plus ?

PHILIPPE

Mais si, je t'aime ! seulement tu ne penses pas à mon angoisse, à mes tourments !

MARGUERITE

Si tu m'aimais, tu n'aurais ni angoisse, ni tourments, je ne suis rien pour toi si je ne suis pas tout pour toi.

PHILIPPE

Tu es injuste ! moi aussi je me suis donné à toi tout entier, au point de tout oublier... mais quand tu n'es pas là, près de moi, je songe...

MARGUERITE

Ne songe qu'à une chose... c'est que je t'aime.

PHILIPPE

Ces prisonniers que nous croisons sur le chemin de Paris, ils allaient mourir pour leur cause et j'aurais dû les suivre.

MARGUERITE

Je t'aime!

PHILIPPE

J'ai honte d'être sauvé. Je devrais être avec mes amis dans l'armée de Condé parmi les soldats... ou à Paris parmi les victimes.

MARGUERITE

Je t'aime.

PHILIPPE

Vois-tu, c'est plus fort que moi. Il y a en moi des choses auxquelles je ne peux pas imposer silence.

MARGUERITE

Je t'aime... ne dis plus rien, plus rien qu'un mot, le seul que je te demande, le seul que je veuille, le seul qui existe, allons... dis-le..., je t'en prie... dis-le...

PHILIPPE

Je t'aime...

MARGUERITE

Tu l'as dit... Prends garde...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, NEUVILLE

NEUVILLE, entrant.

Comment ! tu as quitté Frameries ?

MARGUERITE

Oui, les convois ne sont pas encore arrivés, j'étais lasse d'attendre.

NEUVILLE, à Philippe.

Tes camarades creusent le retranchement. Pourquoi n'es-tu pas avec eux ?

MARGUERITE

Il était de faction.

NEUVILLE

C'est bon, va rejoindre les autres. Tu te reposeras plus tard. Allons, va !

PHILIPPE

Mais...

NEUVILLE

Hé bien, as-tu entendu ?

PHILIPPE

Vous oubliez à qui vous parlez.

NEUVILLE

Je parle à Philippe, comédien de ma troupe et soldat de ma compagnie... C'est bien toi, je pense ?

PHILIPPE, sombre.

Oui, c'est bien moi !

(Il sort.)

NEUVILLE

Ah ! l'orgueil de ces... de ces méchants petits comédiens.

MARGUERITE

Pourquoi l'humilies-tu ?

NEUVILLE

Pourquoi le défends-tu ?

MARGUERITE

Je ne le défends pas.

NEUVILLE

Tu n'as, je pense, aucune raison de t'intéresser à lui.

MARGUERITE

Pourquoi ?

NEUVILLE

Oh ! tout simplement parce qu'il est jeune... faible... j'aurais pu, si tu l'avais désiré, l'envoyer dans le corps de réserve, lui faire quitter notre compagnie.

MARGUERITE

Tu es fou ! Les comédiens doivent rester avec les comédiens.

NEUVILLE

Soit, mais en ce cas, tu feras bien de prévenir ce garçon que l'heure est grave et qu'il devra changer de façons.

MARGUERITE

Parce que ?

NEUVILLE

Parce qu'il fait son service d'une étrange manière... Lorsqu'on a distribué les munitions, il

a refusé d'en prendre sa part, et il affecte de laisser son fusil déchargé... Je ne cherche pas ce que cela cache, je te préviens, voilà tout.

MARGUERINE

Neuville!

NEUVILLE

Voilà tout!

MARGUERITE

Bien.

(Elle remonte un peu.)



VERTEUIL, entrant.

Capitaine! Un officier de l'état-major te transmet l'ordre de faire immédiatement une reconnaissance sur le chemin de Quaregnon.

NEUVILLE

Tiens! y aurait-il du nouveau? C'est bon, j'y vais. Il me faut une heure environ. Veillez bien jusqu'à mon retour.

(Il sort.)

VERTEUIL

Ne crains rien, je suis là... Un régisseur à la guerre, c'est indispensable. Il devrait y en avoir un dans tous les régiments.

## SCENE VIII

LES MÊMES, SAINT-PHAR et ROCHEFETTE

SAINT-PHAR, entrant.

Marguerite !

VERTEUIL

Qu'est-ce qu'il y a ?

SAINT-PHAR

On vient d'apercevoir à l'entrée de la vallée un officier autrichien suivi d'un fanion blanc. C'est un parlementaire.

MARGUERITE

Un parlementaire à nous ?

ROCHEFETTE, entrant et la voyant.

Ça devient tout à fait amusant. Un parlementaire ! Revirement. Péripétie. Un nouveau personnage.

MARGUERITE

C'est incroyable ! Pourquoi nous l'envoie-t-on ?  
Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?



SAINT-PHAR

Peut-être nous proposer de nous rendre.

MARGUERITE

Nous rendre!... Tout bêtement... Qu'il vienne donc un peu me parler de ça, on causera! Ah! il va me demander de me rendre! Hé bien, ma fille, pour une fois que tu as l'occasion de refuser ça à un militaire, faut pas la perdre. Elle est trop belle. Et je vais apprendre à ce guerrier comment je résiste, quand je résiste.

ROCHEFÈTE, remonte et lorgne.

Je les vois! Jolis costumes! Curtius les a arrêtés. Il leur parle. Il nous fait signe.

VERTEUIL

Que faut-il faire?

MARGUERITE

Attendez.

SAINT-PHAR

Parbleu! Il faut les prier de passer au large. Ce prétendu parlementaire va s'apercevoir que nous



ne sommes ici qu'une poignée d'hommes épuisés de fatigue et de faim.

VERTEUIL

Alors, on leur refuse l'entrée?

MARGUERITE

T'es bête. Alors, on les reçoit!

SAINT-PHAR

Comment?

MARGUERITE

Ce ne sera pas pour rien qu'on aura confié ce poste à des comédiens. Il s'agit de prouver à ces messieurs qu'il y a ici des forces imposantes et qu'ils feront bien de ne pas s'y frotter.

SAINT-PHAR

Compris! Au changement!

(Saint-Phar sort.)



SCÈNE IX

MARGUERITE, ROCHEFETTE, VERTEUIL

MARGUERITE

Ce n'est pas tout! J'ai besoin de toi, de vous aussi, marquis!

ROCHEFETTE

A tes ordres.

MARGUERITE

Il est absolument nécessaire de persuader à ce croate que notre poste regorge de vivres et peut tenir tant qu'on voudra.

ROCHEFETTE

Morbleu!... Et nous qui crevons de faim...

VERTEUIL

Nous n'avons plus rien.

MARGUERITE

Quelle folie!... D'abord, j'ai apporté de Fra-meries...

ROCHEFETTE

Quoi ?

MARGUERITE

Ce petit pain, ce petit pain presque tendre.

(Elle le pose sur la table.)

ROCHEFETTE

Pour cinquante hommes, ça te fait une belle  
jambe ?

MARGUERITE

Ça me fait une assez jolie jambe. Où sont nos  
accessoires de théâtre ?

VERTEUIL

Dans la charrette.

MARGUERITE

Bien. Aidez-moi.

VERTEUIL

Ah ! je comprends !...

ROCHEFETTE

Bravo ! Jolie scène à faire !



MARGUERITE

Préparez la table. (Elle leur jette les objets à mesure.)  
Voici la nappe, les gobelets, les faux biscuits...  
les fruits apocryphes...

ROCHEFETTE

Le pâté creux...

VERTEUIL

Les bouteilles vides...

MARGUERITE

Le jambon peint en rose, le chapon farci de  
vieilles affiches.

(Elle saute en bas de la charrette.)

ROCHEFETTE

Je vais débiter... Mon rêve.

VERTEUIL

Et si le parlementaire a des doutes?

MARGUERITE

S'il a des doutes, nous mangerons le poulet.

ROCHEFETTE

Le poulet en carton.

MARGUERITE

Bah! du bon carton, ça n'est pas si mauvais. Maintenant, faites signe à Curtius et qu'on les amène. (Rochefette remonte. Elle s'assied à la table.) A table, parbleu et je vous fais raison.

(L'officier autrichien apparait sur la crête avec son fanion. Curtius les accompagne.)

## SCÈNE X

MARGUERITE, VERTEUIL, CURTIUS,  
UN OFFICIER et UN SOLDAT AUTRICHIENS

VERTEUIL

Le parlementaire!

MARGUERITE, se levant.

Ciel! que vois-je un parlementaire!

VERTEUIL, saluant.

Commandant!



L'OFFICIER, saluant.

Lieutenant! (A part.) Curieux uniforme!

ROCHEFETTE, à Curtius violemment.

Morbleu! pourquoi le poste n'est-il pas sorti pour rendre les honneurs!

CURTIUS, effaré.

Le poste! Quel poste?

(L'officier regarde avec soin autour de lui.)

MARGUERITE

Est-ce ainsi qu'on reçoit un officier? Il faut châtier ces marauds. Lieutenant, quand on attaquera, les deux sergents, les quatre caporaux et les hommes qui étaient de garde ce matin resteront avec les bagages. Je leur défends de se faire tuer!

VERTEUIL

Ah! vous êtes dure, Madame!

(Curtius sort.)

MARGUERITE

Vous permettez, commandant?

L'OFFICIER, étonné.

Pardon! Madame est?...

MARGUERITE

La Montansier, enfant de la balle, artiste dramatique, directrice de théâtre, un peu fantassin, un peu vivandière, presque capitaine, ni blonde, ni brune, changeante; fleurs des pois quand ça se trouve, et dure à cuire quand il faut, candide comme un page, douce comme un tigre; pas méchante pour un sou, mauvaise comme la gale, actrice par goût, femme par vocation, militaire par devoir, condamnée par les Jacobins et soldat de la République, moitié figue et moitié raisin. Voilà en deux mots ce que je suis; et si je ne m'explique pas davantage, cela tient, mon officier, à l'émoi où vous me jetez et à ce que je suis d'ailleurs d'une insurmontable timidité.

L'OFFICIER, saluant.

Ah! en vérité.

MARGUERITE

Et si par hasard, Monsieur, vous vous étonnez de me voir ici, sachez que ce régiment m'appartient et qu'il porte mon nom.

L'OFFICIER

Le nom d'une comédienne?

MARGUERITE

Mais oui, en effet, d'une comédienne ; seulement, demain, après votre défaite, ce régiment sera illustre. Et quand nous serons rentrés à Paris, le public dira, en lisant mon nom sur les affiches : Tiens ! c'est une comédienne qui porte le nom d'un régiment.

L'OFFICIER

Pardonnez-moi, Madame, j'ai manqué de courtoisie.

MARGUERITE

Je vous pardonne bien volontiers, Monsieur, vous n'êtes pas Français.

L'OFFICIER

Mais j'ai une mission à remplir...

MARGUERITE

Parlez, commandant.

L'OFFICIER

Mon chef, le comte de Herz, lieutenant général



au service de Sa Majesté l'Empereur, offre avant la bataille prochaine, d'échanger les deux prisonniers que vous avez faits contre deux des vôtres.

MARGUERITE, à Rochefette.

Il faut envoyer immédiatement une estafette au quartier général.

VERTEUIL

Un grenadier? un canonnier?

ROCHFETTE

Un sapeur? un cheveu-léger?

MARGUERITE

Non, un hussard plutôt ou un dragon.

(Verteuil sort, puis entre au bout d'un instant.)

MARGUERITE, avec bonne grâce.

Et puisque vous devez attendre, nous ferez-vous, Monsieur, l'honneur de partager notre frugal repas de soldats.

L'OFFICIER, refusant du geste.

Je vous remercie! (au fanion) Mais pour un frugal repas, diantre! Nous ne sommes pas si gâtés!

MARGUERITE

Peuh! l'ordinaire. Voyons, commandant, sans façon, une tranche de venaison?

(L'officier refuse du geste.)

ROCHEFETTE

Une miette de hure aux pistaches? Un peu de massepain?

MARGUERITE

De grâce, ne nous refusez pas des croquignoles?

L'OFFICIER

Mille grâce!

MARGUERITE, se levant et allant au fanion.

Mais ce brave garçon, vous ne lui défendrez pas d'accepter au moins ce petit pain qui fut blanc?

L'OFFICIER

Soit!

LE FANION

Danke!

(Il avale le pain.)

VERTEUIL, bas.

Veinard, notre seul pain.

MARGUERITE, bas.

Tous nos vivres!

ROCHEFETTE

Il a bouffé tous nos vivres.

MARGUERITE

Excusez-nous, commandant, nous étions affamés. Nous avons dû rester toute la nuit debout pour cantonner les renforts.

L'OFFICIER

Ah! vous en avez reçu?

MARGUERITE, à part.

Gros malin! (haut) Trop! nous refusons du monde.

VOIX DE SAINT-PHAR

Mettez-les où vous voudrez. Il en arrive de tous les côtés. Allege, allege...

MARGUERITE

Voici précisément un de leurs chefs : le capitaine Van der Tronck des houzards du Brabant.

SAINT-PHAR, entrant.

Je ne sais plus qu'en faire, Madame ! sais-tu. On m'envoie un régiment, deux régiments, trois régiments. Je ne sais plus où les mettre. Hé, encore un prisonnier ?

(Il salue.)

MARGUERITE

Non, non, un parlementaire. Les mortiers sont-ils en position ?

SAINT-PHAR

Ouais, ouais.

MARGUERITE

Et les bombardes !

SAINT-PHAR

Ouais, ouais... Bonnes pièces, Monsieur, elles finiront la saison et on les reprendra.

ROCHEFETTE

Vos hommes sont à leur poste ?

SAINT-PHAR

Ils se reliaient cinquante par cinquante.

L'OFFICIER

Ils sont donc bien nombreux, capitaine?

SAINT-PHAR

Ils pullulent, commandant. Tous bons Belges, gras, bien portants, pleins de courage.

MARGUERITE

Et ils viennent?

ROCHEFETTE

De Bruxelles.

SAINT-PHAR

Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort, nous nous vîmes trois mille en arrivant à Namur.

ROCHEFETTE

Ah, bravo!

SAINT-PHAR

Oui, bravo, a dit le général Dumouriez. Il a

ajouté : « Van der Tronck as-tu du cœur ? » Je lui ai répondu : « Tout autre que mon père l'éprouverait sur l'heure ». Il n'était pas mon père, mais il est devenu content tout de même ; (il toise le fanion) sale public ce garçon !

L'OFFICIER

Mes compliments, capitaine.

SAINT-PHAR

M'avez-vous vu à Valmy ?

L'OFFICIER

Non, et je le regrette.

SAINT-PHAR

Regrettez-le, j'y fus remarquable. Voulez-vous connaître mes états de service ?

L'OFFICIER

Non.

SAINT-PHAR

Les voici : Blessé à Flismes, sabré à Monville, balaféré au Cateau, un biscaien dans l'épaule sous

Stenay, blessé à Chauffour, blessé à Quaregnon,  
mort à Verdun.

MARGUERITE

C'est trop!

ROCHEFETTE

Ciel!

L'OFFICIER

Comment!

SAINT-PHAR

Mort de fatigue, commandant, pour une fois...  
mort de fatigue ou peu s'en faut. Ah! qu'il s'en  
faut de peu. (bas à Marguerite) Campé, hein le  
bonhomme? Campé?

L'OFFICIER

Ah! bravo, bravo; Monsieur Saint-Phar.

ROCHEFETTE

Pincés?

L'OFFICIER

Oui. J'aime beaucoup le théâtre et je vous  
trouve plus de talent que jamais.

SAINT-PHAR, à part.

Il s'y connaît.

L'OFFICIER

Votre capitaine belge est admirable.

SAINT-PHAR

Oui, oui, il est campé!

L'OFFICIER

Admirable! Quant à vous, Madame, vous êtes restée, je le vois, une directrice incomparable.

MARGUERITE

C'est trop de compliments, Monsieur, nous aurions tous, je le vois, des leçons à prendre de vous, car vous venez de jouer à miracle un personnage en vérité fort ingrat et fort difficile. Cela s'appelle un rôle... aidez-moi donc.

L'OFFICIER, souriant.

Un rôle d'espion?

MARGUERITE, souriant.

Voilà justement le mot. Je n'arrivais point il m'en souvenir.

L'OFFICIER

Mes talents ne vont point jusque-là. Et si j'ai



tenu à venir ici, où je n'avais rien à y apprendre, n'en accusez que vous, Madame.

MARGUERITE

Que voulez-vous dire?

L'OFFICIER

Voilà bien des années que je souhaitais l'honneur charmant d'être présenté à Mademoiselle Montansier. Lors de mon premier voyage à Versailles, je sortais de l'école des Cadets, je fis l'impossible pour vous joindre chez Madame votre tante qui tenait boutique de curiosités, rue Saint-Roch. Elle voulut bien me jeter à la porte et depuis jamais je ne parvins à vous approcher. Je fus désespéré, car j'étais fort amoureux de vous, Madame, aussi quand j'ai su qu'un émissaire allait vous être envoyé, j'ai voulu être celui-là, car je m'étais juré que quelque jour je parviendrais, Madame, à vous dire ces choses et à vous baiser la main.

MARGUERITE

Et vous ne vous manquez pas de parole à vous-même, Monsieur, vous m'avez dit ces choses et voici ma main.

(L'officier lui baise la main.)

ROCHEFETTE

Il est charmant, ce petit ! et pas mal du tout.

VERTEUIL

Je crois que maintenant nous n'aurons plus qu'à enlever la mise en scène.

(Il remporte la table et le fauteuil avec Rochefette.)

CURTIUS, entrant, suivi de quatre hommes, dont Philippe.

Citoyenne, on demande le capitaine au quartier général, pour donner des explications au sujet de l'échange des prisonniers.

MARGUERITE

Il est en reconnaissance, ma foi j'y vais moi-même. Attendez un moment, je vais vous faire envoyer la réponse. Adieu, commandant.

L'OFFICIER

Non, pas adieu, car j'espère bien que j'aurai le plaisir de vous revoir.

MARGUERITE

Comme prisonnier ?

L'OFFICIER

Non, comme spectateur !

(Marguerite sort, suivie de Verteuil et de Rochefette  
Saint-Phar reste en scène avec l'officier.)

L'OFFICIER

Monsieur Saint-Phar, je vais retrouver à notre camp des gens qui seront fort heureux d'avoir des nouvelles de la Compagnie Montansier.

SAINT-PHAR

Oh ! Oh ! Messieurs les Autrichiens, je ne vous savais pas si Parisiens.

L'OFFICIER

Mais il n'y a pas que des Autrichiens chez nous. Nous avons à nos côtés la fleur de la noblesse de France. Le prince de Condé nous a rejoints avec deux régiments d'émigrés. Quand la nuit tombera vous pourrez apercevoir les feux de leurs bivouacs.

SAINT-PHAR

Ils sont donc tout près ?

L'OFFICIER

A deux lieues à peine... en face de vous. Ils forment notre aile droite. Leur nombre est grossi chaque jour par les gentilshommes échappés au tribunal révolutionnaire qui, sans jugement, les envoie à l'échafaud.

PHILIPPE s'élançant en avant.

Oh!

L'OFFICIER

Quoi donc?

SAINT-PHAR

Excusez-le. Ce pauvre garçon est inquiet... il a des parents à Paris.

L'OFFICIER

Qu'il se rassure. Bah! Les seuls qui soient en danger, ce sont les aristocrates...

PHILIPPE

Ah!

VERTEUIL, rentrant.

Commandant, les prisonniers ont été amenés aux avant-postes.

L'OFFICIER

Bien...

SAINT-PHAR

Encore bravo ! Commandant !

### SCÈNE XI

PHILIPPE, SAINT-PHAR

SAINT-PHAR

Pourquoi ne les suis-tu pas ?

PHILIPPE, jetant son fusil.

Parce que je ne suis pas des vôtres.

SAINT-PHAR

Je le sais. Mais ne crains rien, je suis le seul à savoir... Que veux-tu faire ?

PHILIPPE

Eh bien ! je viens de sentir en écoutant cet homme où était mon devoir... là-bas...

SAINT-PHAR

Tu veux partir ! Je te le défends !

PHILIPPE

De quel droit me parlez-vous ainsi ?

SAINT-PHAR

Du droit d'un brave homme ! et puis parce que... parce qu'il y a des yeux qu'il ne faut pas faire pleurer. Ecoute-moi, mon petit, partir aujourd'hui, vois-tu, ce serait désertier, ce serait trahir ton pays.

PHILIPPE

Allons donc ! Mon pays est là où sont les défenseurs de mon roi.

SAINT-PHAR

Ton pays est là où sont les champs, les vignes, les bois, au milieu desquels tu as grandi, ton pays est là où sont nés et où sont morts tous ceux qui ont porté ton nom, où les choses et les gens te sont familiers, te sourient et t'accueillent comme un enfant bien-aimé, là où tu as tant et tant de souvenirs, qu'ils ne sont pas tous à toi, et qu'il en est parmi eux qui viennent de plus loin ; ton pays est là où les arbres et les rivières, et les

coiteaux et les prairies te reconnaissent quand tu arrives et te regrettent quand tu t'en vas !

PHILIPPE

J'ai pour moi ma conscience.

SAINT-PHAR

Mais tu n'as pas pour toi ton cœur.

PHILIPPE

Assez de hauts exemples me montrent le chemin... ces émigrés qui sont là, à quelques lieues de nous et qui comptent parmi eux les meilleurs gentilshommes de France, n'ont pas hésité à rejoindre les Impériaux.

SAINT-PHAR

Et c'est leur crime d'avoir fait passer leurs préjugés avant leurs sentiments, d'avoir préféré leur parti à leur pays, d'avoir cru qu'ils ne laissaient rien derrière eux, parce qu'ils emportaient de l'autre côté du Rhin leurs carrosses, leurs chevaux et leurs laquais.

PHILIPPE

Si tu avais été de leur race, tu aurais fait comme eux.



SAINT-PHAR

Peut-être, mais il me semble que j'aurais fait comme celui-là qui, au moment de passer la frontière, se retourna, regarda l'horizon baigné de brumes, les collines bleues de la Lorraine, qui se mit à pleurer, et qui revint en arrière.

PHILIPPE

Il fallait sauver le roi.

SAINT-PHAR

Il fallait sauver la France.

(Marguerite entre.)

PHILIPPE

Non, non!... J'ignore si les miens sont en sûreté, si mon père n'a pas été livré aux sans-culottes... Je ne peux pas rester plus longtemps ici, ce serait renier tout ce que je dois à mon nom, à ma race, à mes croyances, à mon passé.

MARGUERITE, descen 'ant.

Et ce que tu me dois, à moi, tu l'oublies...



PHILIPPE

Non, non, je ne l'oublie pas, mais veux-tu donc que je manque à l'honneur?

MARGUERITE

Alors, l'honneur, c'est donc d'abandonner la femme que tu aimes et qui t'aime... l'honneur, c'est de quitter à l'heure du danger les compagnons qui t'ont accueilli comme un frère!... Soit! cet honneur, c'est celui des tiens qui acceptent de manquer à leur conscience, pourvu qu'ils ne manquent pas à leur parole, qui paient leurs dettes de jeu et qui ne paient pas leurs dettes de cœur... Hé bien! ce n'est pas le mien, mon petit, ce n'est pas le nôtre, ce n'est pas celui des pauvres gens. Ils n'ont pas de ce que vous appelez orgueilleusement l'honneur : ils ont quelque chose de plus sûr, de plus fort, de plus profond, ils ont leur honnêteté! Et au nom de cette honnêteté-là, moi qui n'ai pas d'honneur, je te dis, je te crie : me quitter, m'abandonner, c'est indigne, c'est lâche, c'est mal! Saint-Phar, dis-lui que c'est mal, dis-le-lui.

SAINT-PHAR

Ma pauvre Margot! J'ai fait tout ce que j'ai pu!

PHILIPPE

Est-ce ma faute à moi, si je me sens pris, déchiré entre deux devoirs... Oh! pourquoi suis-je ici?

MARGUERITE

Pourquoi? Parce qu'il s'est trouvé une femme assez folle, assez dévouée pour tout risquer afin de sauver ta tête. Parce qu'elle a entraîné cinquante pauvres comédiens jusque sous le canon de l'ennemi... et, leur parlant de gloire et de liberté, elle les a grisés en leur montrant la patrie menacée, elle les a menés à la mort... à cause de toi! Elle a bravé Saint-Just, elle a tout quitté, tout oublié, tout perdu à cause de toi! elle n'a senti ni la fatigue, ni la peine, ni le danger, à cause de toi, ingrat, à cause de toi!

PHILIPPE

Marguerite, ne pleure pas!

SAINT-PHAR

Ne pleure pas.

MARGUERITE

J'étais forte pour te sauver, mais je suis si faible pour te perdre.

PHILIPPE, pleurant.

Mon Dieu! Mon Dieu! Que faire!

MARGUERITE, revenant vers lui.

Mon pauvre petit... mon cher petit... Écoute-moi... écoute-moi... Je souffre avec toi, moi aussi... Je sais bien que tu ne peux pas combattre contre les tiens... Il ne peut pas... Saint-Phar, tu comprends, il ne peut pas... Mais, puisqu'on ne se battra pas ici... Tu le sais bien... Nous sommes en dehors des lignes de l'armée, ça, c'est sûr... Tu vois bien... Oh! ne pars pas... ne pars pas... Je t'aime tant... si tendrement! si fortement! Je t'ai sauvé, il faut que tu me sauves en ne m'abandonnant pas!... Je t'en supplie, tu me le promets! tu me le promets!

PHILIPPE

Oui.

SAINT-PHAR

Il l'a promis. Il restera. Je suis bien content.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, ROCHEFETTE, VERTEUIL, ELLEVION  
BAPTISTE, VOLANGE

ROCHEFETTE, arrive en dégringolant de la terrasse.

Ah! mes amis! Ah! mes enfants!... Savez-vous ce qui vient de nous tomber sur la tête dans la tranchée, Gilbert, le moucheur de chandelles, il a pu sortir de Paris, nous rejoindre... Ce brave Gilbert... et savez-vous ce qu'il nous apporte?

SAINT-PHAR

Des vivres!

ROCHEFETTE

Bien mieux que ça : le *Moniteur!*

(Verteuil, Baptiste, Volange viennent de rentrer.)

VERTEUIL

Le *Moniteur!*

BAPTISTE, à Volange.

Des nouvelles!

SAINT-PHAR

Un journal ! Je n'ai plus faim !

VERTEUIL

Je n'ai plus froid !

ROCHEFETTE

Je n'ai plus soif !

MARGUERITE, prenant le *Moniteur* et le brandissant.

Il ne nous manque plus rien. Nous avons de quoi parler, de quoi rêver, de quoi médire, ce mélange de mensonges et de vérités, d'éloquence et d'injures, enfin tout ce qu'il faut à des Français... un journal.

SAINT-PHAR

Lis ! Lis ! Il doit s'être passé des événements considérables.

ROCHEFETTE

Des choses graves !

MARGUERITE

Je les cherche !... Ah ! voilà !... (Elle lit.) Ah ! mes enfants, une chose inouïe, sans nom.

TOUS

Quoi, quoi?

MARGUERITE

La petite Fleury est engagée à la Comédie-Française! Cette pimbêche, cette araignée!

SAINT-PHAR

Une gourgandine!... Où ont-ils la tête?

MARGUERITE

Et Monvel a été sifflé dans le *Glorieux*

SAINT-PHAR

Enfin!

MARGUERITE

Ce que c'est bien fait!...

ROCHEFETTE

Et Talma a repris Bajazet!

SAINT-PHAR

Bajazet... Il ne peut pas jouer ça. C'est grotesque. Talma, c'est un comique, il n'a que des dons comiques.

MARGUERITE

Ah! Tenez, je suis contente de ne pas être à Paris pour voir des choses pareilles... C'est révoltant... Tout s'en va... Il n'y a plus de théâtre, plus de directeurs, plus d'auteurs, plus d'acteurs. C'est effrayant! (Elle replie le journal et regarde la première page. Sa figure change. Elle regarde Philippe avec effroi, la voix étranglée.) C'est effrayant! tout s'en va!

(Pendant les répliques suivantes, elle essaie de cacher le journal. Philippe, qui l'a vue, se rapproche d'elle.)

## SCÈNE XIII

MARGUERITE, PHILIPPE

PHILIPPE

Marguerite... Qu'est-ce qu'il y a?

MARGUERITE

Mais rien, il n'y a rien.

PHILIPPE

Donne-moi ce journal.

(Il le lui prend.)

MARGUERITE

Non, ne lis pas, ne lis pas!...

PHILIPPE, il lit.

*Déférés au Tribunal révolutionnaire : Philippe de Mouchy, Adeline de Choiseul, Aubin Taillebois, Jacques de Pommeuse. Mon frère ! mon frère!... Adieu, Marguerite !*

MARGUERITE

Où vas-tu?

PHILIPPE

Je ne peux pas rester ici!

MARGUERITE

Tu ne peux pas songer à rejoindre nos ennemis.

PHILIPPE

Non, non, à cause de toi, je ne peux pas être avec eux. Et je ne peux pas non plus être avec vous.

MARGUERITE

Où vas-tu? Tu ne peux pas fuir. Toutes les routes sont gardées.





PHILIPPE

Non, la route de Frameries est libre, je vais essayer de gagner Paris.

MARGUERITE

Philippe... Philippe... je ne veux pas, je ne veux pas... Tu es ma vie...

PHILIPPE

Laisse-moi. Tu m'as fait trop longtemps oublier mon devoir.

MARGUERITE

Choisis entre ton devoir et moi.

PHILIPPE

Mon choix est fait. Adieu!

(Il s'élançait vers la gauche par la terrasse. On entend au dehors des roulements de tambour. Neuville entre de droite en scène avec le lieutenant suivi de dix hommes, Truffaut en tête; Verteuil, Saint-Phar, Rochefette, Volange, Baptiste sont avec eux.)

(Roulement de tambour au loin.)

NEUVILLE, entrant, suivi de Saint-Phar, Verteuil, Rochefette, Volange, Baptiste.

Verteuil, nous allons être attaqués. Fais battre.

le [rappel, fais remonter tout le monde ici ! Vous autres, aux munitions.]

SAINT-PHAR

Qu'y a-t-il ?

NEUVILLE

Il y a que l'ennemi a changé de tactique. Il revient en arrière et va essayer de déborder nos lignes en forçant cette vallée et en nous passant sur le corps.

(Des soldats entrent, vont se placer aux canons.)

SAINT-PHAR

Enfin, voilà des rôles !

NEUVILLE

J'ai ordre de défendre la position coûte que coûte jusqu'à l'arrivée des bataillons marseillais que le général Dumouriez envoie à notre secours. Nous tiendrons jusqu'au dernier homme.

SAINT-PHAR

Et si on meurt... eh bien, on mourra ensemble.

TOUS

Vive la Nation !

NEUVILLE, à quelques hommes.

Toi, Saint-Phar, emmène tes hommes jusqu'au bout des terrasses. Tu les placeras en éclaireurs. C'est par là que les émigrés vont nous attaquer.

VERTEUIL

Comment? Par la route de Frameries?

NEUVILLE

Oui, par la route de Frameries.

MARGUERITE

Ah! mon Dieu!... il est perdu!

NEUVILLE

Qui donc? Où est Philippe?... Il s'est enfui?

MARGUERITE

Je ne sais pas.

NEUVILLE

Tu mens. Tu le sais, puisqu'il est ton *amant*.

MARGUERITE

Qui te l'a dit?

NEUVILLE

Ma souffrance.

MARGUERITE

Eh bien! oui! je l'aime, je l'aime, malgré moi, malgré tout.

NEUVILLE

Malgré sa fuite et sa lâcheté.

MARGUERITE

Il n'a pas fui devant la mort... Il est allé au devant d'elle... parce qu'il ne pouvait pas rester ici.

NEUVILLE

Et pourquoi ça ?

MARGUERITE

Parce que le marquis de Pommeuse ne peut pas tirer sur les défenseurs du roi!

NEUVILLE

Allons donc! un ci-devant! J'en étais sûr. Parbleu! Il est allé rejoindre les soldats de Condé. C'est un espion!

MARGUERITE

Non... non ! Tu mens !

NEUVILLE

Voilà celui pour qui tu m'as torturé. Ce n'était pas assez. C'est pour lui que tous ces pauvres gens vont mourir. Tiens je te méprise et je te hais.

(On entend des roulements de tambour qui se répondent et se rapprochent. Coup de feu. Saint-Phar et ses hommes reviennent en arrière et dégringolent l'escalier.)

SAINT-PHAR

Philippe ! Philippe est avec eux !

LES COMÉDIENS

Philippe... nous sommes trahis.

(Cris. Les comédiens arrivent en courant dégringolent l'escalier, se placent, chargent leurs fusils, etc. Rochefette les suit et regarde en curieux.)

NEUVILLE

Le voilà ton amant. (S'adressant à ses hommes.) Préparez-vous mes amis, la Nation accorde aux comédiens l'honneur de mourir pour elle !

TOUS

Vive la Nation !

NEUVILLE

Vous ne tirerez qu'au commandement de : Feu !

(Les comédiens s'apprêtent à tirer, les uns debout les autres à genoux.)

MARGUERITE

Non, non ! C'est une folie... nous ne sommes pas en force. Ton devoir est de te rendre. Tu n'as pas le droit de sacrifier tes hommes.

NEUVILLE

Malheureuse, ce n'est pas eux que tu veux sauver, c'est lui !

MARGUERITE

Eh ! bien, oui... c'est lui ! je t'en supplie... ne le tue pas !

VERTEUIL

Ils ne sont plus qu'à cent pas...

NEUVILLE

Je ne peux pas t'obéir ! Je ne peux pas me rendre... c'est une honte, une lâcheté... je ne peux pas la commettre !

MARGUERITE, avec violence.

C'est que tu ne m'aimes pas !

NEUVILLE, avec rage.

Ah !... Eh bien, commets-là toi-même !... Je ne suis plus capitaine. (Il jette son épée.) Prends ma place. Ce sont tes soldats ; commande. Ils t'obéiront.

(Il prend un fusil et va se placer sur la terrasse.)

MARGUERITE

Moi... moi... Eh bien...

(Elle fait un pas prête à commander la retraite.)

TOUS LES SOLDATS, à mi voix.

Les voilà ! Les voilà ! Philippe...

(On entend craquer tous les chiens de fusil.)

MARGUERITE, s'élançant comme pour demander grâce.

Non ! non !... arrêtez !... je ne peux pas... Ne me le tuez pas... Feu !

(Salve générale. Elle tombe à genoux en se cachant la tête. Les Autrichiens répondent à la salve. Plusieurs comédiens tombent, les autres reculent vers la droite. Quelques soldats autrichiens roulent au bas des marches. Philippe blessé, chancelant et sans armes tombe au bas des marches. Neuville s'approche de lui un pistolet à la main.)

NEUVILLE

Traître !

PHILIPPE

Non, non ! je ne suis pas un traître, je vous le jure !

(Il retombe.)

VERTEUIL

Ah ! le gueux !

(Il veut l'achever d'un coup d'épée.)

NEUVILLE

Laisse-le moi.

(Il arrache son manteau et en couvre Philippe. Les coups de fusil ont continué. Les comédiens et Saint-Phar ont reculé vers la droite. Un officier autrichien paraît en haut des marches.)

L'OFFICIER

Arrêtez ! (Il se découvre.) Messieurs les comédiens vous êtes des braves. Le régiment Montansier s'est défendu héroïquement. Que vouliez-vous qu'il fit de plus ?

SAINT-PHAR, s'élançant en avant.

Qu'il mourût !

(De nouveaux coups de fusil éclatent. On entend la *Marseillaise* qui se rapproche. Les troupes républicaines escaladent en chantant le talus du fond, tambours, fifres et drapeaux en tête. Les Autrichiens reculent et sont bientôt entourés par les volontaires et les comédiens.)



NEUVILLE

**Messieurs les Autrichiens, bas les armes!**

(Les Autrichiens jettent leur fusil à terre. Une immense acclamation s'élève « Vive la Nation! » tandis qu'éclate la *Marseillaise*.)

RIDEAU

## ACTE QUATRIÈME

La place du village de Frameries. A travers les arbres, on aperçoit la plaine et les tentes dans le lointain. A droite en oblique, les comédiens, habits bas, construisent une scène surélevée. Baptiste, Volange, Elleviou, Desroziers montent le décor, aidés par Mesdemoiselles Barroyer, Rose et Sainval qui tressent des guirlandes de feuillage. A gauche, une maisonnette. Des soldats en tenues diverses les regardent. Truffaut écrit l'affiche clouée sur un portant. Au lever du rideau, Verteuil accourt en scène, un papier à la main, suivi d'une foule de comédiens et de soldats. Il saute sur l'estrade. Les autres se groupent en bas.

### SCÈNE PREMIÈRE

ROCHEFETTE, VERTEUIL, SÉNÉDOR, ROSE,  
TRUFFAUT, BARROYER, BAPTISTE,  
VOLANGE, DESROZIERS, ELLEVIU, GILBERT.

VERTEUIL

Eh bien, votre rideau va-t-il ?

DESROZIERS

Oui, oui, tu vas voir.

VERTEUIL

C'est bien. Laissez-ça !... Enlève ton échelle, Seveste. (Aux femmes.) Et ça marche vos guirlandes ?

LES FEMMES

Mais oui, mais oui.

SÉNÉDOR

Ah ! qui nous aurait dit hier pendant la bataille qu'aujourd'hui nous serions occupées dans ce village à tresser des guirlandes.

VERTEUIL

Pour célébrer la victoire... Allons dépêchons.

ROSE

Ça ne sera pas long. Nous avons presque fini.

SÉNÉDOR

Voilà Barroyer, chargé de lauriers... Qu'il est beau !

BAPTISTE

Le père Saint-Phar attend les femmes du peuple pour le raccord de *Mathurine*.

VERTEUIL

Bien. Allez vous autres.

SÉNÉDOR, apercevant une balafre sur la joue de Barroyer.

Oh! Qu'est-ce que tu as sur la joue, mon chéri? Quelle horreur!

BARROYER

Vous ne savez donc pas que, hier, au moment de l'assaut, j'ai reçu un coup de fusil?

BAPTISTE

Pas du tout. Un coup ne crosse.

BARROYER

Un coup de crosse, c'est un coup de fusil. Ce n'est pas un coup de feu, mais c'est un coup de fusil. Ce coup de fusil m'a fracassé la cuisse.

VOLANGE

Oui, ça t'a fait un bleu, mais pas de balafre que je sache.

ROSE, qui a touché sa balafre avec le doigt.

Oh! c'est du maquillage!

BARROYER

Ma blessure n'appartient qu'à moi, j'ai le droit de la changer de place.

(Tout le monde rit.)

SÉNÉDOR, l'embrassant.

Tu es un héros, mais jure-moi de ne plus exposer tes jours.

BARROYER, avec force.

Je te le jure.

(Les femmes accrochent les guirlandes qu'elles viennent d'achever aux arbres et aux mâts.)

TOUS, admirant l'effet.

Oh! oh!

ROCHEFETTE, entrant, à Truffaut.

Prends ta caisse!... Roule!... (Roulement.) **Ci-**toyens, citoyennes, écoutez ce qu'on nous envoie.

VERTEUIL

Rangez-vous. Lisez! lisez!

TOUS

Silence! Chut! Ecoutez!

ROCHEFETTE, lisant.

*Bulletin adressé par le général Dumouriez à la Convention nationale. Du quartier général de Jemmapes ce 7 novembre 1792. Citoyens représentants. L'armée impériale bat en retraite.*

TOUS

Bravo!

ROCHEFETTE

*Les hordes d'esclaves ont cessé de fouler le sol de la France. Nos bataillons à peine exercés, à peine armés, bivouaqués dans les marais, privés de pain et d'abris.*

TOUS

Oh! oui!

ROCHEFETTE

*Marchant et se battant depuis quatre jours, ont enlevé les positions ennemies, aux accents enflammés de la Marseillaise.*

TOUS

Vive la Nation! Vive la République!

ROCHEFETTE

*Beaulieu et Clayrfait sont en déroute. La Bel-*

*gique, ouverte à nos armes, nous accueille en libérateurs. Nous avons pris 60 pièces de canon.*

TOUS

Oh!

ROCHEFETTE

*1200 prisonniers.*

TOUS

Oh! oh!

ROCHEFETTE

*9 drapeaux que je dépose sur l'autel de la liberté.*

TOUS

Oui! oui!

ROCHEFETTE

*La victoire sera célébrée aujourd'hui par des réjouissances civiques. Une représentation sera donnée sur le champ de bataille de Jemmapes, par les comédiens de la compagnie Montansier, qui ont bien mérité de la Patrie. Vive la République une et indivisible. (Nouvelles acclamations. Il saute au bas de l'estrade. On l'entoure, on l'embrasse.) Voilà où j'en suis! A lire les bulletins de victoires de ces maroufles. Bah! Tout s'arrangera. Vive la République!*

SÉNÉDOR

Moi, je la plains, la République!

SAINVAL

De quoi la plains-tu?

SÉNÉDOR

D'être indivisible. Cela doit être bien ennuyeux, même pour une République.

VERTEUIL

Et maintenant dépêchons-nous. La scène n'est pas encore prête. (Tout le monde se met à travailler à la scène.) Depuis que les femmes nous ont rejoints, on perd un temps!... Hé! Desroziers!

DESROYERS

Je leur racontais comment je me suis élancé sous une grêle de balles...

(Il tombe. On rit.)

ELLEVIOU

Et moi! lorsque, comme un lion, j'ai franchi le fossé...



CURTIUS

Moi, j'étais sous les gabions au point le plus exposé...

BARROYER

Moi, j'ai étonné l'ennemi par mes cris sauvages.

BAPTISTE

Et Volange?... Avez-vous vu Volange? Quand un émigré me coucha en joue, Volange bondit, le saisit à bras-le-corps,...

VOLANGE, l'interrompant.

Et j'allais périr, quand, à son tour, Baptiste, se jetant sur mon adversaire l'abattit à ses pieds.

SÉNÉDOR

Alors, vous êtes réconciliés tous les deux. Pas possible!...

BAPTISTE, saisissant la main de Volange.

Nous sommes frères à présent.

VOLANGE

Frères d'armes.

BAPTISTE

Il m'a sauvé la vie.

VOLANGE

C'est toi qui a sauvé la mienne.

BAPTISTE

Non, c'est toi.

VOLANGE

Si

TOUS LES DEUX

Non! Si! Non! Si!

VOLANGE

Baptiste!

BAPTISTE

Volange!

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

ROCHEFÈTE

Je les adore!... A quelle heure le lever du rideau?

VERTEUIL

Le général Dumouriez s'annonce pour deux heures.

ROCHEFETTE

Et qu'est-ce qu'on joue ?

TRUFFAUT

Voilà ! L'affiche est finie !...

SÉNÉDOR

On joue la *Cantate* à Dumouriez, suivie de *Mathurine punie*, jouée par Neuville et Sénédor.

ROCHEFETTE

L'affiche est superbe ! On reconnaît la main de Marguerite.

(Il remonte, puis sort.)

VERTEUIL

Oh ! Elle ne s'en est pas occupée. Depuis la bataille, elle est comme folle !...

ROSE

Et Neuville aussi est tout changé.

SÉNÉDOR

Ils ne se parlent pas tous les deux. On dirait qu'ils se fuient...

BAPTISTE

Quelle peine on a eu à la ramener ici, la patronne! Il a presque fallu l'emmener de force après le combat.

VOLANGE

C'est l'émotion qui l'a bouleversée. Elle a vu Dupré et Mirecourt tomber à côté d'elle.

BAPTISTE

Et tout ça par la faute de ce misérable Philippe.

TOUS

Chut!

VOLANGE

Il est tombé à la première décharge, le bandit!

VERTEUIL

Chut! Voilà Marguerite.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE

ROCHEFETTE, entrant de droite avec Marguerite.

Allons, viens, Marguerite. On a besoin de toi.

Tu ne t'occupes plus de rien. Regarde-moi ce théâtre... Est-ce galant? Est-ce héroïque?

TOUS, saluant.

Bonjour, patronne!

MARGUERITE, très lasse, presque sans voix.

Bonjour... Oui, c'est bien... très bien!

VERTEUIL

Nous avons fait de notre mieux. Veux-tu voir l'affiche?

MARGUERITE

Ce n'est pas la peine. Arrange tout cela...

VERTEUIL

J'ai mis la cantate pour finir... parce que...

MARGUERITE

Oui, oui... comme tu voudras.

ROCHEFETTE

Comment tu t'en vas?... Tu ne restes pas avec nous?

MARGUERITE

Non, je vais aux ambulances... chercher... A tout à l'heure...

ROCHEFETTE

Veux-tu que je t'accompagne ?

MARGUERITE

Si vous voulez.

(Ils sortent.)

### SCÈNE III

LES MÊMES, NEUVILLE

VERTEUIL

Comme elle est changée !

SÉNÉDOR

Elle ne s'occupe plus de rien !

BAPTISTE

Elle ne regarde même plus l'affiche.

NEUVILLE, entrant.

Le chariot des costumes est arrivé. On l'a remis dans la grange du relais. Allez chercher les caisses, on s'habillera derrière le théâtre...

(Les comédiens l'entourent.)

VERTEUIL

Allons. (Il va à la maisonnette et appelle.) **Saint-Phar!**

VOIX DE SAINT-PHAR

Quoi!

VERTEUIL

Tes comparses ?

SAINT-PHAR, apparaissant.

Ils sont d'aplomb.

(Sortie des comparses.)

VERTEUIL

Bon. Je m'en vais ; surveille les charpentiers, que ces portants tiennent bien... Ce n'est pas trop mal pour un théâtre improvisé. Fermez les rideaux. Nous voilà chez nous...

SCÈNE IV

NEUVILLE, SAINT-PHAR

NEUVILLE

Eh bien, mon vieux, tu ne te sens plus de ta blessure ?

SAINT-PHAR

Peuh ! une éraflure... une caresse... Et toi, mon pauvre Neuville ?

NEUVILLE

Oh ! ne pense pas à moi, va !... Moi... peuh !

SAINT-PHAR

Tu es vengé, pourtant !

NEUVILLE

Oui.

SAINT-PHAR

Et tu souffres tout de même ?

NEUVILLE

Affreusement.



SAINT-PHAR

Que veux-tu. On ne souffre pas seulement par celle qu'on aime, on souffre aussi pour elle. Voilà ce que c'est qu'un grand amour, mon pauvre Neuville, il est toujours malheureux. Que vas-tu faire ?

NEUVILLE

Je ne sais pas.

SAINT-PHAR

Emmène Marguerite. Peut-être à force de tendresse et de bonté, pourras-tu la consoler et apaiser son pauvre cœur.

NEUVILLE

Oui... peut-être.

SAINT-PHAR

Qu'est-ce que tu as?... Tu me caches quelque chose.

NEUVILLE

Non, rien, je t'assure.

SAINT-PHAR

Allons donc, je te connais bien. Qu'est-ce que tu as ?

NEUVILLE

Eh bien, oui, j'aime mieux tout te dire... Philippe n'est pas mort.

SAINT-PHAR

Comment?

NEUVILLE

Il n'était que blessé. Après le combat, quelqu'un l'a recueilli, et, pris de pitié, l'a pansé... Sa blessure était légère... Il a repris ses forces... Il est debout maintenant, là, dans cette grange... Que dois-je faire à présent?... le livrer au peloton d'exécution. Il l'a mérité, c'est mon devoir, après tout.

SAINT-PHAR

Pourquoi demandes-tu ce que tu dois faire, puisque tu sais bien ce que tu feras... Tu l'aideras à s'évader, et aujourd'hui même... La vie des autres ne nous appartient pas... jamais... Tu respecteras la sienne et tu seras digne de ton amour.

NEUVILLE

Oui... oui... mais en aurai-je la force?... Ah!

vois-tu, cette femme a fait de moi le plus misérable des hommes.

SAINT-PHAR

Non, non. Il ne faut pas dire cela. Non, tu n'es pas le plus misérable... Toi, tu comptes toujours pour elle... Tu fais toujours partie de sa vie... Quand elle a l'illusion d'en aimer un autre, elle a le remords de te faire de la peine. Et puis, un jour viendra où elle sera lasse d'être méchante. Vous vieillirez l'un près de l'autre. Elle aura des cheveux blancs, mais elle sera toujours jeune pour toi, puisque tu l'aimeras toujours. Et tu connaîtras des heures très douces, les heures du crépuscule. Ces heures-là, d'autres ne les connaîtront pas... Songe que tu aurais pu être celui-là qui, ayant eu son cœur et sa vie tout remplis d'elle, n'a jamais osé lui parler de son amour, de peur de perdre son amitié... Celui qui ne peut rien, pas même se plaindre, qui ne veut rien, pas même espérer. Celui qui a connu ce supplice d'être le pauvre confident de son existence capricieuse et diverse, qui a souffert de ses douleurs et bien plus encore de ses joies et qui est resté près d'elle, insignifiant, dévoué, presque ridicule, celui qui s'est toujours tu, et qui se tait et qui se taira, et qui mourra en l'adorant, sans qu'elle s'en doute... Songe, songe à cela et ton fardeau sera moins lourd, et ta peine sera moins amère.

NEUVILLE

Saint-Phar... mon bon Saint-Phar!... Comment, toi!... Et je ne m'en étais jamais douté!...

SAINT-PHAR

Tais-toi!... Tais-toi!... Je n'aurais pas dû te dire... Oh! tais-toi!...

## SCÈNE V

LES MÊMES, MARGUERITE.

(Marguerite passe et va pour sortir.)

NEUVILLE

Marguerite!... (Elle ne répond pas.) Marguerite!

MARGUERITE

Laisse-moi!

NEUVILLE

Pourquoi te détournes-tu de moi?... Parle-moi...  
(Marguerite s'arrête et le regarde.) Qu'as-tu à me reprocher?

MARGUERITE

Rien, laisse-moi!

NEUVILLE

Tu as agi seule... Je t'ai laissée libre.

MARGUERITE

Libre?... Oui tu m'as laissée libre quand il était trop tard!... Quand tu m'as vue à demi-folle de désespoir, de douleur... Est-ce que je savais ce que je faisais?... tu m'as forcée... oui, tu le sais bien... Il ne te suffisait pas de le tuer, tu voulais que ce fût moi qui le tue... Moi! moi! Je l'aimais tant!... mon petit Philippe!... Je l'ai tué!... C'est moi qui l'ai tué!...

NEUVILLE

Il avait mérité la mort!

MARGUERITE

Tais-toi!... Je te hais! Je te hais!... Je l'aimerai toujours, entends-tu? toujours!...

SAINT-PHAR

\* Il avait mérité la mort... C'était un traître!... S'il était vivant, tu ne pourrais plus l'aimer!

MARGUERITE

S'il était vivant, je le détesterais!

SAINT-PHAR

Tu le détesterais?... Eh bien... écoute-moi, Marguerite... Philippe n'est pas mort.

MARGUERITE

Qu'est-ce que tu dis?

SAINT-PHAR

Non, il n'est pas mort. Quelqu'un l'a sauvé!

MARGUERITE

Qui cela?

SAINT-PHAR

Lui!

MARGUERITE

Lui! c'est lui! C'est toi! Tu l'as sauvé? Pourquoi?

NEUVILLE

Parce que je savais que, mort, tu ne pourrais pas l'oublier.

MARGUERITE

Toi!... c'est toi qui as fait cela... Oh! Neuville, Quel homme es-tu donc?

NEUVILLE

Un lâche !

MARGUERITE

Tu trouves ? Oh ! Neuville !

NEUVILLE

Laisse-moi !... (Il sort.)

MARGUERITE, à Saint-Phar.

Où est-il ?...

SAINT-PHAR

Là, dans cette grange où on l'a caché !...

MARGUERITE

Je désire lui parler.

SAINT-PHAR

Toi ?

MARGUERITE

Il faut qu'il parte... Et il faut que ce soit moi  
qui lui dise de partir... Sois tranquille !...

(Saint-Phar sort. Marguerite sèche ses yeux, se rajuste.  
On sent qu'elle est tout à coup devenue une autre  
femme.)

## SCÈNE VI

MARGUERITE, PHILIPPE, le bras en écharpe.

(La porte de la maisonnette s'ouvre.)

PHILIPPE, voyant Marguerite.

Vous avez voulu me revoir avant de me livrer? me revoir prisonnier, me mieux humilier... Soit, me voici... Donnez-vous cette joie!

MARGUERITE

Oh! c'est une triste joie!... Mais il fallait que je me l'inflige... comme une punition... La punition d'avoir aimé un traître.

PHILIPPE

Non, je ne suis pas un traître!... Au détour de la route j'ai été arrêté, pris au collet par les éclaireurs autrichiens... — Où vas-tu? — Qui es-tu? — Je me nomme. — Tu es donc des nôtres? — Prends un fusil et suis-nous. — Je refuse. — Alors, tu es un traître, un espion... Marche devant et les premières balles de tes amis seront pour toi. Est-ce ma faute, si la mort



n'a pas voulu de moi. Non, non. Je n'ai trahi ni les républicains, ni les royalistes, ni les vôtres, ni les miens !

MARGUERITE

Tu m'as trahie, moi ! Ce que je ne te pardonnerai jamais, entends-tu, c'est de m'avoir quittée, moi, d'être parti du camp où j'étais pour aller dans le camp où je n'étais pas.

PHILIPPE

Eh bien, soyez satisfaite. J'ai été pris dans les rangs ennemis. Tout à l'heure, sans doute, vous serez vengée.

MARGUERITE, haussant les épaules.

Et il croit que je vais le laisser tuer !

PHILIPPE

Puisque vous me détestez !

MARGUERITE

Oui, mais depuis trop peu de temps.

PHILIPPE

Je ne veux pas de votre générosité

MARGUERITE

Oh ! je ne suis pas généreuse. Je n'ai rien d'une héroïne. Je ne suis qu'une pauvre femme inconsciente, passionnée, un pauvre être sans volonté, violent et faible, qui aujourd'hui paye chèrement ses fautes ; enfin, pas grand'chose. Voilà.



PHILIPPE

Marguerite, pardonne-moi. Quand je m'interroge, je ne me sens pas coupable, mais lorsque je t'écoute je sens que je le deviens. Jamais je ne perdrai ton souvenir, il emplira toute ma vie. Nous allons nous quitter pour toujours et je me sens affreusement triste. J'étais un enfant. Tu as fait de moi un homme, et moi, je t'ai fait cruellement souffrir. Je te demande pardon.

MARGUERITE

Mon pauvre petit, tu me demandes l'impossible. Je ne te pardonnerai jamais. Je t'oublierai peut-être.

PHILIPPE

Ce n'est donc pas encore fait ?

MARGUERITE

Je me dépêche. Il faut me laisser le temps.

(Elle pleure.)

PHILIPPE

Tu pleures, va, je n'en vaux pas la peine.

MARGUERITE

Ce n'est pas toi que je pleure. C'est mon amour. Si Philippe est vivant, mon amour est mort.

PHILIPPE

Peut-être que la vie se repentira. Peut-être nous réunira-t-elle un jour!

MARGUERITE

Oh! non, la vie ne se repent jamais... elle continue. D'ailleurs si je rencontre plus tard le marquis de Pommeuse... je ne le reconnaîtrai pas... Ce ne sera plus toi. Ce n'est pas lui, c'est Philippe que j'aimais. C'était un détestable petit comédien. Il avait les yeux clairs, l'air à la fois timide et audacieux... J'ai joué avec lui une comédie qui finit très douloureusement : il a disparu de mon théâtre et de mon cœur. Depuis tout à l'heure j'ai senti la différence entre ton âme et une autre

âme... Adieu, mon pauvre petit, tu étais trop jeune... Tu ne savais pas aimer... Tu n'as jamais souffert... Au fond, ce n'est pas ta faute... Plus tard, tu sauras mieux.

PHILIPPE

Marguerite!

MARGUERITE

Non... tais-toi... Ne dis plus rien. Il faut que les dernières paroles que nous nous disons soient de douces paroles... Je me trompais tout à l'heure. Je te pardonne, parce que, moi aussi, j'ai besoin de pardon. Voici un sauf-conduit. J'en ai plusieurs pour ceux de mes hommes qui doivent regagner Paris... Prends-le... Il est temps que tu partes.

PHILIPPE

Adieu, adieu, Marguerite... Je vais essayer de sauver les miens. Si j'y réussis, c'est à toi que je le devrai.]

MARGUERITE

Oui... c'est cela... merci... Va-t-en Eloigne-toi... tout doucement. Là, comme ça, adieu!...

[(Philippe sort.)

## SCÈNE VII

MARGUERITE, CURTIUS, puis NEUVILLE

(Marguerite seule.)

MARGUERITE

Philippe est mort!

(Neuville entre, suivi de quatre comédiens et de Curtius.)

NEUVILLE, à Curtius.

Tu demanderas la mise en scène à Verteuil.

CURTIUS

Nous allons mettre les toiles sur le plancher de la scène.

NEUVILLE

Oui! Où est-il, ce Verteuil? Il faut que je m'occupe de tout! J'y ai bien la tête!...

(Les hommes et Curtius montent sur la scène et s'y occupent pendant la scène suivante, cachés par le rideau.)

## SCÈNE VIII

MARGUERITE, NEUVILLE

MARGUERITE, humblement.

Neuville, je veux te parler. Il est parti. Je ne le verrai plus. Je t'ai fait beaucoup de mal. Je te demande pardon!

NEUVILLE

A quoi bon?

MARGUERITE

Tu ne me crois pas?

NEUVILLE

Si, je te crois. Tu es sincère... mais tu l'es trop souvent... Oh! je ne t'en veux pas. Peu à peu, ton âme de comédienne a remplacé ton âme de femme; tes douleurs, ce sont des douleurs de théâtre... tu souffres, tu pleures, tu cries... et puis le rideau tombe... les morts se relèvent, les amants se séparent; la pièce est finie, une autre commence, le décor change, les visages et les cœurs aussi. C'est le métier. Nous autres, nous ne sentons, nous n'existons vraiment qu'en

scène... Pour nous, le théâtre, c'est de la vie et la vie... c'est du théâtre... Seulement, moi, voilà... Je n'étais pas un assez bon acteur... ce n'est pas de ma faute.

MARGUERITE

Écoute... maintenant je ne suis plus la même, je suis une autre femme que tu ne connais pas...

NEUVILLE

Si, je la connais... Je connais toutes les Marguerites que tu as été et que tu seras. Il y en avait de tendres et de cruelles, d'égoïstes et de dévouées, de perfides, d'héroïques... Je les ai toutes aimées.

MARGUERITE

Non, tu te trompes. Le passé n'existe plus, le passé est mort... et me voici... très humble, le cœur meurtri, mais libre! Pour la première fois, j'ai conscience du mal que j'ai fait et je reviens vers toi, mon seul, mon unique ami. Pardonne-moi.

NEUVILLE

Il est trop tard, je n'en ai même plus la force. Tu vois, je te parle sans colère, mais je t'assure,

je ne peux plus... je suis brisé, tu comprends, brisé... à bout... Je n'ai plus de goût à rien ; je n'ai même plus de vanité. Il faut nous quitter, Marguerite, vois-tu, il le faut.

MARGUERITE

Tu veux m'abandonner... toi... Oh! non... non... Aie pitié de moi. Je veux sécher ces pauvres yeux que j'ai tant fait pleurer...

NEUVILLE

Qui te dit que je veuille oublier! vois-tu, mon chagrin et moi, nous sommes si bien habitués l'un à l'autre, que je ne sais plus si je pourrais me passer de lui.

MARGUERITE

Eh bien, c'est moi... c'est moi qui ai besoin de toi. Tu te rappelles autrefois le jour où je t'ai amené dans la boutique de ma tante?... je t'ai dit en riant, tout ce qui est arrivé plus tard ; je t'ai dit que je te rendrais peut-être bien malheureux.

NEUVILLE

Tu as tenu parole.



MARGUERITE

Et je t'ai dit aussi : Si je souffrais à mon tour, toi seul tu pourrais me consoler. Eh bien, je n'ai pas menti... Nous sommes de pauvres compagnons de chaîne... nous avons marché par de rudes chemins, nous nous sommes déchirés aux ronces de la route... n'irons-nous pas ensemble jusqu'au bout?

NEUVILLE

Non, Marguerite, ma résolution est prise. Je n'en changerai pas. Je pars déchiré, misérable, mais je pars. Nous allons tout à l'heure donner notre dernière représentation. Ce sera notre représentation d'adieu. Nous prendrons un prétexte pour licencier la troupe. Tu as peu d'argent, je te laisserai tout ce que j'ai... et nous nous en irons chacun notre route. Ça n'est pas gai, ma pauvre Margot, mais vois-tu si nous ne profitons pas de ce jour de courage, nous ne le retrouverons jamais... Il le faut... il le faut.

MARGUERITE

Alors, c'est fini !...

NEUVILLE

Oui, c'est fini.

(Saint-Phar entre. Marguerite se laisse aller sur le banc.)

## SCÈNE IX

LES MÊMES, SAINT-PHAR

SAINT-PHAR

Comment Neuville?...

NEUVILLE

Oui, nous nous séparons... Cette fois, c'est irrévocable.

SAINT-PHAR

Alors!... mais voilà, je venais pour autre chose... pour la représentation. Il faut tout de même s'en occuper, n'est-ce pas? parce qu'il vient d'arriver un accident...

NEUVILLE

Quoi encore?

SAINT-PHAR

Imagine-toi que Sénédor, qui devait jouer avec toi *Mathurine punie*, s'est foulé le pied en prenant son costume sur la charrette.

NEUVILLE

La maladroite !

SAINT-PHAR

Elle ne peut se tenir debout. Que faire ?

NEUVILLE

Est-ce que je sais ?

SAINT-PHAR

Il faut aviser pourtant. C'est un spectacle unique. Le général doit y assister.

NEUVILLE

Qu'est-ce que tu veux ! Personne ne sait le rôle.

SAINT-PHAR

Si, il y a bien quelqu'un qui le sait, comme tous les rôles du répertoire.

NEUVILLE

Qui ça ?

SAINT-PHAR

Marguerite !... Ah ! Si elle voulait !

NEUVILLE

Tu n'y penses pas!

SAINT-PHAR

Si, j'y pense!... Je vais essayer. C'est mon devoir, laisse-moi faire!... (Neuville hausse les épaules et remonte sur la scène.) Nous verrons bien!

NEUVILLE

Essaie...

SAINT-PHAR

Ne t'éloigne pas.

NEUVILLE

Je suis là... Tu m'appelleras!...

SAINT-PHAR, va à Marguerite.

Marguerite!

MARGUERITE, sortant de sa rêverie

Quoi? Qu'est-ce que tu veux?

SAINT-PHAR

Je te demande pardon. Il faut pourtant que tu saches... Figure-toi que cette dinde de Sénédor a

fait un faux pas, et, comme si c'était son premier, elle s'est sottement démis le pied.

MARGUERITE

Alors ?

SAINT-PHAR

Alors, Verteuil et moi ne savons que devenir. Elle devait jouer Mathurine... personne ne sait le rôle, sauf toi. Les camarades disaient que tu consentirais peut-être à remplacer cette petite!...

MARGUERITE

Moi !

SAINT-PHAR

Je leur ai dit que c'était fou, que jamais tu ne voudrais...

MARGUERITE

Certainement non !

SAINT-PHAR

Parbleu, et tu as raison. Je le leur ai répété à tous, mais ils se sont entêtés. « Jamais la patronne leur ai-je dit, ne voudra doubler Sénédor, surtout dans ce rôle-là !

MARGUERITE

Pourquoi : « Surtout dans ce rôle-là ? »

SAINT-PHAR

Eh ! bien, parce que Sénédor y a été parfaite, et que ce n'est pas drôle de jouer Mathurine après elle.

MARGUERITE

Ah ! tu l'y as trouvée bien, toi ?

SAINT-PHAR

Moi, pas mal... L'avis général est qu'elle y a été étonnante ; ce n'est pas le tien ?

MARGUERITE

Le mien ? Le mien c'est qu'elle y a été détestable, maniérée. Ce n'est pas du tout le rôle !... Tiens, la grande scène avec Pierrot ! Il n'y a qu'à être sincère ; eh bien, votre Sénédor a si bien eu l'air d'une poupée de sucre, avec sa petite bouche en cœur et ses bras qu'elle ne sait où fourrer, qu'elle a toujours mis la scène dedans. Au fait, elle a bien raison, puisque vous la jugez tous étonnante. Aujourd'hui, personne ne connaît plus rien au théâtre.

SAINT-PHAR

Tu es... injuste. Mais tu as raison tout de même, d'hésiter à jouer le rôle. Il n'est pas absolument dans tes cordes.

MARGUERITE

Pas dans mes cordes... et c'est toi, un homme de théâtre... C'est-à-dire qu'il n'y a pas un rôle qui m'aille mieux; il me va comme un gant. On dirait qu'il est écrit pour moi, Ah! bien, si je n'étais pas si lasse, si épuisée... je...

SAINT-PHAR

Tu?

MARGUERITE

Je vous montrerais ce qu'on peut en tirer de ce rôle-là, même après votre... après ta Sénédor.

SAINT-PHAR

Tu crois... Diable... c'est bien risqué!

MARGUERITE

Bien Risqué?... Tu as des mots vraiment... risqué!... Je te dis que je le jouerais en deux minutes, moi, votre rôle, avec un simple raccord.

SAINT-PHAR

Comment, avec un simple raccord, tu pourrais...

MARGUERITE

Parfaitement.

SAINT-PHAR

Ah! tu es une vraie comédienne, toi! Alors, c'est dit?

MARGUERITE

Mais oui, c'est dit, avec un simple raccord... un raccord avec Pierrot. Qui est-ce qui le joue?

SAINT-PHAR

Neuille!...

MARGUERITE

Ah!

SAINT-PHAR

Neuille! Neuville! Elle accepte! Il n'y a pas une minute à perdre. Le manuscrit, est là, je vais vous souffler.

NEUVILLE

Ah!



SAINT-PHAR

Et tu vas répéter avec elle !

NEUVILLE

Bien.

SAINT-PHAR

En scène ! En scène !

NEUVILLE

Mais non... nous ne pouvons pas monter en scène, elle est encombrée.

SAINT-PHAR

Eh bien répétons ici... Je vais faire la mise en état... Ici, la cheminée... là, la porte, et là, la fenêtre donnant sur la campagne.

NEUVILLE

Et le public, où le mettons-nous ?

SAINT-PHAR

Eh bien, là... Nous prenons du monologue : Foi d'Piarrot !

NEUVILLE (PIERROT.)

Foi d'Piarrot, si jamais c'te méchante Mathu-

rine, s'avisions de venir frapper ici, je la boute-  
rions dehors, foi d'Piarrot ! (On frappe à la porte.) Qui  
va là ?

VOIX DE MATHURINE

Mathurine.

PIERROT, après une hésitation, d'une voix très faible.

Entrez !

MATHURINE

C'est moi, Piarrot.

PIERROT

Ah ! c'est toi !

MATHURINE

J'venions te demander pardon. J'pleurions depuis la veillée et j'avions trempé de mes larmes un mouchoir aussi large que d'ici jusqu'à Pâques. Alors, quand j'avons plus eu de larmes, j'avions encore eu plus de chagrin, et j'm'étais dit : A c't'heure, Piarrot est seulet, Mathurine est seulet ; faut l'aller trouver et lui d'mander pardon. Alors Mathurine est venue. Voilà, Piarrot !

PIERROT, serrant les poings.

Polsangenne ! je ne sais point ce qui me tient de te tuer toute vive...

MATHURINE

C'est peut-être l'amour, Piarrot.

PIERROT

L'amour n'est plus chez nous, Mathurine.

MATHURINE

P't'être bien qu'tu crois qu'il n'y est plus et puis qu'il y est tout d'même. Il ne lui faut point une grande place pour passer et n'y a pas d'huis si bien clos qui l'forcions à rester dehors.

PIERROT

Point d'balivernes, Mathurine.

MATHURINE

Par ma figue, je te dis ça! tout fin draït comme je le pense.

PIERROT

Alors, pourquoi as-tu accepté du gros Lucas des colifichets et des engingorniaux?

MATHURINE

Parce que ça brillait au soleil comme les escarboucles de not' bailli. Mais j't'aimions tout d'même, Piarrot.

PIERROT

Et pourquoi as-tu batifolé avec Lucas?

MATHURINE

Parce qu'il n'était pas bian honnête de n'point batifoler avec lui, puisqu'il m'aviont fait des cadiaux pour que je batifolasse. Mais j't'aimions tout d'même, Piarrot.

PIERROT

Et pourquoi que t'as encore batifolé avec le jeune Robain?

MATHURINE

C'était pour faire enrager Lucas et pour le punir de t'avoit trompé avec moi. Car j't'aimions tout d'même, Piarrot.

PIERROT

Et avec mossieu l'capitaine du roi?

MATHURINE

Parc' qu'il avait du doré d'ssus son habit.

PIERROT

Et avec le bûcheron Thomas?

MATHURINE

Parc' qu'il était tout pauvre et tout nu. Mais c'est toujours toi qu'j'aimions tout d'même, Piarrot. Les autres sont partis, j'étions là toute seule avec toi, et j'avons du chagrin à fendre les pierres. Garde-moi Piarrot, garde-moi,

PIERROT

Non, non, Mathurine. T'es-tu gênée pour me bâiller d'la douleur! Jarnigué! J'en ai eu aussi d'la tristesse à cause de ta folle humeur. Et j'savons vraiment point pourquoi en c'jour, tu v'nions me d'mander pardon.

MATHURINE

J'te d'mandions pardon parce que j'pouvions pas vivre loin de toi, parce que d'puis l'jour d'la fête où j'm'étions assotie de toi j'sentions bien qu'c'était point pour un temps, mais pour toujours. J'te d'mandions pardon, parce que sans toi, j'aurions plus d'goût à rian, ni à mōissonner les jarbes, ni à avoir la plus belle robe, ni à être la plus jolie, ni à batifoler avec les autres. J'te d'mandions pardon parce que sans toi, Piarrot, j'saurions plus où aller, j'aurions peur, j'aurions froid, parce que nous nous étions tant chagrinés l'un l'autre que nous n'pouvions point nous

oublier. Je te demande pardon parce que je suis malheureuse, plus malheureuse que les pauvres gens qui n'ont ni sou ni maille et qui vont mendier au bord des routes, parce que rien ne compte pour moi sauf toi, parce que malgré Lucas, et Robain, Philippe et les autres, c'est toujours toi que j'ai aimé, je te demande pardon parce qu'il faut que tu me pardonnes... Piarrot!... Neuville! Piarrot! pardonne-moi! (Elle se jette à ses genoux en pleurant. Neuville très ému ne bouge pas, elle se relève soudain.) Tu ne dis rien... Alors, je m'en vas, je m'en vais pour toujours.

(Au moment où elle va pousser la porte, Neuville se lève et s'écrie :)

NEUVILLE

Marguerite!... reste... reste... c'est plus fort que moi.

MARGUERITE

Neuville!

(Elle tombe dans ses bras.)

SAINT-PHAR

Mais non... Mais non!... Vous vous fichez dedans : Ça ne finissait pas comme ça... Mais c'est mieux, c'est bien mieux; seulement, il faut changer la mise en scène... Allons, ouvre lui les bras!... Et

dire que rien de tout cela ne serait arrivé si cette petite Sénédor ne s'était pas...

(Rochefette et Sénédor arrivent par le fond en courant.)

SÉNÉDOR, criant de loin.

Patronne! Patronne! On ne peut pas retrouver mon corsage!

NEUVILLE

Hein?

MARGUERITE

Il s'agit bien de corsage... Tu ne t'es pas foulé le pied!

ROCHEFETTE, ahuri.

Moi? Elle? Nous? Mais?...

MARGUERITE,

Oh! Saint-Phar! un mensonge!

SAINT-PHAR

Pas du tout, un dénouement! Je savais bien, moi, que si Neuville pouvait refuser de pardonner à Marguerite, Pierrot ne pourrait pas ne pas pardonner à Mathurine. Voyez-vous, quoi que nous fassions, nous autres, il y a en nous quelque chose

de plus fort que nos sentiments, que nos instincts,  
que nos volontés : c'est le théâtre.

CURTIUS, entre en scène en courant suivi des comédiens.

**On commence, on commence.**

(On bat aux champs. Entrée de Dumouriez.)  
(Les comédiens qui arrivaient par le côté et les soldats  
qui arrivaient par le fond s'arrêtent et saluent.)

RIDEAU



70714059







